



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

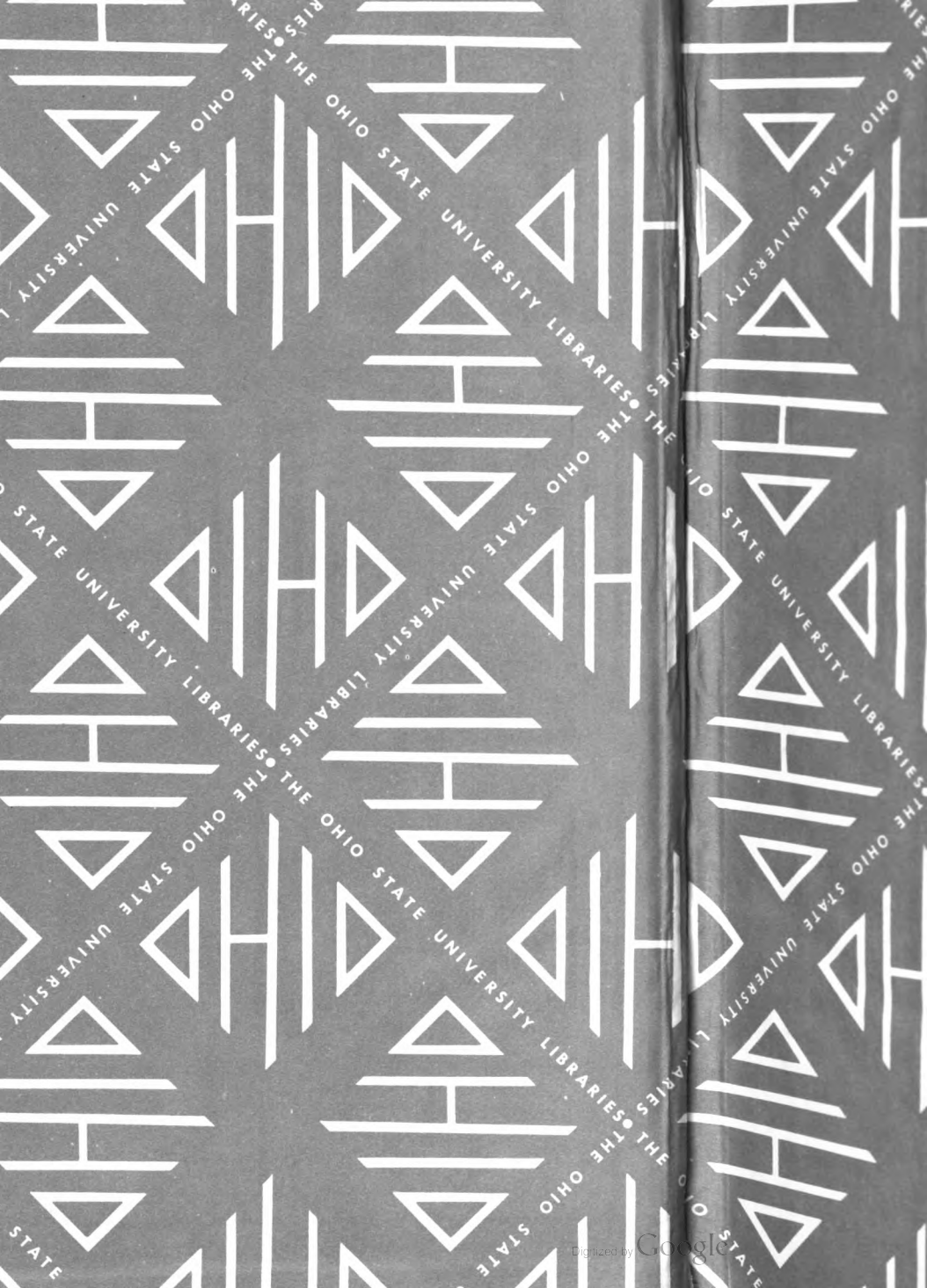
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





2000
147-0

VOYAGE
EN CHINE.

I.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.



LORD AMHERST,
Ambassadeur Extraordinaire .
près de
L'EMPEREUR de la CHINE .

VOYAGE EN CHINE,

ou

JOURNAL

DE LA DERNIÈRE AMBASSADE ANGLAISE

A LA COUR DE PÉKIN,

CONTENANT le Détail des Négociations qui ont eu lieu dans cette circonstance; la Relation de la traversée à la Chine, et du retour en Europe, et enfin celle du Voyage par terre de l'Ambassade, depuis l'embouchure du Pei-ho jusqu'à Canton; mêlé d'Observations sur l'aspect du pays, sur la Politique, sur le Caractère moral, et sur les Mœurs de la nation chinoise;

ORNÉ DE CARTES ET DE GRAVURES;

PAR M^r. H. ELLIS,

Secrétaire et troisième Commissaire de l'Ambassade.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

Par J. MAC CARTHY, Chef de Bataillon d'infanterie,
Chevalier de la Légion-d'Honneur.

Tome premier.

PARIS,

DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, Galerie de Bois, n^o. 243.

P. MONGIE aîné, Libraire, Boulevard Poissonnière, n^o. 18.

1818.

DS 709

E412

1818

V. 1

AVERTISSEMENT.

PARMI les différens ouvrages publiés au retour de la dernière ambassade anglaise à la Chine se trouve celui dont nous offrons la traduction. A l'exemple de sir George Staunton, qui a écrit une relation de l'ambassade de lord Macartney, M. Ellis a cru devoir aussi en donner une de celle de lord Amherst. Nous ne prononcerons pas sur le mérite comparatif de ces deux productions : elles offrent toutes deux de l'intérêt. Le Voyage de sir George Staunton embrasse un cadre plus vaste. Le Journal de M. Ellis renferme l'itinéraire, jour par jour, de la route suivie par lord Amherst, depuis le lieu de son débarquement jus-

qu'à son retour à Canton ; il contient surtout d'amples détails de l'infructueuse négociation qui eut lieu dans cette circonstance.

Quoiqu'une ambassade en Chine soit une chose assez peu ordinaire en Europe, il n'en est pas moins vrai qu'il n'existe peut-être pas de contrée au monde sur laquelle il soit plus difficile d'offrir des faits nouveaux, des détails piquans, parce qu'il n'en est aucune qui ait subi, depuis une longue suite de siècles, moins de changemens dans ses mœurs, dans ses lois et dans son langage, que ce vaste empire. Aussi M. Ellis s'est-il abstenu de rien rapporter que de certain. Ses observations sur les coutumes publiques et privées des Chinois sont judicieuses. On lui doit la justice de dire que, dans ce qu'il n'a pas eu la faculté d'examiner par lui-même, ses conjectures paraissent suf-

firmement fondées. Il a reconnu, dans une infinité de circonstances, l'extrême exactitude de tout ce que les missionnaires nous ont appris concernant la Chine; il se plaît à en convenir, et cette justice est un préjugé de plus en sa faveur.

Quelques publicistes anglais ont fait à M. Ellis le reproche d'avoir mis au jour les particularités relatives à l'ambassade dont il faisait partie, comme si ces détails n'étaient pas, pour ainsi dire, indifférens, sous le rapport politique, à presque toutes les puissances de l'Europe, excepté une seule, puisque l'Angleterre est exclusivement en possession du commerce général de l'Inde.

Le style de M. Ellis a aussi été en butte à la critique des journaux de Londres. Il est vrai que l'on remarque, dans son ouvrage, quelques pensées, quelques expressions que le bon goût ne saurait

avouer ; mais il faut dire aussi que ces légers défauts sont souvent rachetés par des réflexions pleines de sens.

Au reste, les opinions de M. Ellis sur plusieurs questions d'intérêt général, et particulièrement sur le commerce de l'Inde, ne peuvent que lui faire honneur : ce sont celles d'un homme d'état, d'un ami des droits imprescriptibles des peuples.

AMBASSADE A LA CHINE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ d'Angleterre. — Madère. — Voyage. — Rio-Janciro.
— Réflexions sur la situation actuelle du Brésil. — Cap de
Bonne-Espérance. — Montagne de la Table. — Rade d'An-
jère. — Java. — Seeram. — Batavia. — Remarques sur l'île
de Java.

LE 8 février. Nous nous embarquâmes à bord
de la frégate de S. M. *l'Alceste*, commandée par
le capitaine Murray-Maxwell. Animés des mê-
mes sentimens, la plupart d'entre nous étaient,
je crois, moins occupés de leurs projets futurs,
que du regret de quitter l'Angleterre. En effet,
notre voyage doit être trop long pour qu'il soit
permis de fixer ses regards avec quelque intérêt
sur les événemens qui doivent en être le terme.
D'un autre côté, ceux qui ont lu la relation de
la dernière ambassade, ambassade qui fut peut-
être entreprise sous de plus favorables aus-
pices, peuvent difficilement présumer, soit

TOME I.

: 1*

des succès d'intérêt public , soit de la satisfaction personnelle des différens incidens qui naissent pendant notre séjour en Chine.

Nous fîmes voile de Spithead avec le brick de sa majesté, *la Lyre*, capitaine Basile Hall, et le vaisseau de la compagnie des Indes, *le Général Hewitt*, capitaine Walter Campbell. Ce dernier navire avait été frété par la cour des directeurs pour le transport des objets les plus pesans, des provisions et des présens.

Le 18 février. Nous entrâmes dans la rade de Funchal, où nous trouvâmes les vaisseaux de sa majesté, *le Phaéton*, se rendant à Sainte-Hélène avec sir Hudson Lowe, et *le Niger*, allant en Amérique avec l'honorable C. Bajot, envoyé extraordinaire et plénipotentiaire près des États-Unis. Ces deux vaisseaux avaient éprouvé de très-mauvais temps, que nous avons heureusement évités par un retard de quelques jours qui nous était survenu à Portsmouth. Nous quittâmes la rade de Funchal, et nous cinglâmes, conjointement avec *la Lyre* et *le Général Hewitt*, jusqu'au 20° 4' de latitude sud, et 31° 44' de longitude ouest. Là, nous nous séparâmes. Ils se dirigèrent vers le cap de Bonne-Espérance, et nous vers le Brésil. Cette dernière contrée a, dans tous les temps, inspiré de l'intérêt; mais elle en offre un bien plus grand dans ce

moment , où la résidence du prince-régent de Portugal à Rio-Janeiro , et l'état des colonies espagnoles , donnent à l'Amérique-Méridionale un si haut degré d'intérêt politique.

L'ambassadeur et le capitaine Maxwell se firent d'autant moins scrupule de s'écarter de la route ordinaire , que *l'Alceste* étant beaucoup meilleur voilier que les deux autres bâtimens , il était presque certain que le voyage n'en éprouverait aucun retard.

Le 21 mars. Nous jetâmes l'ancre dans le port de Rio-Janeiro. Nous nous trouvâmes au matin à peu près au centre d'un amphithéâtre de montagnes , à une distance de sept milles. Une ouverture entre deux langues de terre marque l'entrée du port. A droite est le fort de Santa-Cruz ; à gauche , celui de Sainte-Lucie. Le sommet de la plupart des montagnes est conique ; et , quoique l'une d'elles ait reçu le nom de *Pain de sucre*, c'est plutôt en raison de sa hauteur prodigieuse qu'à cause de sa configuration. De cette distance , la beauté de la perspective consiste principalement dans son étendue , et dans les formes majestueuses qu'offrent les différentes chaînes de montagnes. Celles-ci , dont les distances relatives étaient indiquées par les nuages qui couronnaient leurs sommets , servaient de fond au tableau.

L'entrée du port paraissait avoir trois quarts de mille de largeur. En en approchant davantage, la scène devenait à la fois plus belle et plus sublime. Les montagnes qui, au loin, formaient un amphithéâtre, vues de plus près, semblaient se diviser en îles et en promontoires; plusieurs étaient couvertes de bois, plus épais que majestueux. Des ouvrages de fortifications, des maisons isolées, des villages et des couvens occupaient différens sites. Les regards erraient avec ravissement au milieu d'une foule de perspectives enchantées. Quelques-unes auraient pu être saisies par un pinceau exercé; mais leur effet général me parut aussi difficile à peindre qu'à décrire. Sous le rapport de la variété d'expression, le coup d'œil avait quelque analogie avec le port de Constantinople, excepté cependant qu'ici les traits de la nature sont tracés sur une plus grande échelle.

La mort de la reine de Portugal, arrivée la veille, a imprimé au port et aux environs de la ville un caractère de mélancolie extraordinaire. Le canon des vaisseaux et des batteries tire toutes les cinq minutes; les églises et les couvens sont illuminés. Il y avait six semaines que S. M. s'était trouvée indisposée, et, depuis lors, son état ne fit qu'empirer jusqu'au moment où elle a succombé sous les infirmités de

l'âge. Le roi lui était fort attaché ; et , malgré le dérangement mental qu'elle éprouvait, il n'a jamais laissé passer un seul jour sans lui témoigner ses sentimens de tendresse et de respect. Son aliénation d'esprit n'était pas continue, et l'on assure que, dans ses intervalles lucides , elle faisait des observations très-judicieuses , et que sa position rendait d'autant plus remarquables.

Cette cour ne s'est pas encore prononcée sur la conduite qu'elle doit tenir à l'égard des provinces espagnoles révoltées : toutefois , une neutralité armée , ou plutôt un état d'hostilité éventuel , semble être adopté pour l'instant. Artiguez , jadis contrebandier , employé ensuite pour protéger la perception des droits , maintenant maître de Monté-Video , et de vingt autres villes , se montre comme l'un des hommes les plus marquans parmi les patriotes espagnols. D'abord riche et exerçant une certaine influence , il paraît avoir acquis et conservé , par son esprit entreprenant , un avantage considérable sur ses compétiteurs , en maintenant , dans son administration , un système de stabilité qui manque au gouvernement de Buénos-Ayres , et qui est une des premières causes de sa faiblesse. Les habitans de cette dernière place passent pour être favorablement dis-

posés pour l'Angleterre , dont elle accepterait volontiers la protection en se soumettant à ses lois ; ses habitans ne sont unis à Artiguez que par la résolution qu'ils ont prise , les uns et les autres, de résister à la Vieille-Espagne.

Le 24 mars. Nous débarquâmes , et nous fûmes reçus avec beaucoup d'hospitalité par M. Chamberlain , consul et chargé d'affaires d'Angleterre. Il voulut sur-le-champ remplir la promesse qu'il nous avait faite de nous montrer les paysages les plus agréables des environs de Saint-Sébastien. Nous montâmes à cheval , et nous nous rendîmes avec lui sur les rives de Bottefogo , promenade favorite des princesses et dames de Rio. Il y a , dans cet endroit , un bras de mer tellement entouré de promontoires , qu'on le prendrait pour un lac , et qu'on lui en donne le nom. Nous suivîmes un sentier assez semblable à ceux de diverses parties de l'Angleterre , si ce n'est que les haies sont formées d'arbrisseaux choisis. La beauté de la verdure , même dans cette saison défavorable , fixa surtout notre attention. La maison de M. Chamberlain est située dans le faubourg ou village de Catéti , qui tire son nom du Catéti , petit ruisseau qu'on traverse sur un pont d'une seule arche , près du village.

Le 25 mars. Nous allâmes rendre une visite

au consul de Russie, M. Langsdorf (1), qui demeure, pendant la belle saison, dans une maison de campagne près du sommet du Corcovado, montagne qu'on appelle vulgairement *le Nez de lord Hood*. Son but, en choisissant cette habitation, a été de se soustraire à la chaleur du climat, et de continuer ses recherches sur l'histoire naturelle. Également instruit et zélé pour la science, jamais il ne laisse échapper une occasion d'augmenter sa collection ; et il n'est sorte de peines et de fatigues qu'il ne brave chaque jour pour se livrer à ses études favorites. Toute la route, depuis le pied de cette montagne jusqu'au sommet, présente une suite non interrompue des plus beaux sites. Un immense ravin, couvert de bois élevés et impénétrables, en occupe la base ; et le coteau, dans toute son élévation, offre, par sa fertilité et par sa constante verdure, un tableau vraiment délicieux. La sécheresse qui était survenue pendant toute cette saison, avait beaucoup diminué l'éclat des fleurs sans nombre, dont la terre et les arbres sont ordinairement couverts. Toutefois, il en restait assez pour satisfaire les regards de ceux qui n'y étaient pas accoutumés. Le *rexia*, le

(1) M. Langsdorf est connu dans le monde littéraire comme l'un des compagnons de Krusenstern.

mimosa, l'acacia, la fougère, y parviennent à la grosseur des autres arbres; et le tendre arbuste qui, en Angleterre, doit son existence au travail et à l'industrie, croît ici avec toute la profusion d'une nature libérale. En un mot, il n'est aucun instant où les élémens ne fassent éclore quelques nouvelles productions. On voit, çà et là, une maison s'élever au milieu des bois qui couvrent le ravin, comme pour montrer qu'il n'est aucun lieu inaccessible à l'homme.

Quand nous fûmes près du sommet, nous vîmes, en approchant du ruisseau qui fournit l'aqueduc, une dame européenne avec une nourrice et un enfant. Elle était assise dans une cavité du rocher; sa mise et la lecture dont elle s'occupait, présentaient, en ce qu'ils offraient de civilisé, un contraste frappant avec la nature agreste et sauvage qui régnait en ces lieux. C'était madame Langsdorf, et elle ne tarda pas à nous rejoindre chez elle. Nous fûmes assez heureux pour trouver son mari; il revenait d'une excursion, et était en costume de naturaliste, c'est-à-dire, très-peu vêtu, comme l'exigeaient l'exercice auquel il s'était livré, et la chaleur du climat. Il nous reçut très-cordialement; et, quand nous eûmes pris quelques rafraîchissemens, il nous conduisit dans les bois superbes qui entourent sa retraite. Il se trouve, sur une

élévation qui en est voisine, un point d'où l'on découvre la mer de l'autre côté de la chaîne de montagnes dont le Corcovado fait partie : on voyait au-dessous la ville, la baie et Catéti ; et les montagnes qui nous environnaient de toutes parts, offraient un caractère de grandeur imposant.

Nous vîmes sur la route un jeune garçon de la tribu des *Bottecoudous* : il était au service de *M. Langsdorf*. Nous apprîmes qu'il possédait beaucoup du caractère indomptable de sa tribu, qui est originaire du Brésil. Quoique plein de zèle et de fidélité, il n'en est pas moins toujours prêt à fuir dans les bois impénétrables qui l'ont vu naître, du moment où sa liberté pourrait être menacée, ou bien pour se soustraire à l'oppression ; il ressemblait beaucoup aux Malais par ses traits et son extérieur ; et, à en juger par l'expression de sa physionomie, on pouvait lui supposer aussi le caractère moral de ces peuples. Les *Mogris* sont une autre peuplade aborigène, plus nombreuse que celle dont nous venons de parler. Comme beaucoup d'autres sauvages, ils semblent rendre le même culte au bon et au mauvais esprits. Le peu de Brésiliens qu'on trouve à Saint-Sébastien, sont occupés à travailler dans l'arsenal, ou à ramer dans la barge royale et dans d'autres barques.

Nous remarquâmes quelques pins du Brésil qui étaient fort beaux, quoique peu élevés; leur tête ne se termine pas en pointe, mais en plate-forme, et ils donnent beaucoup d'ombrage; des ananas sauvages servent à former des haies en beaucoup d'endroits; l'aloës acquiert une hauteur considérable, et on le trouve souvent parmi les mangles et d'autres grands arbres.

Le 26 mars. Nous fîmes une excursion à Téjeuca, pour y voir une belle cascade. Nous déjeunâmes chez lord Beresford, à peu de distance du pied des montagnes. Les environs en sont bien cultivés, et donnent au paysage un aspect enchanteur, tandis que l'Orgue et la Flûte, montagnes dont on aperçoit dans le lointain les sommets de forme singulière, lui conservent ce caractère de sublimité qui appartient au Brésil. Le roi a une maison de plaisance dans le voisinage. Elle n'est remarquable que par son entrée, exactement semblable à celle de Sion-House en Angleterre. En gravissant la montagne, le spectacle ne nous parut pas différer de ce que nous avions déjà vu. Les arbres étaient plus élevés, mais d'une grosseur médiocre. La vieille route est bordée par les ruisseaux qui descendent des montagnes, et forment la grande cascade. Dans la saison pluvieuse,

l'œil est charmé d'une foule de petites chutes d'eau, qu'une sécheresse extraordinaire avait fait disparaître. Après avoir fait au moins huit milles sur une mauvaise route, nous arrivâmes à une maison appartenante au comte d'Aseca, qui est aussi propriétaire du district de Téjeuta, domaine qui, par la beauté de sa situation et la variété de ses productions, surpasse probablement les propriétés de quelque seigneur européen que ce soit. Là, nous mîmes pied à terre, et suivant un sentier fort rude, d'où la vue domine sur un lac d'eau douce grossi par les divers ruisseaux qui forment la cascade, nous arrivâmes, après avoir fait environ un mille, à la chute d'eau, qui, malgré la sécheresse, offrait encore un coup d'œil magnifique. Sa chute perpendiculaire était au moins de cent pieds, et sa largeur encore plus considérable; l'eau, en tombant, forme d'abord un bassin irrégulier d'où elle s'échappe par une pente moins rapide, et se divise en différens ruisseaux qui parcourent une petite vallée pour aller ensuite se jeter dans le lac. La cascade et le bassin sont ombragés par de grands arbres, et environnés de toutes parts de bois et de montagnes. Ceux qui vont visiter cet endroit trouvent, dans un creux de rocher, des bancs et une table grossièrement taillés dans le roc. Un noble portugais avait été noyé, peu de temps

auparavant , dans la partie la plus étroite du bassin , en présence de son beau-frère et d'un domestique qui le regardaient, avec tout le sang-froid de l'indifférence ou la stupidité de la frayeur , se débattant contre la mort.

Saint-Sébastien , vu de l'église du même nom , paraît bâti en demi-cercle ; les rues en général y sont coupées à angle droit. Les bâtimens publics y sont peu nombreux , et ne méritent aucune attention sous le rapport de l'architecture. Ce n'est que dans les églises qu'on trouve à Saint-Sébastien un peu d'éclat et de magnificence. La croix grecque est la forme la plus ordinaire de ces édifices ; les chapelles et les autels y sont décorés somptueusement , et le service s'y fait avec beaucoup de pompe. Le jardin royal , quel qu'il puisse avoir été autrefois , ne mérite plus aujourd'hui la peine d'être vu. L'aqueduc , à une certaine distance , offre un point de vue pittoresque ; mais on n'a consulté , dans sa construction , ni le goût ni la solidité. Cet ouvrage doit pourtant avoir coûté des sommes immenses , d'après la nature montueuse du sol sur lequel il a été élevé. Près de la ville , il consiste en une double rangée d'arches , et reçoit l'eau à peu de distance du Corcovado.

Aux yeux des étrangers , le palais du souverain du Brésil ne paraît pas répondre à la di-

gnité du monarque auquel il appartient, ni même à celle de son représentant. L'emplacement isolé sur lequel il est construit, est la seule marque extérieure à laquelle on puisse reconnaître une demeure royale ; car autrement on pourrait prendre cet édifice pour une caserne ou un grand magasin. Les maisons des ministres et des principaux nobles, sont moins belles que *spacieuses* ; et en général celles des habitans de la classe supérieure, n'annoncent aucune prétention à l'élégance de l'architecture. On semble même avoir oublié un soin plus utile, celui de les adapter au climat. Des boutiques et des magasins bordent toutes les rues, que je trouvais moins sales que je ne m'y attendais. Des esclaves en grand nombre qui s'occupent de la partie la plus pénible des travaux, quelques mulâtres, un petit nombre de moines et de religieuses, enfin les officiers et les équipages des bâtimens qui se trouvent dans le port, voilà les seuls piétons qu'on rencontre dans les rues. Les habitans des premières classes paraissent éviter la chaleur avec autant de soin que les Anglais à Calcuta. Des cabriolets mal construits, attelés de deux chevaux, sont les voitures ordinaires : on s'y trouve pourtant mieux que leur extérieur ne semble le promettre. Je serais tenté de croire, d'après le nombre com-

parativement petit des habitans, et d'après le manque d'esprit social, que la salle de l'Opéra doit être trop grande pour l'auditoire. On dit que la musique y est bonne; quant aux ballets, ils ont reçu quelqu'accroissement par l'arrivée de danseurs français. S'il fallait se former une opinion du théâtre portugais, d'après les pièces représentées à Saint-Sébastien, l'art dramatique y paraîtrait dans son enfance. Une bouffonnerie grossière et indécente en est le caractère dominant; et les étrangers qui comprennent la langue, et qui ont été habitués aux amusemens raisonnables des théâtres d'Europe, ne vont guère au spectacle que les jours d'opéra. Lorsqu'on aura terminé la place sur laquelle l'Opéra est construit, ce sera le plus beau quartier de la ville. Les étrangers qui n'ont pas de lettres de recommandation, trouvent difficilement à se loger convenablement à Saint-Sébastien. Les *casas* ou auberges sont malpropres, incommodes; on y manque de tout, et rarement on y trouve un logement.

Quelques occupations m'empêchèrent de suivre le reste de la société au jardin botanique : il est fort négligé par le gouvernement, et ne doit la continuation de son existence, qu'à la persévérance du zèle de celui à qui le soin en est confié. Le thé y est cultivé par quel-

ques Chinois, et il pourrait certainement, avec des encouragemens convenables, devenir un objet de produit très-utile à la colonie, et profitable pour les revenus publics.

On évalue la population de Saint-Sébastien à 120,000 âmes : les deux tiers sont esclaves ; le surplus se compose d'Européens et de mulâtres. L'agriculture et les autres travaux pénibles sont presque entièrement abandonnés aux esclaves ; car il n'y a pas encore long-temps que les Européens, et même les mulâtres, auraient cru se déshonorer en s'y livrant. Tous les artisans étaient autrefois mulâtres ; mais aujourd'hui la résidence de la cour a décidé des Portugais et d'autres Européens à s'y établir. Là, comme ailleurs, les esclaves sont une propriété importante ; un esclave mâle s'y vend de 30 à 40 liv. sterl. (720 à 960 fr.). Ce qu'ils rapportent à leurs maîtres consiste, plus souvent, dans une partie de leurs gages que dans la valeur des objets qui sont le produit de leur travail. L'usage est de faire sortir les esclaves dans la matinée, avec ordre de rapporter, le soir, une certaine somme, qui est regardée comme la majeure partie de ce qu'ils peuvent gagner dans la journée ; le surplus leur appartient. S'ils manquent de rapporter la somme qui a été fixée, ils sont punis plus ou moins sévèrement, suivant le

caractère de leur maître ; mais , en général , ils ne sont pas traités avec cruauté. On croit que 20,000 esclaves y ont été importés l'année dernière. Ce nombre excède celui des années précédentes. On en attribue l'augmentation à la crainte que la traite des nègres ne soit prohibée par suite de l'intervention de l'Angleterre.

La vue d'un vaisseau négrier , ou une visite du marché aux esclaves , doit suffire pour détruire la force des argumens qu'on emploie pour justifier ce commerce. La beauté dont la nature embellit un sexe , la force dont elle a doué l'autre , sont des motifs d'augmentation de prix aux yeux de l'acheteur qui les examine. La curiosité peut engager à voir un pareil spectacle ; mais un sentiment plus généreux nous fait fuir avec dégoût , avant d'avoir pu satisfaire le motif moins honorable qui nous y a conduits. Le grand nombre d'esclaves , comparé au surplus de la population , pourrait faire craindre des révoltes ; mais ce danger disparaît , en grande partie , par la raison qu'ils appartiennent à différentes nations d'Afrique , qui n'ont ni le même langage , ni les mêmes coutumes , et parce qu'ils n'ont d'autre point de ressemblance ou de réunion que leur état d'esclavage. A Bahia , ancienne capitale du Brésil , les insurrections sont en général plus fréquentes ,

parce que les esclaves y sont tirés du même pays. Les marchands d'esclaves font une grande différence entre les Africains. Ceux qui viennent de la Côte-d'Or passent pour les plus intelligens : il paraît cependant qu'on y fait beaucoup moins d'attention qu'en Perse, en Arabie et dans l'Inde.

Quoique Saint-Sébastien soit à présent la résidence d'une cour, et que sept semaines suffisent pour y aller d'Europe, il s'en faut cependant de beaucoup qu'on y trouve les mêmes agrémens de la vie dont on jouit dans les établissemens anglais de l'Inde. L'état de la littérature y est suffisamment indiqué par l'impossibilité absolue que l'on éprouve de se procurer des livres, soit de science soit d'amusement. Il s'y trouve pourtant une bibliothèque publique; mais elle est aussi mal fournie que peu fréquentée.

Trente ou quarante maisons de commerce anglaises y sont établies, et le commerce d'exportation est presque entièrement entre leurs mains. Les importations consistent en objets de manufactures anglaises, et dans les diverses productions d'Europe qui peuvent être nécessaires au Brésil. On exporte de Saint-Sébastien du sucre, du café et des cuirs, le coton de Fernambouc étant d'une qualité si supérieure, qu'on en récolte fort peu dans les

environs de la capitale. Le café de Rio tient le troisième rang dans les marchés d'Europe. Les marchands portugais conduisent au port les produits bruts du pays, et les négocians anglais les achètent pour en faire l'exportation. On assure que, depuis quelque temps, le commerce du Brésil n'offre aucun profit au négociant étranger, parce qu'on y emploie des capitaux trop considérables, et que les marchandises d'Europe s'y vendent à présent au-dessous du prix coûtant; on dit aussi que les circonstances présentes sont une des causes momentanées de la stagnation générale du commerce. Les douanes du port de Saint-Sébastien rapportent, dit-on, 200,000 livres sterlings par an. Le terrain est fort cher dans la ville et aux environs, les capitalistes, vu le manque de confiance, employant à bâtir, les fonds qu'ils ont de disponibles.

Tous les objets nécessaires à la vie, sont chers et de qualité inférieure, parce que les habitans les plus riches ne donnent aucun encouragement au commerce. Quelqu'opulent que soit un Brésilien, il se contente de la nourriture la plus commune; elle se compose ordinairement de bœuf et d'une soupe aux légumes, fort épaisse. Il est trop indolent ou trop avare pour chercher à fournir sa table d'alimens plus délicats, en

donnant un prix plus élevé pour des denrées d'une qualité supérieure. Le climat et la fertilité du sol permettraient d'y réunir les productions des deux mondes. Cependant on ne trouve, dans les marchés, les fruits et les légumes d'Europe, qu'en très-petite quantité; et la pomme-de-terre, quoique indigène en Amérique, ne s'y voit pas toujours. On y a, depuis peu, cultivé la vigne avec succès.

La profondeur du sol est remarquable sur les montagnes qui sont presque entièrement composées de spalt et de granit pur. Dans la saison des pluies, on en a vu se détacher des masses suffisantes pour entraîner, dans leur chute, des hommes et des bestiaux. Un événement de cette nature arriva malheureusement il y a quatre ou cinq ans, et l'on dit qu'il fut causé par une pluie violente qui ne dura que deux heures. Quoique les pluies y soient périodiques, elles ne sont pas aussi régulières que dans l'Inde et dans les autres climats situés entre les tropiques; elles tombent ordinairement par grosses ondées, et ne durent guère que trois heures par jour. La saison actuelle a été très-sèche, et on a vivement craint de manquer de fourrages pour les bestiaux. Ceux qu'on amène au marché viennent, à grandes journées, de plusieurs centaines de milles de l'intérieur du pays; et, comme

on ne les garde pas assez long-temps pour les engraisser; leur chair est nécessairement de mauvaise qualité. Le climat de Rio-Janeiro est si salubre, qu'un hôpital de marine établi à Saint-Sébastien, il y a quelques années, a été supprimé, comme absolument inutile. Au mois de mars, la hauteur du thermomètre de Fahrenheit était de 112 degrés au soleil, de 78 dans une chambre à l'ombre, et de 84 dans une situation moins favorable. L'eau, dans cette ville, n'est pas agréable au goût; mais on assure qu'elle est fort saine.

Quoique la résidence prolongée du prince-régent au Brésil puisse avoir nui à ses états d'Europe, il est probable qu'elle a servi à arrêter la contagion de l'insurrection, qui s'y serait probablement répandue des provinces espagnoles. En considérant le Brésil comme formant un royaume, on en a éloigné tous les réglemens restrictifs appartenans au régime colonial, en même temps que l'on a accordé à l'industrie des habitans tous les avantages qu'ils pouvaient désirer. La milice, forte de quatre à cinq mille hommes, constitue ordinairement la force militaire des provinces; elle est mal disciplinée, et serait insuffisante contre des troupes européennes. Une armée d'observation, principalement composée de troupes récemment arrivées

de Portugal , a été réunie sur la frontière, et les nouveaux renforts que l'on en attend encore tous les jours , seront dirigés vers le même point. Ces préparatifs ne sont que des démonstrations , le gouvernement du Brésil n'ayant pris jusqu'ici aucune part à la contestation entre l'Espagne et ses colonies , et permettant , au contraire , la continuation du commerce avec Buénos-Ayres.

Il est impossible de voir les chefs de parti , chassés depuis peu de l'administration des affaires de Buénos-Ayres , se réfugier au Brésil , et de là entretenir , avec cet état naissant , des liaisons pour tâcher d'y rétablir leur autorité , sans se rappeler les dissensions civiles des anciennes républiques de la Grèce , et des républiques modernes de l'Italie , où les dangers extérieurs les plus imminens , ne calmaient pas la fureur des divisions intestines. Il semblerait que les troubles civils soient un des élémens des gouvernemens populaires ; et , en réfléchissant sur l'histoire de la république romaine , on pourrait peut-être avancer que le conflit des factions également balancées , est absolument nécessaire pour leur assurer une existence vigoureuse.

Il serait absurde de vouloir se former une opinion du caractère des habitans de Saint-

Sébastien, pour y avoir passé quelques jours. On ne peut donc que rapporter le sentiment de ceux qui ont été à même de fixer leur opinion à cet égard, et celle-ci est loin d'être favorable à l'état où la société s'y trouve aujourd'hui. Les classes supérieures apportent peu de recherche dans le commerce ordinaire de la vie, et sont infiniment au-dessous des personnes du même rang en Europe, dans tout ce qui concerne la civilisation et les usages de la société. Ils n'encouragent point les rapports que les étrangers ont avec eux. L'étiquette de la cour, et l'observation superstitieuse des pratiques dans laquelle ils font consister la religion catholique, font leurs principales occupations. Ils apportent la plus stricte attention au décorum extérieur dans la conduite des femmes. Une femme mariée serait regardée comme coupable d'inconséquence, si elle paraissait en public avec un homme qui ne serait pas son très-proche parent : un frère est le parent le plus éloigné qu'elle puisse prendre pour l'accompagner. Les récits de beaucoup de voyageurs pourraient pourtant faire croire que les dames du Brésil n'observent pas très-régulièrement même les formes de pure convenance; mais ces observations, qu'on est trop souvent porté à généraliser, ne concerne que les classes

qu'il est facile à des étrangers de connaître, et qui sont à peu près les mêmes dans tous les pays, et sous tous les climats.

La conduite du gouvernement du Brésil envers lord Macartney et sir Gore Ouseley, nous en faisait espérer les mêmes attentions ; et nous pensions, avec satisfaction, en débarquant, que les autorités publiques pourvoiraient à notre installation dans quelque maison. Il est assez inutile de rechercher si la différence de traitement que nous éprouvâmes, doit être entièrement attribuée à l'interruption générale des affaires d'état, occasionnée par la mort de la reine, ou si elle est due, en partie, à d'autres motifs moins temporaires dans leur effet. Il suffit de dire que, quoique nous alléguâmes cet exemple, les ministres portugais n'y firent aucune attention, et nous refusèrent formellement une maison. L'hospitalité de M. Chamberlain y suppléa : mais, comme sa maison n'était pas assez considérable pour fournir des lits à la suite nombreuse de l'ambassade, on obtint des appartemens chez deux négocians anglais qui demeuraient dans le voisinage.

Le corps de la reine de Portugal fut déposé le 23, dans le couvent d'Ajuda. On s'était fait une grande idée de la procession funèbre, mais elle ne se réalisa point. La seule chose remar-

quable était le costume de ceux qui conduisaient le deuil, et qui était le même que portait autrefois la noblesse portugaise. Ils étaient au nombre de huit, chacun suivi d'un domestique couvert d'une riche livrée, et portant l'écu de ses armes. Leur habillement, de la distance où je le vis, me parut ressembler à celui des prêtres. Il y eut un lever le 28, pour recevoir les complimens de condoléance des nobles, des personnes attachées à la cour et au gouvernement, et des ministres étrangers. Comme il avait été réglé qu'il n'y aurait pas de réception publique de l'ambassade, à cause de l'événement qui venait d'arriver, le roi voulut bien admettre le lendemain, à une audience particulière, lord Amersth, accompagné de son secrétaire. Ils furent reçus dans l'appartement où se tiennent les levers; mais il ne s'y trouvait d'autres officiers de la couronne que les chambellans.

Le manque de vent ne nous permit pas de mettre à la voile avant le dimanche 31 mars. Je dis adieu au Brésil avec ce sentiment de regret que doit toujours laisser dans l'esprit un pays intéressant sur lequel on n'a pu jeter qu'un coup d'œil, surtout quand notre curiosité est moins satisfaite de ce que nous avons vu, que trompée de ce que nous n'avons pu voir.

Le 18 avril. Nous jetâmes l'ancre dans la baie de la Table. *Le Général Hewitt* y était arrivé le 13 et *la Lyre* le 14. On fit partir ces deux bâtimens le 26, et *l'Alceste* y resta jusqu'au 6 mai. Nous étions alors bien certains de les rejoindre quelques jours, et peut-être même quelques heures après leur arrivée à Java. M. Somerset, fils de lord Charles Somerset, s'embarqua sur *la Lyre* avec le capitaine Hall, l'intention de lord Amherst étant de l'attacher à sa garde en arrivant en Chine.

L'Afrique, cette terre barbare et stérile, ne manque pas d'une certaine sublimité, et la montagne de la Table est un objet frappant par sa forme et son élévation. Quant à la ville du Cap, elle est si complètement européenne, qu'elle fait naître peu d'intérêt, au moins dans l'esprit de ceux qui viennent de l'Ouest. Cependant les souvenirs que je conserve des sensations que j'éprouvai quand nous y touchâmes lors de notre retour, me prouvent que l'impression qu'on y ressent, en arrivant des Indes, est tout-à-fait différente. La propreté et la régularité des rues, la fraîcheur salubre de l'air, le teint de santé des Européens qu'on y voit, tout porte à jouir d'avance de ce qui a été longtemps l'objet de vos desirs, l'aspect et les plaisirs de votre patrie.

Je gravis la montagne de la Table quelques jours après mon arrivée, et parvins, après une marche ennuyeuse et fatigante de plus de trois heures, à son sommet, d'où aucune vue intéressante ne vous dédommage de votre peine. La nature de cette montagne a été le sujet des observations et des recherches des géologues, surtout d'après l'existence supposée d'une masse de fer natif, près de son sommet. Nous ne pûmes cependant, malgré toute l'attention que nous y mîmes, en découvrir aucune trace; on dit que le fer qu'on prétend y avoir vu autrefois, provenait d'une ancre qu'on y porta par plaisanterie, et cette histoire paraît assez bien fondée.

Les environs du Cap, tirant leur principale beauté de la variété des fleurs et des arbrisseaux qui couvrent la terre vers la fin de l'année, perdent singulièrement à être vus dans cette saison où l'hiver commence à se faire sentir.

Je fis, avec quelques amis, le voyage accoutumé de Constance et de Stellingbosch, villages à trente milles du Cap, où nous fûmes parfaitement accueillis par M. Rynevelt, le landroost de cet arrondissement. De là, j'allai à la montagne de la Perle, ainsi nommée d'après une masse de granit qu'on voit sur le sommet, et qui ressemble à une énorme perle, et je re-

tournai ensuite au Cap par la montagne du Tigre.

Nous mîmes à la voile de la baie de Simon, où l'*Alceste* s'était rendu après avoir débarqué l'ambassadeur à la baie de la Table, et après avoir passé en vue des îles de Saint-Paul et d'Amsterdam. Nous arrivâmes le 9 juin dans la rade d'Anjère, où nous trouvâmes la *Lyre* qui ne nous y avoit précédés que de deux jours. Le Général Hewitt était en vue, se dirigeant vers la rade de Batavia.

Le 11 juin. Nous avons reçu toutes les attentions possibles de M. Mac-Grégor, principal surveillant. Le 11, le lieutenant-colonel Yule, de l'armée du Bengale, résident du district de Bentam, arriva à Anjère de Seeram ou Serang, et on prit les arrangemens nécessaires pour que nous nous rendissions à Batavia le lendemain matin. La plupart d'entre nous voyagèrent en voiture jusqu'à Seeram, tandis que MM. Abel et Havell, médecin et dessinateur attachés à l'ambassade, firent la route dans une espèce de litière nommée *douli*, afin de pouvoir s'occuper avec plus de commodité de leurs travaux particuliers. Ces *doulis* sont un peu plus longs qu'un palanquin, et sont couverts d'une espèce de toit de bambou : il faut peu de temps

pour les construire , et, quoiqu'ils soient assez grands, ils sont très-légers; ils sont portés sur des bâtons fixés sur les côtés, et non dans le centre, comme les palanquins ; et ils sont attachés au corps du *douli* ou en sont séparés , suivant le nombre de porteurs qu'on emploie.

Nous traversâmes, pour nous rendre à Seeram, une contrée sauvage et pittoresque , dont le terrain était fort inégal. Les cocotiers sont en grand nombre près d'Anjère ; en avançant dans l'intérieur, nous vîmes des arbres de différentes espèces. On remarque dans cette île une variété infinie de palmiers ; parmi eux se trouve l'arbre à sucre dont on exprime le sucre de Java. Les plantations de bambous y sont nombreuses et considérables. On emploie cet arbre à tant d'usages différens, qu'on est presque tenté de croire qu'il serait impossible aux naturels du pays de s'en passer. Le toit qui les protège contre les intempéries de l'air, et presque tous leurs meubles sont faits de bambou ; et ils ont acquis tant de dextérité à le travailler, qu'il est douteux qu'avec nos arts, leur fussent-ils familiers , ils pussent parvenir à le remplacer avantageusement.

Nous arrivâmes à Chilligong, qui est à moitié chemin de Seeram , à l'époque du marché qui s'y tient chaque semaine. Tous les objets

destinés à être vendus, et particulièrement ceux pour la consommation, y étaient étalés d'une manière fort agréable. Les principaux articles étaient du poisson tout apprêté, de la pâtisserie, des liqueurs fraîches, des noix d'arèque et des feuilles de bétel. Il s'y trouvait aussi de gros draps pour des *kubayas* ou d'autres parties de l'habillement des naturels du pays, et quelques articles de bijouterie commune. Le *kubaya* est une étoffe qu'on roule autour du corps, et qui pend entre les jambes. Les ponts sont généralement construits en bambou et couverts de nattes; leur légèreté et leur élasticité, leur donnent une apparence peu solide; ils n'offrent pourtant aucun danger, à moins qu'on ne soit trop long-temps sans les réparer. Les plus petits ruisseaux étant sujets à s'enfler et à déborder tout à coup, par suite des grosses pluies, mineraient les fondations de ponts d'une construction plus solide, lesquels, s'ils étaient faits de matériaux plus coûteux, ne seraient réparés ni aussi facilement, ni avec le même soin. La tradition locale dit que la mer s'avancait autrefois jusqu'à Palabooler-Boolang, village situé aux trois quarts du chemin d'Anjère à Seeram. La ville de Bantam, que fréquentaient autrefois les Européens qui allaient à Java, est maintenant en ruines. Celles-ci attestent pourtant encore

son ancienne splendeur ; et, s'il faut en croire ceux qui l'ont visitée, la forme et le style général des édifices appartiennent à l'architecture indienne. C'est encore la résidence du sultan qui, ayant cédé son territoire au gouvernement britannique, moyennant un tribut annuel, a cessé d'être un prince indépendant.

Le sultan régnant mourut pendant le séjour que firent quelques personnes de notre société à la *Résidence*, qui est située à six milles de la ville. Son fils lui succéda, et, comme il était mineur, la régence fut confiée à l'oncle du feu sultan. Ce dernier chef est un homme d'un caractère singulier ; il affiche un profond mépris pour ce qu'il appelle les harnais extérieurs de la dignité, et même pour tous les biens du monde. Il le prouve par la simplicité et même la négligence qui règne dans ses vêtemens, et par la prodigalité avec laquelle il dépense ses revenus, bien différent en cela de son neveu qui est excessivement avare. Ce ne fut pas sans peine qu'on le décida à accepter la régence ; car il préférerait la surintendance moins laborieuse d'un village récemment établi sur les confins du district de Bantam, à la splendeur comparative d'une cour où il n'est plus qu'un roi soudoyé.

Il y avait beaucoup de terres labourables

dans le voisinage de Seeram ; mais on remarque dans le district en général un manque de culture qui est une suite des troubles dont cette province a été le théâtre depuis quelques années. Sachant que le poivre était le principal objet qui y attirait les Hollandais , et voyant que le mode employé pour en assurer le monopole était une source d'oppression , les naturels détruisirent les poivriers dans tout ce district ; et quoique leurs sentimens pour le gouvernement anglais soient très-favorables , d'après le caractère tout différent de son administration , les autorités locales n'ont pu réussir à en rétablir la culture. Combien devait être vicieux un système de gouvernement qui rendait les dons d'une nature libérale , odieux à ceux même qui les possédaient ! Tous les récits s'accordent à peindre les habitans de cette contrée montueuse , comme une race toute différente de ceux qui habitent les plaines ; ils sont d'une taille plus petite , et parlent un langage particulier.

L'*ingabi* des districts de Java est un officier municipal , semblable au *patell* , ou chef de village dans l'Inde méridionale ; il est chef de la police ; il reçoit les revenus publics , et est choisi tous les ans par les habitans. Les rapports des personnes employées dans l'administration ,

prouvent que les crimes n'y sont ni fréquens, ni très-grands. L'amour de la vérité est un trait si caractéristique des naturels du pays, qu'on a eu beaucoup de peine à persuader aux prisonniers mis en jugement, d'agir conformément aux principes de la jurisprudence anglaise, en se déclarant *non coupables*. L'emprisonnement pour dettes était extrêmement rare, de même que les procès en matière civile. On permet aux naturels de plaider eux-mêmes leur cause, et l'on dit qu'ils y déploient beaucoup d'adresse, surtout quand il s'agit d'interroger les témoins. Le *punc kayet* ou jury est universellement établi parmi les naturels, et l'économie intérieure de chaque village présente véritablement une analogie intéressante avec ceux de l'Inde méridionale.

Le commencement de la route de Seeram à Chicandec, où nous déjeunâmes, ressemble beaucoup aux environs de la Résidence : une partie est bordée par la rivière de Kalec. A environ dix milles de Chicandec, nous traversâmes, à l'aide d'un bac, l'Inderado, large rivière. Nous passâmes ensuite par un bois où la nature étalait, sur un terrain vierge, toute sa fertilité primitive ; spectacle toujours intéressant, surtout quand on en jouit pour la première fois. Nous rencontrâmes à Tangerang,

à environ vingt milles de Batavia , le capitaine Watson , aide de camp du gouverneur , qui nous avait fait préparer des rafraîchissemens chez un Hollandais. En sortant de Tangerang nous traversâmes dans un bac le Chidanee , rivière qui , si je ne me trompe , est la même qui passe à Buitenzorg , maison de campagne du gouverneur. En approchant de Batavia , nous avions à notre droite le canal , et à gauche une rangée de maisons de campagne. Nous passâmes ensuite dans un quartier entièrement habité par des Chinois , puis dans un autre dont j'ai oublié le nom , et nous arrivâmes à Ryswick , résidence du gouverneur. Les canaux fangeux , et la quantité de végétaux qu'on cultive dans les environs , donnent aux faubourgs même , une apparence d'insalubrité qu'on n'attribue pourtant à présent qu'à la ville de Batavia. On regarde le château de Ryswick , qui n'est guère qu'à trois milles de la ville , comme situé dans une position parfaitement salubre ; et l'état des troupes cantonnées à Welterwreden , est si satisfaisant , sous le rapport de la santé , qu'on aurait peine à citer aucune autre partie de l'armée anglaise , employée à un service étranger , qui soit mieux partagée à cet égard.

Depuis quelques années , les plus riches Européens ont cessé d'habiter Batavia. Ils résident

tous dans des maisons de campagne qu'ils possèdent dans les faubourgs ou dans les environs; elles sont spacieuses, mais elles n'annoncent aucun goût en architecture. La maison du gouvernement me parut être ce qu'il y avait de mieux.

Les liaisons entre les Hollandais et les Anglais ne paraissent pas avoir eu beaucoup d'influence sur les habitudes de ces premiers. Une salle donnant sur le canal est toujours leur appartement favori, et le Cheroot, leur compagnon ordinaire. Des figures d'oiseaux, d'animaux, et quelquefois de dieux et de déesses du paganisme, placées au-dessus des murs de leurs maisons de campagne, sont aussi remarquables par leur multiplicité que par le mauvais goût qui a présidé à leur choix. L'air extérieur est leur grand objet de crainte à Batavia. Un étranger, en voyant leurs fenêtres et leurs volets fermés, a peine à croire qu'il n'est qu'à six degrés de l'équateur, ou à s'imaginer qu'il puisse exister des gens qui persistent à agir contre toutes les règles du bon sens. Le principe sur lequel ils se fondent pour exclure l'air extérieur, c'est le danger de supprimer la transpiration, et la nécessité de maintenir un degré de chaleur toujours égal. Ils ne font pas attention que l'air qu'ils respirent, dans leurs appartemens bien

fermés, est, par lui-même, nuisible à la santé; et qu'en affaiblissant le ton général du système du corps humain, ils le rendent plus susceptible de contracter des maladies, et plus sensible aux changemens de température dont ils ne peuvent éviter entièrement les effets, en dépit de toutes leurs précautions.

A Batavia, les classes mitoyennes, en y comprenant les artisans, se composent ordinairement de Chinois (1) qui descendent de ceux s'y sont anciennement établis. Ils sont nécessairement d'une race mixte; car je ne crois pas qu'aucune femme ait jamais quitté la Chine. Les Chinois les plus riches de Batavia sont dans l'usage d'envoyer leurs enfans à la Chine pour y recevoir leur éducation. Il y a même des exemples de Chinois qui finissent par retourner dans leur patrie après une absence de plusieurs années; ce qui est contraire à ce qu'on a supposé. Pour parler d'après mes propres observations, je dois dire qu'il n'y a pas, entre les naturels de Java et les Malais, une assez grande

(1) L'île Formose a été le siège principal de l'émigration de la Chine à Batavia. Les naturels de cette île et de la province de Fokien, sont plus entreprenans que le reste de la nation : ils dirigent plus loin leurs courses maritimes, et s'établissent plus fréquemment dans des pays étrangers.

différence pour qu'un étranger puisse s'en apercevoir, et pour qu'on y reconnaisse distinctement une origine différente. On ne voyait dans les rues que très-peu d'esclaves africains.

Des calèches trainées par deux ou quatre chevaux, mal construites, mais assez bien adaptées au climat, sont les voitures dont on se sert généralement dans toutes les possessions européennes de Java. On trouve, sur toutes les grandes routes, des relais de chevaux, à la distance d'environ une poste de France. Les chevaux sont petits, mais vifs et vigoureux : là, comme ailleurs, cette dernière qualité dépend sans doute de la manière dont on les soigne. Les chevaux de l'espèce dite *beema* sont les plus estimés, et je crois qu'on les tire de l'île de Sumatra.

Le 15 juin. M. Griffit et moi nous quittâmes Batavia dans le dessein de nous rendre à Changore, la régence la plus voisine au-delà des montagnes. En arrivant à Buitenzorg, maison de campagne du gouverneur, à trente-deux milles de Batavia, nous trouvâmes que tous les chevaux, sur la route, étaient retenus pour son excellence, qui allait faire sa visite annuelle dans les régences de Batavia (1), et que l'on at-

(1) Les chefs de districts, naturels du pays, portent le nom de *régens*.

tendait à chaque instant. Nous fûmes donc obligés de renoncer à notre projet , et de nous contenter de voir les environs de Buitenzorg. La maison est spacieuse , bien bâtie et bien située. Le village et le district portent le même nom. Depuis Batavia jusqu'aux environs de Buitenzorg , on ne trouve , sur toute la route , aucun point de vue agréable : mais ici le pays offre un aspect pittoresque ; de hautes montagnes occupent le fond du tableau , et une heureuse distribution de bois et de ruisseaux rappelle les plus beaux sites d'Angleterre. De Buitenzorg , on aperçoit une montagne solitaire en forme de cône , où l'on trouve , en grande quantité , ces fameux nids d'oiseaux qui font les délices des épicuriens du pays. Le village est principalement habité par des ouvriers chinois qui échangent les produits de leur industrie contre ceux de l'agriculture. De la maison du gouverneur on voit le Geedee : c'est une des plus hautes montegnes de l'île. M. Rattler y monta avec une partie de sa famille , passa quelques heures sur le sommet , et y plaça une tablette en marbre avec une inscription rappelant la conquête de Java par les Anglais.

Le 17 juin. Toute l'ambassade déjeuna à Siseroa , résidence de l'*adipati* , ou chef des naturels du district de Buitenzorg. Le paysage ,

sur toute la route est on ne peut plus romantique. Les détours du Chidani ; les ponts légers de bambou qui y sont jetés , et sur lesquels l'habitude seule fait passer sans crainte ; le feuillage et les formes variées des arbres de toute espèce ne laissent rien à désirer dans la perspective dont nous jouissions, et qu'embellissaient encore les diverses teintes des montagnes qui bornaient l'horizon , et répandaient un nouvel intérêt sur toute cette scène. Une grande partie de la route traverse un domaine appartenant à quatre des principaux habitans hollandais de Batavia. La fertilité du sol, la variété de ses productions et la beauté du pays , doivent en faire une propriété délicieuse. Dans la partie de l'île que nous avons vue, la fécondité du terrain n'est pas arrêtée par la disette d'eau , ni par la difficulté des irrigations ; des ruisseaux parcourent les campagnes dans tous les sens. La nature n'est point , comme dans les climats du nord , avare des récompenses qu'elle accorde à l'industrie du laboureur ; elle ne le laisse pas dans une longue inquiétude sur le résultat de ses travaux ; la végétation est très-prompte , et les récoltes se succèdent rapidement. Les champs sont disposés en terrasses, pour que leur irrigation soit plus facile. On y cultive plusieurs sortes de riz , et il en est deux ou trois

espèces qui n'ont pas besoin d'arrosage artificiel. On s'accorde généralement à reconnaître la supériorité des districts situés dans l'est de l'île, sur ceux de l'ouest, quant au sol, aux productions, et à la beauté des paysages. Le thermomètre était à Siseroa quelques degrés plus bas qu'à Buitenzorg, et la température était la même que celle dont on jouit en Angleterre dans une belle matinée d'été.

On nous informa que nous voyions dans l'*adipati* de Buitenzorg le modèle d'un bel homme, suivant les idées que les naturels du pays se forment de la beauté. Sa taille, comme celle des Malais et des naturels de Java, était musculeuse et bien proportionnée; il était plus grand que la plupart de ses concitoyens, quoique atteignant à peine ce que nous appellerions une moyenne taille. Quoique sa physionomie ne fût pas entièrement dépourvue d'une certaine expression agréable, vue de près, elle présentait un assemblage de laideur dont on trouve peu d'exemples dans l'Occident. Un nez plat, une bouche énorme garnie de dents noircies par l'art ou par l'usage immodéré du bétel, rendaient sa figure affreuse, et faisaient qu'il était impossible de la trouver supportable. Les gens de sa suite étaient à cheval, couverts de vêtements écarlates, et portaient sur la tête

une espèce de chapeau de forme ronde, travaillé comme nos paniers d'osier, et qui est principalement adopté par les cochers et les cavaliers, et quelquefois aussi par toutes les classes. On voit rarement un Malais ou un naturel de Java, sans qu'il soit armé de son *cric*, ou poignard. Il en existe de différentes formes, depuis la lame recourbée jusqu'à la dague ressemblante à l'*ata-ghan* des Turcs. C'est l'arme nationale, et elle annonce des hommes plus déterminés à attaquer leur ennemi qu'à se défendre. L'ancienneté d'un *cric* ajoute à sa valeur : c'est le plus précieux héritage des familles, et c'est le dernier objet que le Malai expose au hasard d'un combat de coqs. L'esprit entreprenant de ce peuple se remarque dans leur manière de combattre. Ils détachent le mouchoir qui entoure leur tête, s'en enveloppent le bras, auquel il sert de défense ; et, ne songeant à protéger que le membre qui leur sert pour l'attaque, ils se précipitent, tête nue, sur leur ennemi, résolus de vaincre ou de périr. Il est impossible de voir un *cric*, dont la pointe empoisonnée conserve la même vertu pendant des années entières, sans se défendre de l'idée que ce n'est pas sans raison qu'on accuse les Malais d'être vindicatifs à l'excès.

Il faut quelque temps pour que des yeux eu-

ropéens , même accoutumés au teint basané des habitans des Indes , puissent s'habituer à la figure des femmes de Java. Leur laideur est un peu moins prononcée que celle des hommes ; mais il en reste assez pour inspirer , je pourrais dire , le dégoût. Leurs dents noires et mal-propres ne sont pas ce qu'elles ont de moins désagréable. Dans les liaisons intimes qu'elles se trouvent avoir quelquefois avec des Européens , elles font preuve de meilleures qualités que celles des mêmes classes dans les Indes ; elles ont plus d'attachement et de fidélité ; elles sont jalouses , mais c'est par suite du prix qu'elles ajoutent à l'affection de leurs supérieurs. *Kambang* , ou Rose , est un nom assez commun parmi elles , quoique leurs traits soient à la beauté de cette fleur , ce qu'est à son parfum l'odeur détestable du *douriyan* de Java. Je réserve , pour la fin de cet ouvrage , quelques remarques sur le caractère national des habitans de Java. Je les ai recueillies en conversant avec ceux qui ont passé quelque temps dans cette île.

Les cordes employées pour les bacs , où il faut qu'elles soient très-fortes , sont faites des fibres de la canne d'Inde , ou de l'arbre à sucre ; elles ne diffèrent des autres que par la couleur , et ne sont noires qu'à cause du *coyyar* dont on se sert dans l'Inde pour les agrès des

vaisseaux. Les naturels de cette île préfèrent fixer leurs habitations dans des endroits éloignés des grandes routes. Les corvées auxquelles ils étaient assujettis sous l'ancien gouvernement justifient assez cette préférence ; et la facilité avec laquelle ils construisent leurs maisons et fabriquent les ustensiles qui leur sont nécessaires , fait qu'ils peuvent assez aisément se passer du secours des ouvriers et du voisinage des marchés. Les étoffes qui servent à l'habillement des classes inférieures , sont fabriquées par les femmes ; et , comme je l'ai déjà dit , elles obtiennent des Chinois des instrumens de fer, etc., en échange de leur riz , et des autres produits de l'agriculture.

Nous retournâmes le 17 à Batavia , fort satisfaits de notre excursion , et avec une idée très-avantageuse de la beauté et de la fertilité de l'île. Nous vîmes , sur la route , l'endroit où étaient situées les lignes de Cornélius qui furent détruites peu après la prise de l'île. La maison existe encore : elle est entourée d'un petit fort nommé *Maître-Cornélius* , qui donne son nom à cette position. La tradition dit qu'il fut bâti par un Hollandais qui osa le premier s'établir à la distance de quelques milles de Batavia. Il ne crut pourtant pas qu'il y serait en sûreté sans fortifications ; et , dans son fort dé-

fendu par une garnison suffisante , il aurait pu braver toutes les forces du *sousouhanen*, ou empereur de Java lui-même. Quoique ces ouvrages formidables n'existent plus , les arbres des environs offrent encore les traces du feu destructeur des batteries hollandaises. Le maréchal Daendels avait , dit-on , choisi et fortifié cette position avant l'attaque des Anglais, dans l'espoir que , pendant qu'ils auraient été occupés à s'en emparer , la proximité de Batavia serait devenue funeste à la santé des assiégeans , et aurait fait échouer leur entreprise. Les cantonnemens de Welterwreden sont étendus et bien situés : on y voit, d'un côté, le palais qui a été commencé par Daendels. Si cette île était restée en notre possession , cet édifice aurait sans doute été terminé , car il est fort avancé. Son étendue et son apparence extérieure en feraient une habitation convenable pour le représentant de l'autorité souveraine à Java.

L'administration du maréchal Daendels fut dirigée d'après le véritable système de Bonaparte. Hardi dans ses conceptions , il n'était arrêté dans ses projets , ni par les difficultés , ni par les droits qui pouvaient s'y opposer ; les volontés des individus n'étaient pas plus respectées que leurs propriétés , et ses desirs , comme particulier , ou comme homme pu-

blic , devaient toujours être exécutées ; enfin , il préférait fonder son autorité sur la crainte , plutôt que sur l'affection de ceux qu'il était envoyé pour gouverner. Quoiqu'il dût sentir que le système adopté par la Hollande tendait à détruire les ressources de cette île , il n'entraît ni dans son caractère , ni dans la politique du gouvernement qu'il représentait , d'améliorer la condition des indigènes en leur donnant la liberté civile. Sa férocité , soit naturelle , ou feinte , pour répandre la terreur , était sans égale. En voici un trait qu'on m'a rapporté. Étant arrivé un soir fort tard à une des régences , il ordonna qu'on lui fit cuire des œufs pour son souper. Malheureusement , le régent n'en avait pas chez lui , et il eut la témérité de dire au maréchal qu'il était trop tard pour s'en procurer dans le village. Daendels prit un des pistolets qu'il portait toujours , et fit feu sur le régent : la balle passa à deux lignes de son oreille. Le régent , qui avait quelque esprit , dit que le sifflement d'une balle produisait un effet merveilleux , et que toutes les poules du village étaient sans doute à pondre dans ce moment. Et , dans le fait , on parvint à se procurer des œufs dans la seconde recherche qu'on fit, sous peine de mort. On dit que Daendels fut rappelé de son gouvernement , parce-

qu'on lui soupçonnait le projet de se rendre indépendant. N'est-il pas dans la nature qu'une autorité usurpée craigne d'être imitée par les agens qu'elle emploie ? Le caractère de l'administration changea sous Daendels. L'esprit commercial céda à l'action plus énergique du despotisme militaire. Ce changement aurait été certainement avantageux pour les naturels, car aucun genre d'oppression n'est aussi dur, aussi tyrannique, que celui qui est fondé sur les calculs du monopole mercantile.

Le 18 juin. Nous allâmes à Chillinching, à environ seize milles de Batavia. C'est là que nos troupes débarquèrent en 1811. Le terrain y est bas et marécageux, et doit leur avoir donné une idée peu favorable de l'île de Java. Tout semble en effet y annoncer les effets désastreux qu'on attribue à son climat; et la nécessité qui força l'armée de bivouaquer deux jours dans les marais, tandis qu'on réparait un pont sur la grande route, y produisit assez de maladies pour justifier les craintes les plus fâcheuses. Une route élevée qui n'admet que quatre hommes de front, et qui conduit du bord de la mer au village, étant bordée de bas-fonds de chaque côté, doit avoir rendu difficile la marche même de l'infanterie, et aurait présenté de grands obstacles au débarquement,

si la position eût été défendue. Si quelques changemens dans les événemens politiques nous rendaient un jour ennemis des possesseurs de Java , l'expérience indiquera l'est de cette île comme le point le plus favorable pour une attaque , parce que le climat en est plus salubre , que les vivres y sont plus abondans , et qu'on pourrait compter sur le secours des naturels du pays.

Le 18, jour de l'anniversaire de la bataille de Waterloo, un bal fut donné par les officiers anglais aux Hollandais. L'occasion était bien choisie pour un divertissement public : ni les uns ni les autres ne pouvaient différer d'opinion sur l'événement qu'il s'agissait de célébrer. Si le résultat en fut plus glorieux pour l'Angleterre , d'un autre côté, il fut plus important pour la Hollande , puisqu'il lui assura la paix , l'indépendance ; en un mot , son existence politique. Nous ne remarquâmes point , dans l'air et le costume de la société , cet aspect colonial qui frappa les membres de la dernière ambassade à la Chine , dans une occasion à peu près semblable. Les vieilles dames hollandaises , en portant le *kubaya* , rappelaient aux spectateurs qu'ils étaient à Java , et les plus jeunes n'étaient en retard sur les modes d'Europe , qu'autant qu'elles pouvaient s'y

trouver par manque de goût, et par la lenteur des communications.

L'histoire de la politique coloniale des Européens offre à peine un seul exemple d'une plus mauvaise administration que celle de la compagnie des Indes orientales hollandaises à Java. Son caractère de souveraineté se perdait dans celui du monopole commercial. Son seul objet était d'obtenir tous les ans les productions de l'île au plus bas prix, et sa politique ne s'étendait ja-
au-delà de l'année courante. Elle montrait, en agissant ainsi, un manque de prudence commerciale; car son système de contingens tendait à anéantir les ressources du fonds, et, par conséquent, le capital même. Java, d'après sa fertilité, ses productions naturelles, sa situation géographique, rapporterait un revenu considérable à ses possesseurs, sous une bonne administration; mais l'insatiable avidité mercantile des Hollandais ne se contentait pas de l'intérêt même usuraire qu'elle retirait tous les ans des capitaux disséminés dans ce pays. On ne pensait ni à la prospérité générale de l'île, ni aux droits et au bonheur de ses habitants; et on laissait le gouvernement intérieur des provinces entre les mains des chefs naturels, qu'on forçait en retour à donner le café, le poivre et les autres productions de l'île à un

prix beaucoup au-dessous du celui auquel le cultivateur pouvait les fournir. Pourvu que les chefs ou régens , ainsi qu'on les appelait, remplissent leurs engagemens , les Hollandais étaient indifférens à la masse des maux qui en résultaient pour les habitans. Il est généralement reconnu que dans le système des gouvernemens orientaux , où le souverain est déclaré propriétaire du sol , on enlève au sujet , à titre de revenu , une aussi forte portion que peut le permettre une culture suivie. Mais sous l'administration des Hollandais à Java , cet abus était encore porté plus loin ; car les chefs, étrangers à tous sentimens de compassion , ajoutaient encore au tribut à payer aux Hollandais , ce qui leur était nécessaire pour le maintien de leur dignité, et pour leurs jouissances personnelles. Néanmoins, l'oppression, quand elle passe de certaines bornes, devient un suicide politique, et les difficultés financières, toujours croissantes, avaient fait de Java un fardeau pour la mère patrie. Le maréchal Daendels avait doublé le produit de l'île, et cependant la recette ne couvrait pas encore la dépense.

Si les Hollandais prouvaient peu de sagesse dans l'administration de Java, ils n'étaient pas moins injustes dans le jugement qu'ils portaient du caractère des naturels. Les pirates qui infes-

taient leurs côtes, probablement peu différens de ceux qu'on rencontre sur toutes les mers , sont les hommes qu'ils ont dépeints en parlant des Javanais. Ils sentaient qu'ils s'exposaient à la vengeance la plus sévère de la part de leurs sujets opprimés ; cette idée excitait leur crainte , et ces commerçans oppresseurs leur attribuaient des dispositions féroces , dont l'expérience que les Anglais en ont faite pendant cinq ans , a prouvé toute la fausseté. Les officiers et les fonctionnaires publics hollandais n'allaient jamais dans la campagne sans être accompagnés de gardes ; et la présence inattendue d'un naturel en pareille occasion , était regardée comme un motif suffisant pour le mettre à mort , sous prétexte qu'il en cherchait que l'occasion de commettre un meurtre.

Les Malais et les naturels de Java ont été souvent confondus par les voyageurs. Les premiers habitent ordinairement le bord de la mer. Ils sont d'un caractère plus emporté, et ont plus de penchant à la dissipation que les autres. Toutefois, je ne me crus pas assez bien informé pour décider si la dissimilitude de leurs qualités morales était assez marquée pour exiger une administration différente. Les naturels de Java se regardent comme une race supérieure, et le nom de Malais leur semble un affront. C'est à ces derniers qu'ap-

partient cet esprit effréné du jeu qui, de la mauvaise fortune, conduit à tant d'actions barbares. Aucun Européen ne respecte plus que le Malais ce qu'on appelle une dette d'honneur; et, pour l'acquitter, il aura recours au vol, même avec la certitude d'être découvert, et puni de mort. La véracité est une qualité commune aux Malais comme aux Javanais, et ils la portent à un degré qui doit surprendre ceux qui savent combien elle est rare parmi les nations orientales. J'ai déjà donné un exemple remarquable de leur amour pour la vérité. Quelque bornés qu'aient été nos rapports avec les Javanais, ils ont suffi pour nous donner une opinion favorable de leur caractère et de leurs dispositions. Ils nous ont paru intelligens, enjoués, obligeans, francs dans leurs manières, et sans préventions contre les étrangers. La différence de religion n'est pas dans ce pays, comme dans l'Inde et dans d'autres contrées de l'Orient, un obstacle aux liaisons entre gens de croyances différentes. Les naturels cherchent à se lier; et, tandis qu'ils s'empressent d'adopter quelques usages européens, s'il en est que leurs idées religieuses ou leurs habitudes leur fassent rejeter, ils n'en font pas l'objet de leur haine ou de leur mépris. Le départ des Anglais de Java sera un sujet de mutuel regret pour les naturels et pour eux. Le

système de politique éclairée qu'avait introduit M. Raffles, et qui avait produit une amélioration dans les revenus publics et dans l'organisation judiciaire, commençait déjà à faire sentir son heureuse influence. La situation financière du pays était plus florissante : la substitution d'un revenu modéré, tiré directement de la terre, et calculé sur ses productions, avait délivré le commerce et l'agriculture de l'île, des fers de l'oppression mercantile ; et le gouvernement colonial, sous une aussi judicieuse administration, ressemblait à un souverain demandant une portion raisonnable des ressources du pays, pour pourvoir aux besoins du service public ; et non pas au propriétaire impitoyable d'une plantation, forçant ses esclaves à un travail au-dessus de leurs forces physiques, pour satisfaire son avarice sans bornes. Tel était le caractère de l'ancien gouvernement hollandais. Il faut espérer que les notions plus libérales que les vicissitudes des derniers temps ont obligé les monarques de l'Europe à adopter, tant sur les devoirs des rois que sur les droits des peuples, étendront leur influence jusqu'à Java ; que le système d'administration que l'Angleterre y a introduit ne sera pas abandonné, et que les habitans de cette île, après avoir goûté des jours heureux, ne

seront plus en butte aux maux résultant de l'oppression politique et commerciale.

Les recherches de M. Raffles et des autres personnes employées dans l'administration anglaise à Java, offriront des détails précieux sur les antiquités et la littérature de cette île. Il paraît positif que l'ancienne religion était celle des Hindous; et les restes des temples, les ouvrages écrits dans des langues qu'on ne parle plus, sont les témoignages d'une grande civilisation, et de profondes connaissances dans les arts. Je me promets d'avance beaucoup de plaisir à lire le résultat de ces recherches; car il est impossible de parcourir cette île sans éprouver le plus vif intérêt pour tout ce qui a rapport à son ancienne histoire et à sa situation actuelle (1).

Le 21 juin. Nous mîmes à la voile de la rade de Batavia. J'ai oublié de remarquer que *la Lyre* avait été expédiée le 12 de ce mois de la rade d'Anjère, pour annoncer à sir George Staunton l'arrivée de l'ambassade. Il s'était heureusement présenté le 10 une occasion d'écrire à Canton par un bâtiment américain, et lord Amherst en avait profité. Il nous est donc

(1) M. Raffer, ancien gouverneur de Java, vient de publier une histoire très-intéressante de cette île, 2 vol. in-4. (Note du Traducteur.)

permis d'espérer que nous trouverons au rendez-vous indiqué sir George, et les personnes de la factorerie qui doivent accompagner l'ambassade. Il est fort à désirer que cela soit, parce que nous éviterons par là les obstacles que la jalousie du gouvernement de Canton pourrait mettre au voyage de l'ambassade, peut-être même à sa réception.

CHAPITRE II.

Origine et motifs de l'ambassade à la Chine. — Probabilité du succès. — Arrivée aux îles de Lemna. — Communication avec sir George Staunton. — Réception d'un édit impérial. — Voyage dans la mer Jaune. — Arrivée à l'embouchure du Pei-Ho. — Communications avec les mandarins. — Débarquement de l'ambassade. — Entrevue avec le commissaire chinois. — Voyage à Tien-Sing. — Arrivée. — Remarques sur la ville et ses habitans. — Départ. — Édit impérial sur la musique de l'ambassade. — Discussion sur le départ des vaisseaux. — Nouvelle de Pékin exprimant le mécontentement de l'empereur. — Discussion à ce sujet avec les mandarins. — Notification de la nomination des mandarins supérieurs. — Arrivée à Tong-Chou.

LE 6 juillet 1816. Maintenant que nous nous trouvons si voisins de la scène où nous allons figurer, il est intéressant de jeter un coup d'œil rapide sur l'origine et le but de l'ambassade. Il naîtra des sentimens et des préjugés dans le cours de la négociation, peut-être même à notre arrivée en Chine, qui auront probablement quelque influence sur nos opinions, d'après les circonstances du moment, et qui éloigneront de notre pensée les principes qui ont

déterminé l'adoption de cette mesure diplomatique.

On me pardonnera peut-être de parler un instant des sensations que j'éprouvais en approchant d'un pays et d'un peuple qui m'intéressaient parce qu'ils étaient nouveaux pour moi, et qu'ils offrent d'ailleurs quelque chose de remarquable par un caractère et des mœurs singulières.

Ceux qui, comme moi, ont passé plusieurs années de leur vie hors de leur patrie, et qui ont eu occasion de voir quelques-unes des principales cours de l'Asie, trouveront moins frappante la différence qui existe entre la Chine et l'Europe, en ce qui concerne les mœurs, les usages et l'étiquette de la cour; et peut-être auront-ils observé que la même différence comparative s'étend jusque sur la conduite politique et les habitudes morales de ces nations. Je me trouverai moins surpris qu'un autre de la pauvreté dégoûtante qui existe dans la grande masse du peuple, ainsi que du mélange d'arrogance et de bassesse qu'on remarque dans les classes supérieures. Je n'éprouverai non plus ni surprise ni indignation de voir que la civilisation de l'Ouest est révoquée en doute, ou méprisée dans l'Orient, et qu'une nation satisfaite de sa médiocrité héréditaire résiste à l'introduction

de connaissances étrangères , supérieures aux siennes.

En eussé-je le talent , je ne crois pas qu'il me fût très-possible d'obtenir de nouveaux renseignemens sur la Chine et sur ses habitans. Les ouvrages les plus modernes de nos concitoyens sir George Staunton et M. Barrow , de Guignes et de Vanbraam , ont satisfait la curiosité jusqu'à l'époque des ambassades auxquelles ces voyageurs appartenaient ; et comme des siècles produisent moins de changement en Chine que la durée d'une seule génération en Europe , on ne peut s'attendre maintenant à beaucoup de choses nouvelles. En effet , les travaux des missionnaires avaient , depuis long-temps , épuisé en détail tous les sujets de recherches populaires. Il reste cependant la satisfaction de voir ce qu'on a lu ou entendu ; mais cette satisfaction est généralement proportionnée à l'intérêt qu'inspire le sujet ; et je dois avouer que sous ce rapport la Chine m'a toujours paru singulièrement dépourvue. D'une vaste étendue , ayant une population immense , et riche de ses produits , la Chine manque d'énergie et de variété ; tout y est frappé d'inertie par la froide main de l'uniformité. Pour ce qui me concerne , j'aurais mieux aimé encore être exposé aux fatigues et aux privations

de toute espèce, parmi les Bédouins de l'Arabie, ou les Éliats de Perse, que de faire voile une seconde fois, dans une tranquillité toujours uniforme, sur les eaux paisibles du canal impérial.

Mais que cette manière de voir soit juste ou non, l'ignorance de la langue, et la surveillance qu'on exercera vraisemblablement à notre égard pendant le voyage, seront toujours des obstacles à nos plaisirs et à nos recherches; notre plus grande satisfaction sera de pouvoir dire à notre retour en Angleterre comme M. Barrow :

« Non cuivis homini contingit adire Corinthum. »

Vers le commencement de 1815, les facteurs de Canton firent des représentations sur les difficultés toujours croissantes que le commerce éprouvait dans cette ville, par suite de l'oppression du gouvernement local. La cour des directeurs de la compagnie des Indes pensa qu'une ambassade à la Chine pourrait être utile, et soumit ses vues à ce sujet, aux ministres de sa majesté. Le président du conseil des Indes, à qui cette mesure fut proposée, pensa qu'il ne convenait pas de l'adopter avant d'avoir reçu du comité des facteurs, des détails plus étendus; car, quoique ceux-ci fussent d'avis de recourir au

gouvernement impérial , attendu les vexations qu'ils éprouvaient , il ne s'ensuivait pas qu'ils dussent persister dans la même opinion, si les mesures d'opposition dont on avait déjà fait usage à Canton , produisaient l'effet qu'on devait en attendre ; la cour des directeurs partagea cet avis.

Les facteurs ayant renouvelé leurs sollicitations , et les ayant appuyées des détails qu'on désirait , le président et le vice-président de la cour des directeurs , par une lettre du 28 juillet 1815 , sollicitèrent les ministres de sa majesté de concourir à cette mesure , et de proposer au prince régent de nommer une personne de distinction pour son ambassadeur auprès de l'empereur de Chine.

Il ne sera peut-être pas inutile de faire connaître succinctement ici , quelle était la nature du différent qui subsistait entre les autorités chinoises à Canton , et le comité des facteurs. Pour écarter de ce sujet toute prévention , tout sentiment exagéré , il est juste de se rappeler d'abord que le commerce anglais à Canton , n'a jamais été garanti par des droits et des privilèges publiquement avoués , et mutuellement stipulés entre les deux nations. Il n'y a avec la Chine ni capitulations comme en Turquie , ni traités de commerce comme avec les nations

civilisées d'Europe. Des changemens dans les droits d'entrée du port, dans le nombre de Chinois auxquels il est permis de commercer avec des étrangers, peuvent nous être préjudiciables sans que cependant nous puissions nous plaindre. Nous pouvons solliciter un redressement, mais non pas demander justice.

Quoique guidés par ces principes, nous ne balancerons pas à dire que rien ne peut justifier l'intervention des autorités chinoises, en 1813, dans la nomination de M. Robert à la place de chef dans la factorerie. Mais nous n'en dirons pas autant de la mesure qui fut sanctionnée par l'empereur dans le cours de la même année, pour diminuer le nombre des marchands chinois autorisés à commercer. Rien ne peut porter atteinte au droit qu'ont les Chinois de faire de pareils réglemens, et la seule chose que les facteurs et ceux qui les emploient aient à considérer, est de savoir si, en pareil cas, il convient de continuer le commerce. Une heureuse opposition contre ces deux changemens, et quelques circonstances moins importantes, furent considérées par le comité comme les causes éloignées des différens, qui prirent une tournure si sérieuse en 1814.

La première cause (et qu'on ne peut certainement qualifier de déraisonnable) de la

conduite hostile du gouvernement de Canton, fut la violation de la neutralité du port, à l'occasion de la saisie d'un bâtiment américain, dans les limites bien reconnues des états de la Chine. Cette démarche fut faite par le capitaine du vaisseau de sa majesté, *la Doris*. D'autres saisies de bâtimens américains par cet officier, quoique justifiées par les principes reconnus des lois maritimes en Europe, furent aussi le sujet de différentes plaintes de la part du gouvernement de Canton. Il demanda au comité des facteurs, la réparation de cette insulte, exigea qu'on prit des mesures pour empêcher qu'elles se renouvelassent, insista pour qu'on renvoyât sur-le-champ en Europe les vaisseau de sa majesté; et, pour donner plus de poids à cette demande, il défendit qu'on leur fournît des vivres, et fit des démonstrations qui annonçaient l'intention de recourir à la force pour les obliger à partir.

Le comité représenta vainement qu'il n'avait aucune autorité sur les vaisseaux de sa majesté, et qu'il ne pouvait ni ne devait être responsable de la conduite de leurs capitaines. Le vice-roi de Canton, comme on pouvait s'y attendre, refusa d'admettre une semblable distinction; il préféra faire peser la responsabilité d'actes commis par des Anglais, sur une corporation de né-

gocians anglais établis sur les lieux, et qui étaient sous sa main, plutôt que de s'adresser, pour obtenir réparation, à des autorités supérieures, placées à une telle distance qu'il était presque ridicule de songer à y avoir recours.

Peut-être est-il à regretter que les facteurs aient assez tenu aux formes officielles, pour hésiter de faire, au nom de leur nation, des excuses sur l'irrégularité de ce qui avait eu lieu, et d'offrir, pour les autres saisies, des explications qui auraient pu dissiper l'erreur, et calmer l'irritation toujours croissante des membres du gouvernement chinois.

Le vice-roi de Canton chercha à faire faire droit à sa demande, touchant le départ des vaisseaux de sa majesté, par une suite de mesures toutes plus ou moins embarrassantes pour les facteurs. Il défendit à tout Chinois de servir dans la factorerie anglaise. Les lettres du comité lui furent renvoyées sans être ouvertes; et il ne voulut plus qu'on employât, dans cette correspondance, l'usage des caractères chinois, dont on s'était servi très-utilement pour traiter des affaires publiques. L'interprète chinois, Ayen, qui avait été employé par la factorerie pour porter le portrait du prince régent au ministre Sung-Ta-Jin, à Pékin, fut saisi, emprisonné et frappé, à cause de sa liaison avec des étrangers,

et l'on fit courir indirectement le bruit qu'il avait tramé quelque conspiration avec eux ; enfin , on l'accusa d'avoir illégalement cherché à acheter un rang auquel il ne pouvait prétendre , attendu ses anciennes fonctions de serviteur à gages.

Les trois premières demandes , compromettant l'existence même du commerce , offraient certainement un sujet très-légitime d'adresser des remontrances au gouvernement local. Mais il est douteux qu'on puisse en dire autant de la dernière. Une accusation injuste contre un Chinois , une punition tyrannique qui lui aurait été infligée , peuvent faire naître l'indignation , et même l'horreur dans le cœur des particuliers ; mais elles ne peuvent devenir l'objet d'une remontrance publique , sans lui donner le caractère d'une intervention dans les procédés judiciaires d'un gouvernement indépendant. Le comité vit cette question sous un point de vue différent , et certainement plus généreux ; car , dans les discussions qui eurent lieu ensuite , il fit , de l'emprisonnement de l'interprète , le principal objet de ses plaintes , et de sa mise en liberté la condition *sine quâ non* d'un arrangement amiable.

La détermination inflexible manifestée par le vice-roi de persister dans les mesures dont nous

venons de parler, força les facteurs à interrompre toute transaction commerciale; mesure également fâcheuse pour les deux parties, parce qu'elle occasionait au gouvernement local une perte considérable de revenu, et qui, si elle ne réussissait pas, jetait la compagnie des Indes-Orientales dans les plus grands embarras, sous les rapports financiers et commerciaux. Plus cette mesure était désespérée, plus elle exigeait de fermeté pour la mettre à exécution, et les facteurs n'en manquèrent point. Le vice-roi permit alors qu'on ouvrit une négociation régulière sur les points en discussion. Des mandarins de distinction furent nommés pour traiter sur le pied d'une parfaite égalité, avec sir George Staunton que le comité avait choisi à cet effet. Il en résulta une explication satisfaisante sur tout ce qui faisait le sujet de la contestation.

Dans le cours de ces discussions avec le gouvernement local, le comité eut de fortes raisons pour être mécontent de la conduite des négocians de *Hong*. Le principal d'entre eux était particulièrement intéressé à ce que les bâtimens américains fussent respectés; et on crut que les liaisons qu'un autre entretenait à Pékin, avaient pour but de placer entièrement le commerce sous la direction des Chinois.

Les difficultés qu'éprouvèrent les facteurs furent d'autant plus grandes, qu'ils ne trouvèrent pas d'appui là où ils devaient le plus en espérer ; et leur succès a pleinement démontré de quelle importance le commerce anglais se trouve être pour le gouvernement et la province de Canton. Ce n'est qu'à ce seul motif qu'on doit attribuer, dans cette occasion, le sacrifice de préjugés nationaux à des étrangers, quelque fondées que fussent d'ailleurs leurs demandes.

On aurait pu regarder la question qui avait donné lieu à ces altercations désagréables, comme décidée, si l'on n'avait pas appris ensuite que le vice-roi avait adressé à l'empereur un message dont les termes annonçaient des prétentions semblables à celles qui avaient donné lieu aux plaintes, et dont il s'était désisté. Ce trait de mauvaise foi et de perfidie, diminua nécessairement la confiance pour l'avenir, s'il ne la détruisait pas entièrement.

C'est à ce dernier procédé du vice-roi que s'arrêtaient les détails qu'avaient reçus les directeurs de la compagnie des Indes quand ils prirent la résolution de solliciter la nomination d'un ambassadeur. Mais, pour donner plus de suite à cette narration, il est convenable de rendre compte ici des faits qu'ils n'apprirent

que par la suite, et de parler des édits impériaux relatifs aux différens qui s'étaient élevés, et qu'on reçut à Canton, après la fin des discussions avec le gouvernement local. L'un témoigne des appréhensions sur les projets des chrétiens dans diverses parties de l'empire; donne plein pouvoir de punir tout commerce illégal avec des étrangers, et ordonne des enquêtes rigoureuses sur leur conduite. Un autre adressé au vice-roi, et motivé sur un rapport envoyé de Canton, censure la manière dont le commerce avec les étrangers est conduit; invite à renvoyer de Hong les plus jeunes négocians, sous prétexte de l'insuffisance de leurs capitaux, et désigne personnellement sir George Staunton, comme pouvant être dangereux par la connaissance qu'il a acquise de la langue et du pays pendant la dernière ambassade, et comme devant être placé sous la stricte surveillance des autorités locales. On soupçonna un des principaux marchands d'être l'auteur du rapport, et le premier moteur des intrigues qui avaient lieu à Pékin pour l'établissement du *Cohong*. Il paraît qu'en réfléchissant sur toutes ces circonstances, les facteurs furent d'avis qu'ils ne pouvaient se flatter de continuer plus long-temps à diriger les affaires commerciales, sans éprouver de nouvelles vexations; et les directeurs déclara-

rèrent que ces agens leur avaient mandé « qu'ils étaient convaincus que , quand même il eût été possible d'éviter les différens survenus en 1814 , les mesures de vigueur qu'ils avaient été obligés d'employer alors , seraient devenues nécessaires un an ou deux plus tard ; et qu'ils étaient formellement d'avis , comme ils l'avaient déjà annoncé plusieurs fois dans leur correspondance , qu'il était indispensable d'envoyer du Bengale , ou d'Angleterre , une ambassade à l'empereur , pour obtenir au commerce anglais protection et sûreté. »

Les directeurs eux-mêmes penchaient à croire qu'on cachait la vérité à l'empereur ; et ils en conclurent que , si l'on avait directement recours à son autorité , on pourrait obtenir le redressement des torts dont on avait à se plaindre. Ils comptaient beaucoup sur l'importance reconnue du commerce anglais , non-seulement pour la province de Canton , mais encore pour le trésor impérial ; et ils en inférèrent que l'empereur désapprouverait toute mesure qui tendrait à compromettre son existence et sa régularité.

Quoique les directeurs n'eussent pas particulièrement en vue de solliciter des privilèges additionnels , leurs desseins , dans cette circonstance , tendaient néanmoins à obtenir deux concessions nouvelles et importantes. La première avait pour

but de permettre aux facteurs de traiter avec tels marchands chinois qu'il leur conviendrait; la deuxième, d'établir une correspondance directe avec Pékin, soit en y entretenant un ministre résidant, soit en s'adressant par écrit à quelque tribunal. Tout ce que les directeurs attendaient de plus de l'ambassade proposée; était la confirmation des divers avantages qui avaient été accordés aux facteurs, à la suite des discussions dont nous avons parlé. Ils firent entendre aussi qu'on pourrait profiter de cette occasion pour donner des explications convenables relativement à la saisie des bâtimens américains par le vaisseau de sa majesté *la Doris*.

Les directeurs demandèrent que l'ambassade fût composée de trois membres, dont le premier serait un personnage marquant nommé par le prince régent; et ils proposèrent, pour les deux autres, M. Elphinstone, chef de la factorerie de Canton, et sir George Staunton, l'un des membres du comité, distingué par ses talens, et que la connaissance qu'il avait acquise de la langue chinoise rendait surtout très-propre à cette place. Toutes les dépenses de l'ambassade devaient être à la charge de la compagnie des Indes, pour l'intérêt et à la sollicitation de laquelle elle allait avoir lieu.

Les ministres de sa majesté adoptèrent les propositions et les vues des directeurs. Le seul changement qu'ils y firent, portait sur la composition de l'ambassade à laquelle ils crurent plus convenable de donner le caractère d'ambassade extraordinaire, que celui de commission d'ambassade. Des considérations d'une nature générale et spéciale contribuèrent, probablement à faire prendre cette résolution aux ministres de sa majesté. Ce n'était qu'en faisant impression qu'on pouvait espérer de réussir dans l'objet de l'ambassade; et il était à craindre qu'en donnant le caractère d'ambassadeurs à des personnes qui, quoique recommandables et ayant d'ailleurs les qualités requises, ne seraient connues en Chine que comme agens de la compagnie des Indes, on ne nuisit au succès qu'on en attendait. On sentit aussi que le renouvellement des discussions avec le gouvernement de Canton, discussions qui pouvaient encore subsister à l'arrivée de l'ambassade, pourrait mettre obstacle à sa réception, par suite de l'opposition qu'y apportaient les autorités locales. Cependant on n'en appréciait pas moins à toute leur valeur, les importans services que M. Elphinstone et sir George Staunton pouvaient rendre dans les rapports que l'ambassade aurait avec les Chinois. La nomination d'un ambassadeur extraordinaire, muni de

pleins pouvoirs pour s'adjoindre , au besoin , l'un ou l'autre de ces messieurs , et même tous les deux à la fois , semblait s'accorder avec les motifs qui avaient déterminé le choix des directeurs en leur faveur , et de nature à lever toute espèce d'objections et d'embarras à ce sujet.

Les directeurs ayant consenti à cette modification de leur première proposition , lord Amherst fut nommé ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire par le prince régent , et moi secrétaire d'ambassade. Je fus en outre pourvu de lettres de créance éventuelles , en qualité de ministre plénipotentiaire ; mais je ne devais en faire usage qu'en cas de mort ou d'absence de l'ambassadeur. Mon nom fut aussi porté dans les pouvoirs ; et il fut décidé qu'en cas d'absence de M. Elphinstone ou de sir George Staunton , je remplirais la place vacante dans la commission.

J'ai déjà fait connaître les principaux buts de l'ambassade. En les détaillant dans les instructions données à l'ambassadeur , et en assignant l'importance relative de chacun d'eux , on dut nécessairement laisser beaucoup de choses à sa prudence , d'après l'opinion qu'il serait à même de se former de l'état des affaires à son arrivée. La seule addition que l'on fit aux vues des directeurs , avait pour objet d'obtenir la

permission de commercer avec un port du nord de la Chine , susceptible d'offrir un nouveau débouché aux produits toujours croissans des manufactures anglaises.

Il était impossible , d'après ce qui s'était passé lors du renvoi de l'ambassade russe, du territoire chinois, en 1805, de ne pas craindre, dans la circonstance actuelle, le renouvellement d'une discussion semblable, à l'occasion du cérémonial extraordinaire de réception en usage à la cour de Pékin; car, quoique le cérémonial employé lors de l'ambassade de lord Macartney nous donnât, en quelque sorte, le droit de le réclamer une seconde fois, il était à craindre qu'on ne voulût suivre l'ancien usage de l'empire, auquel en effet l'ambassade de lord Macartney avait fait exception.

Quoique ce cérémonial, consistant en neuf prosternemens, eût été quelquefois pratiqué en Europe, dans le moyen âge (1), il n'en est pas moins aussi choquant pour l'individu qui s'y soumet, que contraire à l'usage actuel des cours européennes. D'un autre côté, en le considérant

(1) Le prosternement était un usage établi à Constantinople dans le dernier siècle de l'empire byzantin, et plusieurs princes indépendans, parmi des croisés, s'y soumi-
rent.

comme une coutume ridicule appartenante à la barbarie orientale, il était difficile de se persuader qu'on dût sacrifier les objets plus importants de l'ambassade, au maintien supposé de la dignité nationale, en chicanant, sur un semblable point d'étiquette, dans une pareille occurrence. Mais, comme la décision de cette question dépendait, en grande partie, des circonstances du moment, et de la disposition de la cour de la Chine à d'autres égards, on laissa cet article à la prudence de l'ambassadeur, aidé, s'il le jugeait convenable, des conseils de M. Elphinstone et de sir George Staunton.

Quiconque a réfléchi avec attention sur la conduite tenue par la dernière ambassade à la Chine, et sur les résultats qu'elle a eus, doit regarder le succès de la nôtre comme presque impossible. Il en est même qui doutent qu'elle soit reçue; cependant mes craintes ne vont pas aussi loin à cet égard. L'usage, et la satisfaction que fait toujours naître une démarche flatteuse, engageront probablement l'empereur à recevoir l'ambassade, à moins qu'une contestation *in limine*, relativement au cérémonial, n'y mette obstacle, comme cela est arrivé au comte Galowkin, dernier ambassadeur de Russie à cette cour. Les directeurs eux-mêmes, qu'on doit considérer comme les principaux auteurs de cette mesure,

ne se flattent guère de nouvelles concessions ; et , quoiqu'ils aient le désir de se faire rendre justice sur les points dont ils ont à se plaindre , ces plaintes tombant sur des personnes qui jouissent d'une certaine influence à Pékin , on peut à peine se flatter d'y réussir , et l'on sent qu'il ne faut agir qu'avec la plus grande circonspection. La jouissance paisible des privilèges existans , quels qu'ils soient , ou , pour mieux dire , la stabilité des réglemens relatifs au commerce , est tout ce qu'on peut raisonnablement attendre. Quand même l'ambassade ne parviendrait pas à être reçue , il ne s'ensuivrait pas qu'elle manquât tout-à-fait son objet. On obtiendra accès auprès de l'empereur , et , à moins d'un déni formel de justice , le gouvernement local de Canton n'acquerra pas la certitude de l'impunité.

Le succès récent qu'avaient obtenues les mesures rigoureuses , pour ne pas dire désespérées , que le comité des facteurs avait employées dans ses discussions avec le vice-roi de Canton , ferait peut-être croire qu'il serait à propos de prendre le même ton dans les rapports que l'on va avoir avec la cour de Pékin. Mais il ne faut pas oublier qu'il existe une grande différence entre l'un et l'autre endroit. A Canton , on tenait en main l'arme dont on voulait se ser-

vir, et l'ennemi était à portée. La menace d'interrompre tout commerce produisait un effet immédiat. Il en résultait une diminution dans les revenus publics ; la tranquillité de la province pouvait même être compromise en ôtant les moyens d'existence à une infinité de personnes qui vivent du commerce. Ainsi donc, quel que pût être le résultat de la contestation existante entre la factorerie et le vice-roi, la perte de celui-ci était inévitable. Toutefois, les circonstances sont trop différentes à Pékin pour qu'on y suive la même marche. Ni les instructions des ministres de sa majesté, ni les vues des directeurs ne sont de nature à faire penser que la réception de l'ambassade puisse s'obtenir par la menace. Les moyens de conciliation sont les seuls à employer, et l'unique chance de succès, pour les desseins ultérieurs de l'ambassade, semble être de produire une impression favorable sur l'esprit de l'empereur, ce qui ne peut s'effectuer qu'en accordant aux usages particuliers de la cour et de la nation, tout ce que le sentiment de notre dignité, joint à des considérations politiques, ne force pas à lui refuser. Il ne serait ni sage, ni prudent, de faire dépendre la continuation de notre commerce du résultat de l'ambassade. L'ambassadeur se présente donc sans intentions hostiles, par la

raison que des menaces conçues en termes généraux pourraient être prises pour des provocations, sans néanmoins inspirer la moindre crainte. Si le cérémonial dont je parle n'avait pour but, comme lors de l'ambassade de Hollande, que de nous assimiler aux envoyés de Corée ou des îles de Lew-Chew, il faudrait s'y refuser, comme étant une dégradation inutile : mais si la réception de l'ambassade, dans la circonstance actuelle, dépendait de l'adoption d'une forme observée lors des audiences obtenues par tous les ambassadeurs européens, excepté lord Macartney, il semble qu'il serait préférable de ne pas insister sur cet exemple, plutôt que d'occasionner le renvoi de l'ambassade, sans avoir été admise en la présence de l'empereur ; parce que cette circonstance servirait à confirmer le vice-roi de Canton et ses successeurs, dans l'opinion que leurs extorsions et leurs injustices n'ont plus d'autres bornes que leur propre intérêt.

Le 9 juillet. M. Clavell, capitaine du vaisseau de sa majesté *l'Orlando*, vint à bord dans la soirée, et informa lord Amherst que la nouvelle d'une ambassade projetée avait été reçue favorablement par le Foo-Yuen. Le capitaine Clavell avait vu la veille le capitaine Hall sur *la Lyre* ; et, comme les dépêches que l'ambassa-

deur avait envoyées par un schooner américain à sir George Staunton, devaient lui être parvenues depuis plusieurs jours, il était probable que nous trouverions le renfort que nous attendions de la factorerie, assemblé à l'île de Lemma, rendez-vous fixé par le capitaine Maxwell.

Le 10 juillet. Nous arrivâmes à l'île de Lemma, où nous trouvâmes *la Lyre* et les croiseurs de la compagnie, *la Découverte* et *l'Investigateur*. Sir George Staunton et les autres personnes de la factorerie étaient sur ces derniers bâtimens. Quand nous eûmes jété l'ancre, M. Toone se rendit à bord de *l'Alceste* avec les excuses de sir George, qu'une indisposition empêchait de rendre ses devoirs à l'ambassadeur. Il apportait aussi les pièces et documens dont voici la substance : Le comité, en recevant des directeurs la première nouvelle qu'on songeait à envoyer une ambassade, n'avait pas jugé à propos de la communiquer sur-le-champ au gouvernement local, et le délai qu'avait éprouvé l'arrivée de *l'Orlando*, qu'on attendait tous les jours, et qui avait employé sept mois à faire le voyage, leur laissait quelques doutes sur l'adoption de ce projet. Cependant des lettres particulières, venues par la voie de l'Inde, avaient rendu l'ambassade un des objets de l'attention publique, et avaient sug-

géré aux Portugais établis à Macao et à d'autres personnes malintentionnées, de faire courir des bruits qui pouvaient nous être préjudiciables. En conséquence, immédiatement après l'arrivée de *l'Orlando*, la factorerie ne perdit pas de temps pour faire à ce sujet une communication officielle au gouvernement de Canton (1). La lettre du président du bureau des finances au vice-roi, dans laquelle l'ambassade était annoncée officiellement, ne lui parvint que quelques jours après, cette pièce ayant été envoyée par *le Thomas Grenville*, qui s'était séparé de *l'Orlando*, pendant le voyage. Sir Théophile Metcalfe fut expédié à Canton pour remettre la lettre au Foo-Yuen, le vice-roi lui-même étant allé à Pékin. Sir Théophile était accompagné du capitaine Clavell. Il fut reçu avec une politesse plus qu'ordinaire : un exprès fut envoyé à Pékin, le 9 juin, avec un rapport, et l'on en attendait la réponse ce jour même. Deux des négocians de Hong employèrent l'entremise de sir Théophile Metcalfe pour détourner sir George Staunton d'accompagner l'ambassade. Un d'eux lui donna même à entendre qu'il serait possible qu'on fit contre lui quelque objection personnelle. L'un et l'autre lui recommandèrent d'annoncer publiquement son

(1) Voyez l'Appendix, n^o. 1.

départ, et le poste qu'il devait occuper. D'après cet avis et plusieurs autres motifs, sir George écrivit au vice-roi (1) pour l'informer de sa nomination de commissaire d'ambassade, et lui annoncer qu'il se trouvait obligé de partir sur-le-champ pour aller joindre l'ambassadeur, l'état avancé de la saison lui donnant la certitude que son excellence se rendrait directement à Tien-Sing sans toucher à aucun autre port. Sir George ne lui fit pas connaître l'endroit où il se rendait, ce qui lui fut d'autant plus facile que *la Lyre* n'avait aucune communication avec le rivage. A en juger par les renforts qui furent envoyés à tous les postes militaires, l'alarme parut être générale ; ce qu'on doit attribuer, en partie, aux bruits calomnieux répandus par les Portugais. Quoi qu'il en soit cependant, la manière dont cette nouvelle fut reçue à Canton, et la tranquillité avec laquelle les affaires du commerce se font depuis quatorze mois, doivent être considérées comme un pronostic favorable.

Dans la soirée, les vaisseaux levèrent l'ancre, et se rendirent à l'île de Hong-Kong pour y faire de l'eau. Nous espérons pouvoir continuer notre voyage dans la matinée du 12. La situation de l'aiguade est pittoresque. Un ruis-

(1) Voyez l'Appendix, no. 2.

seau descend des montagnes qui forment cette île ; et, quand la marée est favorable , on peut remplir les tonneaux près du rivage. Des promontoires qui s'avancent dans la mer , entourent une petite baie qui est fréquentée par des bateaux pêcheurs.

Après le déjeuner , sir George vint à bord de *l'Alceste* , et y eut sa première entrevue avec lord Amherst. Le premier point qui les occupa, fut le changement opéré dans la composition de l'ambassade , changement qui , dans l'opinion de sir George , rendait douteux si le rôle qu'il était appelé à remplir dans l'ambassade , pouvait s'accorder , aux yeux des Chinois , avec ses fonctions de président du comité. Les explications que lui donna lord Amherst , levèrent ces objections , et il fut enfin convenu qu'il accompagnerait l'ambassade. Des communications par écrit furent échangées à ce sujet entre lord Amherst et lui. Sir George ne parut pas regarder le moment actuel comme favorable au but de l'ambassade. Les alarmes personnelles de l'empereur, causées par une tentative qui avait été faite pour l'assassiner , et l'idée généralement reçue que les derniers troubles avaient été suscités par des sectaires religieux , parmi lesquels on comprenait les chrétiens , lui semblaient faites pour

augmenter encore les préventions ordinaires contre les étrangers, préventions qui forment un trait particulier de la politique chinoise. Un évêque catholique avait été exécuté six mois auparavant dans une province, et un autre missionnaire vient encore récemment d'être condamné à mort.

Dans la matinée du 12, sir George transmitt à l'ambassadeur une lettre qu'il venait de recevoir de sir Théophile Metcalfe, et qui en renfermait une de M. Roberts. Celui-ci informait sir Théophile, que deux marchands de Hong venaient de lui dire de la part du vice-roi, que le départ de sir George pour joindre l'ambassade, sans avoir préalablement communiqué le nom et le rang des personnes qui la composaient, était contraire à toutes les règles : il demandait qu'on se conformât strictement à l'exemple de lord Macartney, qui n'était entré dans la mer Jaune qu'après avoir reçu la réponse de l'empereur. Sir George fit valoir dans sa réponse la saison avancée et l'impossibilité où il était de diriger les actions de l'ambassadeur. Toutes ces circonstances donnant à craindre qu'on ne fit des tentatives pour nous retenir, nous résolûmes de lever l'ancre à deux heures : mais à peine cette détermination était-elle prise, qu'une barque, arrivant à toutes voiles

de Macao , nous apporta la copie de l'édit de l'empereur , en réponse au rapport du Foo-Yuen , déclarant qu'il était satisfait de l'arrivée de l'ambassade , et disposé à l'honorer de la plus gracieuse réception. Des mandarins avaient été envoyés à Tien-Sing et à Chusan , pour y attendre le débarquement de l'ambassadeur , et le conduire à la cour. Un arrangement qu'on nous avait conseillé à Canton , relativement à l'envoi de deux interprètes , avait aussi reçu l'approbation de sa majesté impériale. Cette communication vraiment satisfaisante fit évanouir , en très-grande partie , les doutes que nous avions conçus sur la réception de l'ambassade ; et il fut résolu de ne pas différer notre départ plus loin que le lendemain ; car la prudence semblait conseiller de ne pas courir le hasard de recevoir une communication officielle des autorités locales de Canton , qui pouvaient avoir reçu des instructions secrètes pour faire débarquer l'ambassade dans ce port.

MM. Toone , Davis , Pearson , Morrison et Manning , tous connaissant plus ou moins la langue chinoise , étaient venus de Macao avec sir George Staunton , et furent attachés à l'ambassade à Hong-Kong. Sir George et M. Morrison s'embarquèrent sur *l'Alceste* ; les autres passèrent à bord du *Général Hewitt* et de la

Découverte. La connaissance approfondie du chinois que possède M. Morrison, le désignait naturellement pour le principal intermédiaire des communications que nous allions avoir avec ce peuple. On le chargea sur-le-champ de traduire la lettre du prince-régent et les autres pièces nécessaires, et il le fit avec une facilité que je n'aurais jamais pu supposer qu'un Européen pût acquérir dans cette langue difficile.

Nous mîmes à la voile le 13 à midi, et après être sortis de la baie, nous nous trouvâmes en mer avec un vent favorable, et nous passâmes Pedra-Blanca dans la matinée.

Les communications peu suivies que nous avions eues jusqu'alors avec les Chinois, nous les avaient fait regarder comme un peuple vif, actif, intelligent, et à qui les étrangers ne causent aucune surprise. Cependant les pêcheurs que nous vîmes à Hong-Kong, nous parurent plus surpris de voir des Européens, que nous ne l'aurions cru d'après leur proximité de Macao, dont ils ne sont éloignés que de 25 milles. Probablement on n'avait jamais vu tant de navires d'Europe réunis dans cette baie; aussi la scène prise du rivage était-elle fort animée. La nuit, le grand nombre de bateaux pêcheurs, dans chacun desquels il y avait une lumière, offrait l'image d'une rue de Londres bien éclairée. L'on en-

tendait aussi de temps en temps le son des *gongs* qui accompagnait les offrandes présentées dans chaque barque à la divinité tutélaire ; l'effet n'en était pas désagréable. Il est à remarquer que l'éloignement des Chinois pour les Européens, se borne à Canton, et que sur les autres parties de la côte, les communications sont beaucoup plus faciles. A Tinpak, le principal magistrat, qui avait eu quelques liaisons avec les Anglais, pendant un séjour assez court qu'il avait fait chez un marchand de Hong à Canton, témoigna toutes sortes d'attentions aux officiers chargés de lever le plan des mers de la Chine, et leur offrit même de les aider dans leurs opérations.

Les membres de la factorerie de Canton qui accompagnaient l'ambassade, nous dirent que les Chinois aiment le luxe dans leur manière de vivre, et que la table est leur plus grand plaisir. Le dîner dure un temps démesuré, et la conversation n'y roule ordinairement que sur l'importante affaire dont on est occupé. L'ivresse, quand elle n'est pas portée au plus haut degré, est regardée comme une faute pardonnable ; et il n'est pas extraordinaire d'entendre complimenter un homme qui a la tête forte et l'estomac complaisant, en lui disant qu'il a une bonne mesure de vin. Plus un convive donne de signes de réplétion après le dîner, plus celui

qui le reçoit en éprouve de satisfaction. La gauche est la place d'honneur. Dans un dîner donné par Puan-Ke-Qua, négociant de Hong à sir George Staunton, et au mandarin Foo, il se servit avec adresse des idées différentes adoptées sur ce point par les Européens et les Chinois, pour assigner à chacun d'eux la place qui était la plus honorable suivant les usages de son pays. Voyant que Foo hésitait à prendre la gauche, il lui dit que, sir George prenant la droite, tous deux se trouveraient à la place d'honneur. On dit que les négocians de Hong qui ont amassé de la fortune, cherchent à faire parvenir leurs enfans au grade de mandarins. Ils montrent en cela une analogie frappante avec les gens de la même classe de notre patrie et de beaucoup d'autres; quoiqu'en Chine le peu de sûreté des honneurs officiels, et le danger de la dégradation paraissent devoir être suffisans pour réprimer l'ambition. Les traits du visage, la couleur de la peau, le costume, la religion peuvent varier dans les différens pays; mais les grands ressorts des actions humaines sont partout les mêmes; et, si l'œil est quelquefois frappé de différences apparentes, l'esprit est plus souvent encore surpris d'observer des similitudes. Nous nous trouvions trop loin de la côte pour pou-

voir juger de la nature du pays : mais nous passâmes assez près de la Corée pour y apercevoir une pointe de terre que nous nommâmes le Cap-Ambert (1). Les montagnes voisines du promontoire de Shan-Tung, sont de formes fantastiques ; on remarquait dans les vallées quelques traces de culture.

Le 25 juillet. Nous entrâmes dans le golfe de Pe-Tche-Lee ; et ne nous trouvant éloignés de Fa-Koo que de quarante-huit heures de navigation, on crut convenable de dépêcher *la Lyre* pour annoncer l'ambassade , tant afin de prévenir des délais inutiles , que pour témoigner aux autorités chinoises les égards convenables. La lettre adressée au vice-roi lui communiquait notre arrivée, et lui transmettait, avec la liste des personnes composant l'ambassade (2) , un état des

(1) On reconnut ensuite que ce n'était pas la côte de Corée , mais une île située à plus de cent milles à l'ouest de son extrémité méridionale.

(2) Liste des personnes composant l'ambassade :

L'honorable lord Amherst, ambassadeur extraordinaire, ministre plénipotentiaire, et premier membre de la commission ;

L'honorable M. Amherst, page de l'ambassadeur ;

Sir George Staunton , deuxième membre de la commission ;

Henri Ellis , troisième membre de la commission ;

présens destinés à l'empereur. Enfin on lui demandait le même nombre de barques qu'on avait fourni lors de la dernière ambassade, c'est-à-dire dix pour lord Amherst et sa suite, et vingt pour les présens, les bagages, les domestiques, etc. L'ambassade n'étant composée que de soixante-quinze personnes, ce qui faisait vingt de moins que dans celle de lord Macartney, ce nombre devait être plus que suffisant (1).

Henry Hayne, secrétaire actuel d'ambassade, et secrétaire particulier de l'ambassadeur;

F. Hastings Toone, J.-F. Davis, Thomas Manning, et le révérend Robert Morrison, secrétaires pour le chinois;

Le révérend John Griffith, chapelain;

Clarke Abel, médecin de l'ambassadeur;

Le docteur Alexandre Pearson, médecin de la factorerie;

William Havel, dessinateur;

J. Cooke, lieutenant de la marine royale, commandant la garde de l'ambassadeur;

Charles Sommerset, lieutenant, attaché à la garde;

James Marrige, surintendant des présens, et contrôleur des comptes;

Zacharie Poole, aide de M. Abel;

Le docteur James Lynn, médecin, attaché volontairement à l'ambassade, sans appointemens;

Charles Abbot, J.-B. Martin, gardes-marine de *l'Alceste*.

Musiciens, gardes et domestiques.

(1) M. Morrison, pour faire sentir la différence relative des rangs entre lord Amherst, sir George Staunton et moi,

On avait recommandé à M. Toone, qui avait été chargé de la lettre, d'éviter de descendre à terre, s'il était possible, parce qu'on craignait que les questions insidieuses et multipliées qu'on pourrait lui faire, ne l'embarrassassent. On lui dit pourtant de ne point paraître vouloir couvrir d'un air de mystère l'objet de l'ambassade; mais, s'il était interrogé à ce sujet, par des gens d'un rang suffisant pour mériter une réponse, de dire que son but était d'apporter à sa majesté impériale les preuves des égards du prince-régent d'Angleterre. S'il ne pouvait voir le vice-roi, et que les autorités subordonnées lui fissent des questions sur le contenu de la lettre qu'il lui apportait, il était autorisé à en énoncer le contenu en termes généraux, et devait demander verbalement le nombre de barques nécessaire. Quant aux questions sur le contenu de la lettre du prince-régent, et sur les autres objets que l'ambassade pouvait avoir en vue, il devait se contenter de répondre qu'il n'en était pas instruit.

se servit des expressions *ching-wang-chac*, personne de milieu députée par le roi; *tso-wang-chac*, personne de main gauche, députée; *yew-wang-chac*, personne de main droite, députée : le milieu, la gauche et la droite étant dans le même rapport que nos situations respectives.

Le 26 juillet. Nous vîmes les îles de Mea-Tau, et plusieurs autres dont il est fait mention dans le journal de la première ambassade.

Le 28 juillet. Lord Amherst fit assembler sur le tillac toutes les personnes composant l'ambassade, les gardes, les musiciens, les domestiques, et leur lut une adresse sur l'importance et même la nécessité absolue de se conduire avec sobriété et décorum pendant leur séjour sur le territoire chinois. Il leur rappela aussi la défense qui leur avait déjà été faite, de s'y livrer à aucune espèce de commerce. A deux heures nous jetâmes l'ancre sur un fond de cinq brasses, ayant en vue *la Lyre* qui était à l'ancre à l'ouest. Elle nous apprit par un signal qu'elle n'avait eu aucune communication avec le rivage. On apercevait la côte de la Chine et plusieurs jonques; de bons yeux pouvaient même distinguer un édifice. Nous crûmes être de quelques milles plus près que *le Lion*, mais nous ne pûmes nous assurer de notre position exacte, eu égard à l'embouchure de ce fleuve.

Le 29 juillet. En conséquence d'un signal fait à *la Lyre* de nous envoyer un lieutenant, M. de Warris vint à bord de *l'Alceste* pendant que nous étions à déjeuner. Il apporta une lettre de M. Toone à sir George Staunton. Le capitaine Hall et M. Toone avaient abordé quelques

bâtimens pêcheurs, et avaient réussi à leur faire comprendre l'arrivée de l'ambassade, et la nécessité d'en donner avis sur-le-champ aux mandarins de Tong-Choo, ville un peu plus voisine que Takoo. M. Toone ne se fiait pourtant pas beaucoup sur la promesse qui lui avait été faite d'exécuter cette commission. Il fut donc décidé que *la Lyre* viendrait rejoindre *l'Alceste*, afin de prendre des arrangemens ultérieurs sur le moyen à employer pour informer les autorités chinoises de l'arrivée de l'ambassadeur. Nos conjectures nous portèrent à conclure que nous étions arrivés plus tôt qu'on ne l'espérait; et que les Chinois ne nous attendaient que dans quelques jours. A la vérité, notre passage n'en ayant duré que quinze, ils étaient excusables ne n'être pas prêts à nous recevoir.

Le capitaine Maxwell doit éprouver une bien vive satisfaction, d'avoir dirigé ainsi l'escadre, sans accident, ni retard dans des mers où la navigation est incertaine et difficile. Nous n'y éprouvâmes pas de brouillards aussi épais que ceux qui eurent lieu pendant le voyage de lord Macartney; mais le temps fut généralement couvert, et l'atmosphère chargée d'une humidité infiniment désagréable. La température était si douce, depuis huit jours, que nous commençons à nous flatter de l'espoir de jouir des agré-

mens d'un climat plus septentrional ; mais la chaleur excessive que nous éprouvâmes dans ce mouillage, où le thermomètre monta de dix degrés, nous plongea de nouveau dans la faiblesse et la langueur ; cette différence de température devient encore plus sensible par la pesanteur et l'humidité de l'air.

Le 30 juillet. Le capitaine Hall et M. Toone vinrent à bord, et nous eûmes la satisfaction d'apprendre d'eux, que deux mandarins, l'un à bouton blanc, et l'autre à bouton d'or, s'étaient rendus la veille à bord de *la Lyre*, et qu'ils s'étaient chargés de la lettre pour le vice-roi dont on ne pouvait recevoir la réponse que dans deux jours. Son excellence n'était pas à Tien-Sing, mais à Pao-Ting-Foo, siège du gouvernement. On avait entendu parler de l'ambassade, mais on ne croyait pas qu'elle dût arriver si tôt : on ne prévoyait aucune difficulté relativement aux barques que nous avions demandées. Chang-Oo-Ay, qui remplissait un emploi important dans la province de Tien-Sing (1), était, disait-on, le mandarin chargé de conduire l'ambassade à Pékin. Son bouton est bleu, et son

(1) J'appris ensuite que son emploi était celui de *tao-tai*, ou *ta-oye*, c'est-à-dire, gouverneur de deux villes. Il était aussi chargé de la surintendance de la police du fleuve

rang presque égal à celui de Chou-Ta-Jin, mandarin civil qui remplissait cette fonction lors de l'ambassade précédente. Les mandarins s'informèrent si nous avions à bord le portrait de l'empereur, preuve qu'on n'avait pas laissé échapper la circonstance la plus minutieuse de l'ambassade de lord Macartney. Dans ses communications avec les deux mandarins et les gens de leurs suite, M. Toone fit constamment usage de l'écriture chinoise. Le premier avait amené à bord avec lui un naturel de Canton, et parut surpris que M. Toone n'entendît pas son dialecte. Ils semblaient moins étonnés de voir des étrangers qui parlaient le chinois, que d'en trouver qui ne le comprissent pas.

Le 31 juillet. Quatre mandarins, l'un à bouton de cristal; un second à bouton d'ivoire, et les deux derniers à bouton d'or, vinrent à bord de *l'Alceste*. Leur visite paraissait être de pure cérémonie. Ils désiraient pourtant aussi connaître le nombre des personnes composant l'ambassade, et la nature des présents destinés à l'empereur. On jugea convenable de ne pas les admettre sur-le-champ en présence de l'ambassadeur, et on les retint quelques minutes dans la chambre du capitaine, où on leur offrit des rafraîchissements. Leur costume n'était pas brillant, et n'offrait rien qui annonçât l'élégance ou la dignité :

enfin tout leur extérieur semblait les mettre bien au-dessous des personnes de leur rang en Perse, en Arabie et en Turquie. La partie la plus remarquable de leur vêtement, était un bonnet en paille de forme conique, surmonté d'une touffe de poils teints en rouge. Leur visage était basané, et leur physionomie très-commune. Nous apprîmes dans le cours de la conversation que *Nay-In-Ching*, vice-roi de *Pe-Che-Lee* avait été déplacé, et qu'un mandarin portant le même nom que l'ancien vice-roi de Canton, avait été nommé pour le remplacer. Si le hasard faisait que ce fût la même personne, cette circonstance pouvait devenir embarrassante, parce que les différens qui avaient eu lieu à Canton, et auxquels il avait pris une part si active, lui inspireraient peut-être des dispositions peu favorables pour l'ambassade. Les mandarins nous dirent que le nouveau vice-roi était absent, dans une province éloignée, et qu'il faudrait dix ou douze jours pour avoir une réponse de Pékin. C'était sans doute un prétexte pour gagner du temps. Ils nous firent espérer pour le lendemain la visite de *Chang* et d'un autre mandarin d'un rang distingué, et témoignèrent le désir d'être accompagnés à terre par deux personnes de l'ambassade pour rendre la politesse que nous avions reçue de leur députation : en conséquence *MM. Morrison* et

Cooke partirent avec eux dans la barque de *la Découverte*. L'empereur ne devait quitter Pékin, pour se rendre à Géhol, que le 10 septembre.

N'ayant pas la possibilité de leur servir du thé à la manière chinoise, on y substitua de l'eau-de-vie de cerises, à la grande satisfaction des mandarins. Ils se levèrent pour boire, tenant leur verre des deux mains. Lord Amherst, d'après l'avis de M. Morrison, donna le signal du départ, et ils se retirèrent, en apparence satisfaits de l'accueil qu'ils avaient reçu. La barque qui les avait amenés, était très-spacieuse, et couverte d'un toit. Ces barques chinoises sont garnies de voiles comparativement fort grandes, et, quoique le fond en soit plat, elles sont bonnes voilières et manœuvrent bien contre le vent. Il ne s'y trouvait pas de cabane, mais une espèce de creux où les mandarins étaient assis. La place pour cuire les provisions était à la poupe.

Le temps qui doit s'écouler avant le départ de l'empereur pour Géhol, peut abréger notre séjour en Chine, parce qu'il pourrait se faire que sa majesté voulût nous éviter l'embarras de l'accompagner; surtout si l'ambassade est favorablement reçue, et si nous arrivons à Pékin quelque temps avant le départ de la cour. Ce motif redouble le désir que

nous éprouvons d'accélérer notre voyage par tous les moyens qui sont en notre pouvoir.

Le 1^{er}. août. MM. Morrison et Cooke revinrent dans la matinée. Ils avaient vu les trois mandarins qui étaient chargés de la conduite de l'ambassade. Comme lors de l'ambassade précédente, un Tartare nommé Kwang tenait le premier rang parmi eux. Il ne portait que le bouton de cristal; mais, en qualité de *Chin-Chae* (1) ou de commissaire impérial, il avait le pas sur les autres. Chang avait un bouton bleu, et Yin, mandarin militaire, un bouton rouge : celui-ci a le rang d'inspecteur général des troupes de cette province. MM. Morrison et Cooke avaient été conduits au temple sur un char traîné par des chevaux. Ils y furent reçus par les mandarins, qui ne manquèrent ni de politesse, ni d'aménité; et M. Morrison, abstraction faite de la hauteur chinoise, a été satisfait de sa réception. Rien d'important ne se

(1) *Chin-chae*, ou *kin-chae* (car l'un et l'autre sont en usage), signifie littéralement, *envoyé par la cour*, et pourrait être traduit par le mot *envoyé*. Les fonctions de cette charge, joint à ce qu'elle est conférée par une commission, m'ont engagé à adopter le terme de commissaire impérial. Le mandarin nommé *légal* par lord Macartney était un *chin-chae*; ce mot se traduisant en latin par *legatus*.

passa dans cette entrevue. Les principales questions roulèrent sur le nombre de personnes composant l'ambassade. On fit quelques objections en termes généraux sur les gardes, et l'on dit que sa majesté en avait fixé le nombre à cinquante (1). M. Morrison y répondit en faisant observer que vingt ou vingt-trois hommes de plus doivent être un objet assez indifférent pour un si puissant monarque. Un mandarin militaire de haut rang, qui se trouvait présent, appuya sur la justesse de cette remarque. M. Morrison apprit dans la conversation que l'intention de sa majesté était de recevoir l'ambassade, et de lui donner son audience de congé avant de partir pour Géhol. Il fut décidé que Chang et Yin iraient rendre leurs devoirs à l'ambassadeur le lendemain, et qu'on enverrait aussi des provisions pour les vaisseaux. Le *Chin-Chae* témoigna le désir de recevoir son excellence à son débarquement.

En consultant le livre rouge de Pékin, nous trouvâmes que le *Chin-Chae* était allié à la famille impériale. Son rang, comme mandarin,

(1) On fit la même objection sur le nombre de personnes qui accompagnaient l'ambassadeur portugais dom Antonio Metello Souza Menezes, dans le siècle dernier; et, en conséquence, il laissa une partie de sa suite à Canton.

n'est pas élevé, mais sa commission lui donnait une haute dignité temporaire, ce qu'il prouvait en occupant, lors de la conférence dont nous parlons, une place séparée des autres mandarins qui étaient assis à sa gauche, comme place d'honneur; les deux Anglais étaient à sa droite, à quelque distance. Ils dînèrent, à la chinoise, avec les mandarins inférieurs qu'ils avaient accompagnés. MM. Morrison et Cooke furent très-mal logés pour la nuit dans le temple, et l'on parut s'inquiéter assez peu de leur fournir toutes leurs aises. On ne les fit pas débarquer à l'endroit ordinaire, mais on les conduisit un peu plus loin, pour éviter de les faire passer par le village de Tong-Koo.

Le 2 août. Les mandarins ne tinrent pas la promesse qu'ils avaient faite de se rendre à bord. Le temps n'était pas favorable; mais, cette raison ne paraissant pas suffisante pour justifier leur manque de parole, on discuta s'il conviendrait de leur écrire à ce sujet. Des remontrances pouvaient ne pas produire d'effet, et entraîner à de nouveaux embarras. Il semblait pourtant difficile de ne faire aucune attention à cette négligence. Comme on n'avait pas encore transmis l'état des personnes composant l'ambassade, et des présents qu'elle apportait, attendu le manque de parole des mandarins,

on pouvait leur écrire à ce sujet; et, en leur exprimant le désir qu'avait lord Amherst de se rendre sans délai auprès de sa majesté impériale, leur faire sentir qu'ils n'apportaient pas l'attention nécessaire à accélérer cet objet évidemment important. Cette mesure semblait d'autant plus convenable, qu'on pouvait leur supposer l'intention de nous retenir dans cet endroit pour abrégé d'autant notre séjour à Pékin, ce qui aurait nécessité de fortes remontrances de notre part sur une conduite si injurieuse, pour ne pas dire offensante. On prépara en conséquence une lettre dans ce sens; et on proposa d'abord de l'envoyer, dans la matinée, par M. Crawford, commandant de *l'Investigateur*. Cependant le temps paraissant se mettre au beau pour le lendemain, on résolut, d'après l'avis de sir George Staunton et de M. Morrison, d'accorder vingt-quatre heures de grâce aux mandarins. M. Morrison observa, à cette occasion, que le grand but des politiques chinois est de forcer leurs adversaires à agir, afin de pouvoir régler leur conduite en conséquence; que les règles ordinaires de la bienséance et de la civilité les obligeraient bientôt à abandonner ce système apparent de négligence, si nous avions assez de patience pour attendre ce moment qui ne pouvait être éloigné. Il ajouta qu'ils

étaient plus sensibles au reproche de manquer à la politesse qu'à celui de s'écarter de la vérité. Il faut convenir que ce retard n'est pas de bon augure; il provient sans doute de quelque changement ou de quelque hésitation partie de plus haut. D'après ce que M. Morrison a appris à terre dans des conversations particulières, il est porté à croire qu'on n'a pas pour nous des dispositions très-favorables.

Le 3 août. Le temps est orageux; nous n'avons aucun espoir de recevoir la visite des mandarins.

Le 4 août. Nous reçûmes la visite de Chang et de Yin, les deux mandarins qui doivent accompagner l'ambassade. Ils se firent précéder de leurs billets de visite, consistant en un morceau de papier rouge, de dix-huit pouces de longueur sur six de largeur, sur lequel leurs noms et leurs titres étaient écrits. Yin arriva le premier, et fut reçu sur le tillac par les capitaines Maxwell et Hall en grande tenue. Il ne voulut pas être présenté à l'ambassadeur avant l'arrivée de son collègue. Lorsque Chang fut arrivé, M. Morrison les conduisit l'un et l'autre dans la chambre de l'ambassadeur, où ils furent reçus par son excellence et les deux commissaires. Après les complimens d'usage, ils firent des questions sur le nombre de barques qui seraient

nécessaires pour le transport de l'ambassade, des présents et des bagages. On leur remit alors copie des listes qui avaient été envoyées au vice-roi de Pe-Che-Lee. Ils demandèrent ensuite quel était le but de l'ambassade. On leur répondit que l'intention du prince régent était de donner une preuve de sa haute estime pour sa majesté impériale, et de resserrer les liens d'amitié qui avaient existé entre leurs illustres pères. Ils voulurent savoir si l'ambassade n'avait pas quelque autre objet. On leur dit que la lettre du prince régent en faisait mention, et qu'elle serait communiquée au To-chong-tong, ou premier ministre, qui, à ce qu'on nous avait dit, devait nous rencontrer à Tien-Sing. On les informa aussi qu'on ferait traduire en chinois la lettre du prince régent; qu'une copie en serait délivrée au ministre, et que l'original serait remis à sa majesté. Tous ces détails paraissent les satisfaire.

Ils nous parlèrent alors de la cérémonie du ko-tou, ou prosternement, et nous dirent qu'il serait nécessaire de s'y exercer d'avance, pour que le cérémonial en fût convenablement observé devant l'empereur. On leur répondit que, dans cette ambassade, comme dans la précédente, on accorderait à sa majesté toutes les marques de respect convenables. Ayant con-

fééré ensemble, il parut qu'ils n'étaient pas très-instruits de ce qui s'était passé à cette époque, car ils revinrent à différentes fois sur le même sujet; mais nous coupâmes court à cette discussion prématurée, en les assurant qu'on ferait tout ce qu'ils serait juste de faire. Nous parlâmes alors de l'espoir que nous avions qu'on nous permettrait d'accompagner S. M. à Gehol; sur quoi ils nous dirent, comme nous l'avions présumé, que l'intention de l'empereur était de terminer les affaires de l'ambassade avant son départ de Pékin. Nous nous bornâmes à répondre que plus nous pourrions rester de temps auprès de S. M., plus nous serions satisfaits; mais que, dans tous les cas, nous espérions qu'il nous serait permis d'y passer le même nombre de jours qu'on avait accordés à l'ambassade précédente. Au lieu de nous faire une réponse directe, on nous demanda si nous comptions prendre, à notre retour, la route de terre ou bien celle de mer, qu'avait choisie une partie de la dernière ambassade. Nous répondîmes que notre projet était de suivre la route de Canton. Nous conclûmes de leurs questions et de leurs insinuations, qu'on avait l'intention de conduire notre affaire avec assez de célérité pour que nous pussions être de retour à Tien-Sing avant que nos vaisseaux fussent obligés de s'éloigner de la côte; ou, dans tous les cas,

avant qu'ils eussent quitté Chusan , afin d'abrégé-
 ger notre voyage par terre. L'envoi du To-
 chong-tong (1) à Tien-Sing semble annoncer
 qu'on doit nous y faire quelques ouvertures
 importantes , surtout touchant le cérémonial.
 L'absence du vice-roi de la province peut bien
 aussi être le motif de cette mesure ; il paraît
 néanmoins difficile que de simples arrangemens,
 dans une province, puissent y exiger la pré-
 sence du premier personnage investi de la con-
 fiance de l'empereur. Nous prévîmes qu'on ne
 donnerait pas beaucoup de temps à la négocia-
 tion, et nous en conclûmes qu'il conviendrait
 d'entamer en même temps la discussion sur le
 cérémonial, et sur les autres objets de l'am-
 bassade. La tempête menace, et il est difficile
 de dire si nous devons l'affronter, ou carguer
 nos voiles et nous mettre à l'abri.

Le costume et l'extérieur de Chang et de
 Yin ne diffèrent guère de ceux des mandarins
 que nous avons déjà vus. Ils ont pourtant des
 manières plus distinguées, et qui ne sont pas
 dépourvues d'agrément. Un homme de la suite
 de Chang prit une part très-active à la confé-

(1) Chong-tong signifie ministre ; je suis porté à croire
 que le véritable mot est tchong - tong, qui veut dire
 ministre fidèle.

rence , et lui suggéra plus d'une fois des réponses aux questions les plus importantes. Dans le cours de la conversation , Chang observa que l'empereur avait conçu des Anglais une opinion beaucoup plus haute que d'aucune autre nation. Yin se hâta d'y ajouter un correctif , en disant que cela devait être ainsi , puisqu'ils venaient de si loin pour lui prouver leur respect. On apporta aux vaisseaux des présens de provisions , de même nature que ceux envoyés à l'ancienne ambassade , mais en moindre quantité. Nous fûmes frappés de l'adresse avec laquelle les Chinois manœuvrèrent leurs barques , malgré leur longueur et leur pesanteur. Le tillac était couvert de personnes venues du rivage. Quoiqu'elles désirassent tout examiner , on sut facilement mettre des bornes à leur curiosité. Les premiers qui nous rendirent visite n'occupaient que de bas emplois ; leurs fonctions se bornaient à veiller à ce que les présens fussent transportés sans danger. Les ordres se donnaient d'un air absolu , et l'on y obéissait avec ponctualité. Nous eûmes un exemple de cette régularité , par la nécessité où nous nous vîmes d'avoir recours à un mandarin pour faire exécuter un léger changement dans la distribution des provisions destinées aux vaisseaux. On nous donna du charbon de bois , du plombayo,

et du bois à brûler, en abondance. Les Chinois sont d'une belle taille, mais ceux que nous vîmes alors n'avaient rien qui annonçât la virginité. Les deux mandarins étaient avancés en âge : le plus jeune avait cinquante-cinq ans. Yin avait amené avec lui son fils, bel enfant de onze ans, qui fit bientôt connaissance avec le jeune Amherst. Ayant été présenté par son père à l'ambassadeur, il fléchit le genou devant lui avec autant de grâce que de modestie : c'est la marque ordinaire de respect des enfans envers leurs pères, et des inférieurs envers leurs supérieurs. Nous n'eûmes pas raison de révoquer en doute la véracité de M. Barrow, qui traite les Chinois de *peuple puant* : l'odeur qu'exhalaient ceux qui se trouvaient sur notre bord en assez grand nombre, était non-seulement sensible, mais repoussante.

Le 5 août. Nous reçûmes un message des mandarins qui n'avaient pu regagner le rivage. Ils nous informaient que les barques destinées au transport des présens et des bagages, allaient arriver à l'instant. Grâce à l'activité de M. Campbell, capitaine du *Général Hewitt*, la majeure partie des présens passa, dans la journée, du bâtiment sur les barques. Il fut décidé qu'elles partiraient toutes ensemble, et que des Européens seraient placés sur chacune d'elles.

M. Morrison alla faire visite aux mandarins sur leurs barques, et les invita à dîner. Yin était disposé à accepter; mais Chang se trouvait indisposé, ce qui lui fit refuser l'invitation. Le langage de Chang parut à M. Morrison plus correct que celui de Yin, qui affectait, comme le font tous les militaires de la Chine, une manière de parler brusque et grossière.

Le 6 août. Comme on ne pouvait compter sur l'exactitude des rapports des Chinois, M. Davis fut envoyé à terre avec M. Cooke, pour s'assurer s'il était vrai, comme les mandarins l'assuraient, que les barques pour le transport de l'ambassade fussent prêtes. Dans ce cas, il paraissait probable que nous pourrions débarquer le vendredi suivant. M. Davis revint dans la soirée après avoir eu une entrevue avec un mandarin à bouton bleu de ciel. Il avait appris de lui que To-chong-thong ne recevrait pas l'ambassade à Tien-Sing, comme cela avait été arrêté, sa présence ayant été nécessaire à Pao-Ting-Foo, capitale de la province; mais qu'il serait remplacé par Sou-tajin, ancien hoppo de Canton. Ce mandarin lui avait dit que l'empereur désirait recevoir l'ambassadeur sans délai. Toutes les barques étaient prêtes, et disposées pour nous recevoir. Trois

d'entre elles étaient destinées pour l'ambassadeur et les deux commissaires. L'entrevue eut lieu sur l'eau. Les Anglais n'entrèrent pas dans le village, et l'on montra peu d'envie de satisfaire leur curiosité. M. Davis fut pourtant satisfait de sa réception : il fut salué de trois coups de canon. Le *Chin-chae* était absent ; et, comme M. Davis avait obtenu les renseignements qu'il désirait, il ne crut pas devoir l'attendre pour retourner au vaisseau. Le changement du personnage qui devait nous recevoir à Tien-Sing n'était pas à regretter. Nous préférions à l'éclat du rang du To-chong-tong la probabilité de ne pas voir s'élever de discussions, d'où pourrait dépendre la réception de l'ambassade.

Le 7 août. Les jonques des deux mandarins s'approchèrent du vaisseau pour recevoir les bagages et les personnes composant l'ambassade. On commença par y placer les bagages ; mais cette opération fut interrompue par un changement de temps. Un vent assez violent soufflant de l'est par nord, les patrons des barques ne voulurent pas compléter leur chargement, et firent voile vers le rivage. L'un d'eux, qui était dans l'usage de naviguer dans le golfe de Léotung, nous dit qu'il faisait ordinairement cinq voyages par an. Les

barques qui font ce trajet , y vont ordinairement sur leur lest , et reviennent chargées de riz. Chaque homme a sa part dans la cargaison , et reçoit en outre un taël et demi (environ 9 schellings) et des provisions. Il paraît que le paiement du service que ces barques font dans ce moment , dépend de la manière dont ce service est rempli. Les patrons devaient être récompensés , si l'on en était content , et punis dans le cas contraire. Lors de la première ambassade , ils avaient été généreusement payés par Kien-Long. Du millet et quelques légumes font la principale nourriture de l'équipage. Les louanges que tous les voyageurs donnent aux Chinois pour leur esprit d'ordre et de régularité , sont bien mérités. Quoique la manière dont ils chargent et déchargent leurs barques soit assez bruyante , il ne s'y mêle aucune confusion ; chacun semble au fait de ce qu'il doit faire , et s'en acquitte exactement. Les individus des basses classes sont curieux ; mais ils ne sont ni indiscrets , ni malhonnêtes ; et les plaintes des Européens à leur égard ne paraissent fondées qu'en ce qui concerne les habitans de Canton. Ici l'équipage des barques , et les gens de la même classe , semblaient savoir comment ils devaient se conduire avec des personnes d'un rang supérieur.

Le 8 août. Deux mandarins inférieurs vinrent à bord pour nous apporter un billet de visite et un message fort honnête de la part du *Chin-chaë*. Il exprimait le vif désir qu'il éprouvait de recevoir l'ambassadeur à terre, le court séjour que l'empereur devait encore faire à Pékin, ne permettant pas un long retard. On demanda, de la part de sa majesté impériale, quelques renseignemens sur l'âge du fils de lord Amherst, en exprimant l'intention où était sa majesté de l'inviter à un spectacle. Les mandarins inférieurs, avec l'indifférence ordinaire aux Chinois sur ce qui peut être agréable aux autres, pressèrent l'ambassadeur de partir sur-le-champ, en promettant d'envoyer chercher ensuite le reste des bagages. Les inconvéniens qui pouvaient résulter de cet arrangement, l'incertitude du temps, et la distance où nous étions du rivage, furent des motifs suffisans pour nous entenir à ce qui avait d'abord été arrêté. Les Chinois devaient s'accuser eux-mêmes de ce retard. Pourquoi n'envoyaient-ils pas un nombre de barques suffisant? On plaça quelques bagages dans une petite barque, et nous convinmes que nous nous mettrions en route le lendemain, si l'on nous fournissait les moyens de partir.

On agita la question d'effectuer le projet

qu'on avait de lever le plan des îles Mea-Tau , mais la crainte de donner par là un juste sujet d'ombrage aux Chinois, nous engagea à y renoncer. On donna aux capitaines des vaisseaux des lettres ouvertes adressées à tout mandarin sur la côte , afin de leur assurer une réception favorable , s'ils étaient obligés de toucher quelque part pour obtenir des provisions.

Pour prévenir tout malentendu, lord Amherst écrivit une note au *Chin-chae* pour lui expliquer les motifs qui l'empêchaient de quitter le vaisseau , et lui exprimer son désir d'avoir avec lui une entrevue personnelle ; il le remerciait aussi des bontés de sa majesté pour son fils.

Lord Amherst ayant demandé l'opinion de sir George Staunton sur la question de savoir s'il devait se soumettre au cérémonial du *ko-tou* , ou prosternement , sir George lui déclara , par écrit et en termes formels , qu'il pensait que l'accomplissement de cette cérémonie pouvait avoir de fâcheux effets pour les intérêts de la compagnie à Canton , et qu'il la regardait comme également incompatible avec l'honneur national , et ce que l'ambassadeur se devait à lui-même ; enfin , il était porté à croire que la simple réception de l'ambassade ne méritait

pas d'être achetée par un tel sacrifice. Il fit cependant entrevoir la possibilité d'obtenir des conditions qui lèveraient toutes les objections, si les Chinois y souscrivaient ; mais une semblable déférence de leur part lui paraissait peu probable.

Le 9 août. Nous quittâmes le vaisseau à midi, dans la barge de l'ambassadeur, suivis des chaloupes des navires rangées sur deux lignes. Entre quatre et cinq heures, nous arrivâmes devant le petit fort de Tong-Kou', qui salua l'ambassadeur de trois coups de canon. Trois ou quatre cents soldats étaient rangés sur le rivage, et semblaient divisés en compagnies de dix, par un grand étendard : chaque soldat en portait un plus petit. Ils avaient un costume uniforme ; et la troupe, vue de loin, avait un air assez martial. Le fleuve fait tout à coup un coude en cet endroit : nous le suivîmes, et nous nous trouvâmes en vue de Tong-Koo, qui ne consiste qu'en maisons bâties en terre et qui ne donnent certainement pas une haute idée du céleste empire. Lord Amherst passa sur sa barque, et reçut aussitôt un billet de visite du *Chin-chae*, en retour de celui qu'il lui avait lui-même envoyé d'avance. Au bout d'une heure, le *Chin-chae* vint lui-même ; et si un air ouvert, et des manières polies, sont

d'un augure favorable pour de plus importantes affaires, nous eûmes tout lieu d'être satisfaits. Le *Chin-chae* s'informa de nouveau de l'âge du jeune Amherst, de la part de l'empereur, et il parut vouloir lui donner un avant-goût des honneurs qui lui étaient réservés, par les attentions qu'il lui prodigua. Agissait-il ainsi en conséquence des renseignemens demandés par l'empereur, ou voulait-il diriger une attaque irrésistible contre le cœur paternel de lord Amherst? c'est ce que je ne puis prendre sur moi de décider. Le *Chin-chae* avait déjà informé M. Morrison qu'il voulait, dans cette première entrevue, éviter toute discussion d'affaires; et que son seul but était de rendre ses devoirs à lord Amherst et de faire sa connaissance. Il tint sa promesse, sauf une question qu'il fit en termes généraux sur la lettre du prince régent, et l'espérance qu'il exprima qu'on apporterait des deux côtés des dispositions conciliatrices. La conversation ne fut donc qu'un échange réciproque de civilités, et parut avoir laissé une impression agréable de part et d'autre. Quelques mots échappés au *Chin-chae*, dans le cours de la conversation, firent présumer à M. Morrison qu'on avait le projet d'un banquet impérial à Tien-Sing. Le *Chin-chae* devait s'y rendre ce soir même, et y attendre

avec Souta-ta-jin (1) l'arrivée de l'ambassadeur. Lord Amherst crut devoir lui rendre sur-le-champ sa visite, sans quoi il n'aurait pu reconnaître sa politesse qu'à notre arrivée à Tien-Sing. Souta-ta-jin avait été autrefois *hoppo* de Canton, et le *Chin-chae* lui-même paraît avoir demeuré dans cette ville. Après le dîner, Chang et Yin nous rendirent une visite qui, comme celle du *Chin-chae*, se passa en compliments.

Le 10 août. Les chaloupes retournèrent aux vaisseaux, et nous laissèrent dans un grand embarras. Ceux qui savaient la langue chinoise ne pouvaient pas être partout, et les mandarins n'avaient guère plus d'attention que d'activité. Les présens et les bagages avaient été envoyés à Tien-Sing, malgré ce qui avait été convenu, et probablement pour nous obliger à les suivre plus promptement. Sir George apprit par hasard d'un Chinois d'un rang inférieur, qui ne le connaissait pas, et qui ignorait le rang qu'il occupait dans l'am-

(1) Ta-jian, ou ta-yin, littéralement, signifie *grand homme*. On peut le traduire par le mot *excellence*. Laou-yay correspond au mot *écuyer*, ou *gentleman*. Chang n'avait que le titre de laou-yay, ou fa-laqu-yay, quoiqu'il fût souvent qualifié de ta-yin.

bassale , que le jour de notre arrivée à Pékin avait été fixé de manière à ne nous laisser qu'un très-court espace de temps pour notre voyage , et que nous devions avoir audience le 22.

Je ne remarquai pas sur la route cette surabondance de population qu'on attribue communément à la Chine. La majeure partie des habitans , consistant en hommes , enfans , et un moindre nombre de femmes , étaient probablement rassemblés pour nous voir passer , et leur nombre n'excédait pas celui des curieux qu'un spectacle semblable aurait réunis dans l'Inde. En général , les femmes étaient laides : les vieilles formaient , comme on le pense bien , le premier rang des spectateurs ; et ce n'était que par hasard que nous pouvions en apercevoir quelques jeunes. Je vis cependant une jolie fille , et j'admirai surtout le bon goût et la simplicité avec lesquels elle avait arrangé ses cheveux , qui étaient relevés en touffe sur sa tête , et parés d'une seule fleur , ou d'un ornement qui y ressemblait.

Avant d'arriver à Tong-Kou , on trouve Si-Kou. Cette ville s'étend à quelque distance sur la rive droite du fleuve. Devant la porte d'une boutique où l'on vendait des habits et des comestibles , on voyait , au bout d'un bâton , une

espèce d'enseigne représentant une jonque. Les temples y ont une chétive apparence, et toutes les maisons sont généralement couvertes d'une rangée de tuiles pour l'écoulement des eaux.

Les mandarins Chang et Yin avaient refusé la visite que lord Amherst voulait leur rendre, peut-être par la nécessité où ils étaient de partir sur-le-champ.

La taille des chevaux chinois me surprit. On m'avait fait entendre qu'elle n'excédait pas celle des plus petits des nôtres : je vis, au contraire, qu'ils ne le cédaient en rien, sur ce point, aux chevaux arabes ; mais ils sont mal faits, sans grâce, et n'annoncent ni force ni agilité. L'infanterie est armée de sabres, et la cavalerie est en outre pourvue d'un arc et de flèches. Les selles sont lourdes, mais ne paraissent gêner en rien le cavalier : elles ressemblent assez à celles des Turcs. Le *Chin-chae* voyageait dans une chaise à porteurs, verte, plus large que la nôtre, mais moins élevée. Le vert est la couleur des chaises appartenantes à des hommes de haut rang. Les chars sur deux roues justifient tout le mal qu'on en a dit. Les deux rives du fleuve sont couvertes d'une espèce de grands roseaux ; et la vue, aussi loin qu'elle peut s'étendre, ne découvre qu'un pays plat. Vers trois heures, nous entrâmes dans une

contrée plus agréable ; nous commençons à voir des arbres et quelques apparences de culture ; et les sinuosités du fleuve donnent à la plaine un intérêt dont sans cela elle serait entièrement dépourvue. Nous avons aperçu quelques tombeaux dans un endroit qu'on nous dit être un cimetière. Les mandarins ont rejoint la flottille dans l'après-midi. Le grand nombre de barques ornées de drapeaux , et manœuvrant en différens sens , animent la scène.

Nous avons vu infliger ce matin la punition de la flagellation de la figure, qu'on administre avec une courte bande de cuir, épaisse d'un demi-pouce. On tord les cheveux du patient presque jusqu'à lui faire sortir les yeux de leur orbite , après quoi on lui frappe sur les joues , dont la peau se trouve très-tendue par suite de cette opération. On nous a dit que la faute du coupable était d'avoir volé quelque chose à bord des barques qui portaient les bagages. L'exécuteur et ses aides semblaient prendre plaisir à ses souffrances.—Nous avons vu quatre heures, sur une des rives du fleuve, la ville de Tung-jun-koo, et, auprès, plusieurs monticules renfermant du sel.

Le 11 août. La campagne offre un aspect plus riant. Les villages sont plus nombreux ; on voit des champs de millet. Des jardins et de petits enclos rappellent de temps en temps

l'Angleterre. Les détours multipliés du fleuve produisent un effet singulier : on aperçoit à droite et à gauche, à quelque distance, des jonques qui semblent voguer en rase campagne. La bonne opinion que j'ai conçue du caractère des Chinois augmente tous les jours. Ils sont paisibles et de bonne humeur, tant entre eux qu'envers les étrangers, et pas une seule querelle n'a encore eu lieu. Presque tous les villages portent encore le nom de *koa* (bouche), de l'un des mots qui signifient, *anciennement sous l'eau*. D'après l'aspect que présentent les rives, on peut conjecturer, avec raison, que le terrain a été formé par de longues alluvions. Il faut que les petits Chinois se plaisent dans la malpropreté ; car nous les voyions partout glisser le long du rivage, ou se rouler dans la boue. Les femmes tressent leurs cheveux et en font un seul nœud, assez semblable à un bonnet en tranchoir. On remarque de la gêne dans leur démarche ; mais je ne les ai pas vues d'assez près pour juger de la compression de leurs pieds.

Le 12 août. On nous fait part qu'il y a cinq cents haleurs attachés au service des barques, et que tous sont venus de Ta-kou, qui semble être un autre nom donné à Tang-kou : l'un signifiant *grande embouchure* ; et l'au-

tre, *embouchure orientale*. *See* veut dire *ouest*. Ils reçoivent cent cinquante cashs par jour, ce qui fait à peu près un schelling. Il y a vingt barques. Je ne trouve point au peuple (1) cet air de malpropreté auquel on peut naturellement s'attendre chez une nation populeuse et dont les moyens d'existence sont très-bornés. Si le pays était moins plat, les rives du fleuve présenteraient quelques beaux points de vue. Les maisons, quoiqu'elles soient bâties en terre, offrent de la régularité; et, si leurs toits ne sont pas de bon goût, ils sont du moins singuliers. Ici tout est cultivé; le millet occupe jusqu'au bord du rivage la place des roseaux; et les jardins sont surtout très-soignés.

(1) L'impression que j'ai reçue à cet égard, diffère, je crois, de celle de mes compagnons. J'en attribue la différence au terme de comparaison qu'eux et moi nous avons adopté pour asseoir le jugement que nous portons de ce pays et de ses habitans. Peut-être fixent-ils leurs regards vers l'Europe; tandis que moi, je ne me rappelle que des diverses parties de l'Asie que je connais. Le manque de vêtemens frappe surtout les yeux des Européens; et cependant, si l'on considère la chaleur du climat, on ne sera plus enclin à le regarder comme un véritable besoin; d'un autre côté, l'hiver est si rigoureux dans les provinces du nord, que l'existence même d'une population nombreuse semble prouver qu'elle ne manque pas de quoi se vêtir.

Nous vîmes différens chantiers destinés à la réparation des jonques : celles employées dans ce moment sur le fleuve sont en petit nombre. La distance de Ta-koo à Tien-sing est de deux cent quarante *lis*, ou quatre-vingts milles. Je n'ai pas encore vu de rizières.

Depuis notre départ de Tang-kou, nous n'avons eu aucune communication avec nos conducteurs. J'ai oublié de dire que, dans le cours de la conversation, le *Chin-chae* avait annoncé qu'il était disposé à ne pas se formaliser des erreurs d'expression qui pourraient avoir lieu, parce que la langue chinoise n'était pas familière aux Européens. Il dit aussi à M. Morrison qu'il savait que le mot de *tribut* ne nous était pas agréable (1).

Je remis hier dans la soirée, à lord Amherst, quelques observations que j'avais rédigées

(1) Lors de l'ambassade portugaise dont j'ai déjà parlé, le *regulo*, ou prince, à qui les affaires de l'ambassade étaient confiées, engagea le missionnaire qui traduisait une pièce qui devait être produite, à substituer une autre expression à celle de *tsin-koong*, *porteur de tribut*, en ajoutant que, quoique l'absurdité de supposer les Européens tributaires de l'empereur, la rendit insignifiante, elle pouvait cependant paraître injurieuse. On en référa à l'empereur, qui décida que, ce terme étant l'expression officielle, il fallait l'employer.

pour les lui soumettre ainsi qu'à sir George Staunton, relativement au cérémonial. Mon principal but, en faisant ces observations, a été de nous porter à considérer la question de savoir si l'on doit s'y refuser ou s'y soumettre, comme une affaire de pure convenance, et à la dépouiller de tous sentimens personnels qui pourraient nous faire adopter une conduite, qui ne serait pas parfaitement en harmonie avec la manière de voir des autorités dont nous tenons nos pouvoirs. Toutefois ma confiance dans le jugement et l'expérience de sir George Staunton, est telle, que je n'hésiterai pas à déférer à son opinion, sur tout ce qui a rapport aux mœurs et aux usages de la Chine, chaque fois que mon avis pourra se trouver différent du sien.

Quelles que puissent être à la Chine les idées des classes supérieures, sur l'immodestie qu'il y a de laisser apercevoir même la forme des membres sous les vêtemens, on peut dire que les individus des classes inférieures de la société y ont moins de décence que partout ailleurs. On ne peut pas attribuer tout-à-fait à la pauvreté ce manque de pudeur; car ces classes possèdent assez de vêtemens pour pouvoir couvrir, comme dans l'Inde, les parties que la pudeur défend de montrer.

Il est difficile de peindre l'impression qu'on

éprouve en arrivant à Tien-sing. Si de superbes édifices et des beautés locales sont nécessaires pour faire naître l'intérêt, cette ville ne peut en inspirer aucun. Mais si une quantité innombrable de jonques réunies sur le fleuve ; si une nombreuse population , des bâtimens peu élégans mais réguliers et d'une construction singulière ; si une culture soignée et florissante, peuvent fixer l'attention , l'entrée de Tien-sing attirera celle du voyageur. Des pyramides de sel, dont M. Barrow a si ingénieusement évalué les dimensions et l'étendue, ne sont pas ce qui frappe le moins. Nous mîmes deux heures et demie à nous rendre de l'endroit où commencent les maisons sur la rive droite du fleuve , jusqu'à celui où nos barques devaient mouiller. Nous fûmes salués par un petit fort. Presque vis-à-vis , nous vîmes des troupes rangées en bataille. On distinguait parmi elles des arquebusiers coiffés de bonnets noirs. Nous remarquâmes quelques compagnies dont les soldats étaient vêtus d'habits rayés de jaune et de noir , qui les couvraient de la tête aux pieds. Ils étaient censés représenter des tigres ; mais ils paraissaient plus ridicules que redoutables. Leurs énormes boucliers feraient croire que leur seul but est de se défendre. A peu de distance nous vîmes , sur la gauche , le bras du fleuve qui

conduit au canal, et de là à Canton. C'est là que la population nous parut véritablement immense. La curiosité avait réuni sur chaque jonque plus de deux cents spectateurs, et le nombre des jonques était incalculable. Les pyramides de sel étaient tellement couvertes de curieux, qu'elles étaient devenues des pyramides d'hommes. Une foule d'enfans se trouvaient dans l'eau jusqu'aux genoux, et y restèrent près d'une heure. Il serait impossible qu'il pût exister ailleurs autant d'ordre dans une si grande réunion de monde. Les soldats n'avaient que rarement besoin d'employer un geste menaçant pour contenir la multitude. Je n'aurais jamais cru qu'on pût voir une si grande quantité d'hommes serrés de cette manière : il semblait qu'on les eût pressés les uns contre les autres avec des écrans, car on n'apercevait pas parmi eux le moindre vide. Ils étaient tous exposés nu-tête aux rayons du soleil de midi, dans un moment où le thermomètre s'élevait à 88 degrés. Le peu de femmes qu'on voyait dans la foule étaient vieilles et appartenaient en général aux classes inférieures. A juger des Chinois par les habitans de Tien-sing, on peut dire qu'ils ne sont ni fortement constitués, ni de bonne mine. Ils sont de moyenne taille, maigres, et se tiennent assez droits.

A peine lord Amherst eut-il jeté l'ancre , que plusieurs mandarins, parmi lesquels se trouvaient , je crois , Chang et Yin , vinrent à sa rencontre pour lui annoncer la visite de Sou-ta-jin, et du *Chin-chae*. Lord Amherst demanda quelques minutes pour s'habiller ; ils y consentirent , mais un instant après on lui fit dire qu'ils remettraient leur visite au lendemain , attendu qu'ils n'avaient pas leurs costumes sous la main. Ils demandèrent en même temps qu'on leur envoyât les personnes qui parlaient chinois. En conséquence , après dîner , MM. Toone , Davis et Morrison se rendirent dans une salle où les mandarins étaient réunis. Ils furent reçus avec politesse. La nature des présens , le contenu de la lettre du prince régent , et le temps que l'ambassade resterait probablement à Pékin , furent les sujets de la conversation. Les mandarins firent entendre qu'ils comptaient qu'on leur remettrait copie de la lettre ; ils parurent faire assez peu d'attention à ce qu'on leur observa , que lord Macartney ne l'avait remise qu'après son arrivée à Gehol. L'espoir que nous manifestâmes qu'il nous serait permis de rester quelque temps à Pékin, fut aussi vite combattu qu'il en fut question. On parla de la manière dont seraient employés les cinq ou six jours que nous y séjournierions ,

et on nous fit entrevoir que notre retour aurait lieu par Tien-sing. Ils qualifiaient de tribut ce que nous appelions présens. On leur fit remarquer l'incivilité qu'il y avait de nous obliger à repartir si promptement, après un aussi long voyage : ils répondirent à cela en nous faisant observer l'honneur qu'on faisait à l'ambassade en lui donnant des hommes d'un aussi haut rang pour la conduire. Sou-ta-jin et Kwan-ta-jin (le *Chin-chae*), ayant de nouveau changé d'avis, firent avertir lord Amherst qu'ils se proposaient de lui rendre visite dans l'instant même. Ils se rendirent en effet auprès de lui ; et, après quelques complimens mutuels et une conversation générale, Sou-ta-jin, qui était *hoppo* à Canton quand lord Macartney y arriva, parla d'un jeune homme qui avait accompagné la première ambassade. Sir George Staunton saisit cette occasion pour se rappeler à son souvenir, et ils renouèrent connaissance ensemble d'une manière fort amicale.

Kwang, s'adressant alors à M. Morrison, demanda à voir une copie de la lettre. Lord Amherst pria M. Morrison de répondre qu'il avait toujours eu l'intention d'en remettre une au ministre quelques jours avant de la présenter à l'empereur. Les mandarins observèrent que, suivant toutes les probabilités, l'ambassadeur

n'aurait aucun rapport avec le ministre ; qu'ils étaient expressément chargés de tout ce qui concernait les affaires de l'ambassade , et se trouvaient munis d'un édit spécial de l'empereur , qui leur ordonnait de transmettre à Pékin copie de la lettre. Cette déclaration causa quelque surprise , le ministre étant l'intermédiaire naturel entre l'ambassadeur et le souverain , et l'ayant été lors de la première ambassade. Lord Amherst se réserva de répondre à cette demande en leur rendant leur visite le lendemain. Les mandarins dirent qu'il avait plu à l'empereur d'ordonner une fête pour l'ambassadeur ; et on la fixa à neuf heures , comme le moment le plus convenable.

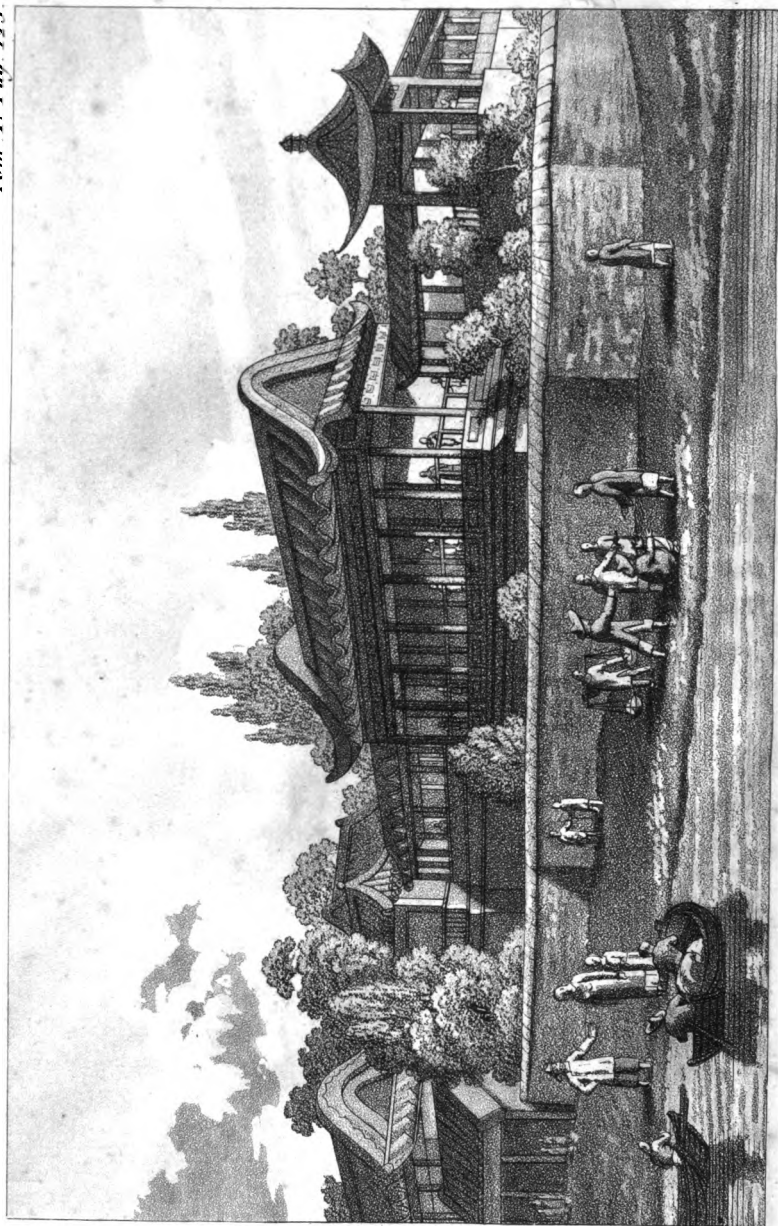
Comme, dès le commencement de l'entrevue, on avait parlé de la nécessité de hâter le départ pour Pékin, lord Amherst déclara qu'il était prêt à se mettre en route, et qu'il n'attendait que l'arrivée des jonques qui portaient une partie des bagages dont il ne pouvait se passer. La conduite des Chinois, en faisant partir d'avance les présens pour Tong-choo, était fort déplacée, et aurait justifié de sérieuses remontrances. En prenant congé, Kwan-ta-jin dit qu'il remettrait dans la matinée à lord Amherst un écrit détaillé de tout ce qui avait rapport à la réception de l'ambassade à Pékin, au séjour

qu'elle y ferait, et à l'emploi du temps qu'elle y passerait.

On mit alors en délibération si l'on ferait droit à la demande des mandarins relativement à la copie de la lettre du prince-régent. Ils avaient assuré, avec la mauvaise foi ordinaire de leur nation, que cette marche avait été suivie lors de la première ambassade; mais la lecture du journal de lord Macartney nous confirma le contraire. Ils ne pouvaient donc se prévaloir des formes observées dans cette circonstance; et peut-être leur demande prématurée à cet égard doit-elle être considérée comme faisant partie de l'indécent système de précipitation avec laquelle on semble résolu de traiter l'ambassade. D'un autre côté, la nomination de Sou-ta-jin ne pouvait leur donner plus de prétentions que n'en aurait eu le ministre lui-même. Cependant, comme il était mandarin d'un très-haut rang, qu'il avait le titre de *she-lang*, *président*; qu'il était président ou supérieur du tribunal des travaux publics; et qu'ayant été autrefois *hoppo* à Canton, on pouvait lui supposer quelque connaissance des affaires européennes, il était possible qu'on lui eût entièrement confié le soin de traiter avec l'ambassade. Quoique leurs prétentions à cet égard pussent être entièrement dénuées de fondement, et

qu'ils ne les fissent valoir que pour gagner notre confiance, comme il n'y avait cependant aucun inconvénient réel à faire ce qu'ils désiraient, il fut décidé qu'on satisferait à leur demande.

On délibéra ensuite sur la question de savoir si on leur confierait aussi une note officielle qui avait été préparée pour expliquer succinctement les points relatifs au commerce sur lesquels nous avions à traiter. Si nous eussions trouvé le ministre à Tien-sing, il avait été décidé qu'on lui remettrait cette note, autant pour expliquer le dernier paragraphe de la lettre du prince-régent, que pour gagner le temps de négocier. A moins que ce qu'ils disaient de leurs pouvoirs ne fût exact, il n'était pas d'une politique sage de nous livrer volontairement entre leurs mains; et, cependant, si ce dernier paragraphe devait donner lieu à quelques inquiétudes mal fondées, il paraissait à propos de ne pas tarder à en fournir l'explication convenable à des personnes qui se trouvaient réellement être jusqu'alors les seules autorités avec lesquelles nous fussions en rapport. On convint donc de leur remettre copie de la lettre, de leur donner les explications verbales qu'ils pourraient désirer; et, si leur conduite ou des renseignemens ultérieurs justifiaient notre con-



fiance, de leur transmettre aussi la note destinée au ministre.

Si le palais de l'empereur, situé sur la rive opposée du fleuve, n'est pas magnifique, c'est du moins un édifice pittoresque. La colonnade de bois qui l'entoure lui donne un air d'élégance ; et les toits, quoique d'une forme singulière, étant des segmens de cercle dont les extrémités s'élèvent vers le ciel, produisent un effet qui n'est pas désagréable.

Le 13 août. A dix heures moins un quart, nous quittâmes nos barques, et nous nous rendîmes, en chaises, à la grande salle où nous devions être reçus. La musique, et la garde commandée par les lieutenans Cooke et Sommerset, précédaient la chaise de l'ambassadeur ; M. Morrison et le fils de lord Amherst la suivaient ; venaient ensuite les commissaires, et enfin toutes les personnes attachées à l'ambassade. La marche eut lieu dans le plus grand ordre, et nous arrivâmes, sans avoir éprouvé d'embarras, à la salle où l'on nous attendait. C'était un long édifice soutenu par de légers piliers de bois. Au tiers de la salle, nous aperçûmes une table couverte de soie jaune, indice de la discussion qui allait s'élever. Tous les mandarins étaient revêtus de leurs robes de cérémonie, surtout ceux de l'ordre civil.

Après nous avoir témoigné avec politesse l'espoir que nous n'avions éprouvé aucun obstacle en route, Kwan-ta-jin entra en matière en nous disant que le repas qui allait nous être offert, était expressément ordonné, et nous était véritablement donné par l'empereur; que, par conséquent, ils observeraient le même cérémonial qui avait lieu en présence de sa majesté, et que nous devions en faire autant. Lord Amherst répondit qu'il était disposé à rendre à l'empereur les mêmes marques de respect qu'à son propre souverain. Ils désignèrent alors particulièrement la cérémonie du *ko-tou* ou des neuf prosternemens, comme étant celle qui devait avoir lieu. Lord Amherst déclara que son intention était de se conformer en tout point à ce qu'avait fait lord Macartney.

Le *Chin-chae* répliqua que cet ambassadeur avait rempli, quant au cérémonial, tout ce qui avait été exigé de lui; et qu'il avait notamment exécuté la cérémonie du *ko-tou*, tant en présence de l'empereur qu'en différentes autres occasions: Sou-ta-jin ajouta qu'il se souvenait de la lui avoir vu pratiquer à Canton: et tous deux invoquèrent le témoignage de sir George Staunton comme s'étant trouvé présent, et pouvant certifier le fait qu'ils rapportaient.

Il eût été facile de faire une réponse courte et décisive à une pareille imposture ; mais , comme il était évident que cette demande n'était pas faite à sir George pour rendre hommage à la vérité , mais bien pour en faire une question personnelle , qui ne pouvait conduire qu'à aigrir mutuellement les parties , lord Amherst et moi nous pensâmes que sir George devait éviter la discussion dans laquelle on désirait l'entraîner ; il répondit en conséquence que l'ambassadeur avait puisé les informations sur ce qui s'était passé lors de la précédente ambassade , dans le rapport authentique que lord Macartney en avait présenté à son retour à notre souverain , et que ce rapport avait servi de base aux instructions données à l'ambassadeur actuel ; que , quant à son opinion personnelle sur un fait qui s'était passé il y avait vingt-trois ans , lorsqu'il n'avait encore que douze ans , il était déplacé et absurde de la lui demander , ou de supposer qu'elle pût être de quelque poids dans la décision d'une question sur laquelle une autorité bien plus élevée avait déjà prononcé.

Les mandarins prirent alors un ton très-élevé , et dirent que , vraisemblablement , le désir de l'ambassadeur était de plaire à sa majesté impériale ; que jamais on ne se dispen-

sait de cette cérémonie, et qu'il ne serait pas convenable qu'ils la remplissent dans cette circonstance, tandis que l'ambassadeur s'y refuserait. Lord Amherst répondit qu'il avait le plus grand désir de prouver son respect à sa majesté impériale, pourvu que ce fût sans s'écarter de ses devoirs envers son propre souverain; que c'était dans ces sentimens qu'il avait l'intention, en se présentant devant sa majesté impériale, de lui rendre les mêmes témoignages de respect qu'à sa majesté britannique; que telle avait été la conduite de lord Macartney, et que telles étaient aussi les instructions qu'il avait reçues de son souverain en cette occasion. Quelques expressions des mandarins donnèrent alors à entendre que l'ambassade ne serait pas reçue. Lord Amherst ajouta que, quelle que fût la peine qu'il en éprouvait, il se voyait contraint de refuser l'honneur du festin qui lui était offert, et qu'à son arrivée à Pékin il serait prêt à soumettre par écrit à sa majesté impériale, les causes de ce refus. « Quoi! s'écrièrent les mandarins, refuser les bontés de l'empereur! » Lord Amherst répéta l'expression du regret qu'il en ressentait, et renouvela sa proposition, qui ne fut point acceptée.

On chercha alors à émouvoir les sentimens

paternels de lord Amherst ; et on lui demanda s'il manquait assez d'affection pour son fils , pour vouloir le priver de l'honneur de voir l'empereur. On fit valoir plusieurs fois, de part et d'autres, les mêmes argumens. Les mandarins insistèrent à différentes reprises sur le mécontentement de l'empereur et sur la réalité de la soumission de lord Macartney au cérémonial d'usage. Lord Amherst nia formellement que cela fût , et alléguâ les ordres de son souverain pour refuser de s'y soumettre.

Voyant l'impossibilité de rien obtenir , les mandarins se montrèrent disposés à céder , en s'appuyant toutefois sur l'énorme responsabilité qui pèserait sur eux , s'ils accédaient aux propositions de l'ambassadeur , et en assurant qu'ils n'oseraient jamais en faire le rapport à l'empereur. Lord Amherst leur observa, en réponse , qu'il ne pouvait pas croire que sa majesté ne se contentât pas des mêmes témoignages de respect dont son illustre père Kien-lung avait été satisfait. A cela , ils répondirent que l'empereur Kien-lung avait été très-mécontent ; et que les princes et les nobles avaient regardé comme fort extraordinaire qu'ils fussent obligés de se prosterner , tandis que les Anglais restaient debout. Sa seigneurie répliqua que son intention était de concilier les

marques de son respect pour sa majesté chinoise, avec ce qu'il devait à son propre souverain, et avec les ordres positifs qu'il avait particulièrement reçus à ce sujet; que d'ailleurs, quelle que fût la cérémonie qui devait avoir lieu, elle ne pouvait rien ajouter à ses sentimens respectueux envers sa majesté impériale. Les mandarins dirent en réponse que les sentimens du cœur se jugeaient par les actions; et que le refus de lord Amherst ne prouvait pas de sa part toute la vénération possible. Soo-ta-jin qui, jusque-là, ne s'était mêlé à la conversation que pour affirmer qu'il avait personnellement connaissance que lord Macartney s'était soumis à la cérémonie du Ko-tou, tant à Pékin qu'à Canton, prit alors tout-à-fait part à la discussion, en observant que notre commerce dans cette dernière ville était dans le cas d'éprouver beaucoup de dommage du mécontentement de l'empereur; il ajouta même quelque chose sur la colère que sa majesté impériale pourrait avoir contre le roi d'Angleterre à ce sujet, ce que M. Morrison refusa très-judicieusement d'interpréter. Enfin les mandarins dirent qu'ils n'insisteraient pas davantage sur l'accomplissement du cérémonial dans le moment présent; mais qu'ils rejetaient sur lord Amherst la responsabilité de tout ce qui pourrait en ré-

sulter ; qu'ils ne pouvaient pas dire si l'ambassade et les présens seraient reçus ou non ; et que nous devions réfléchir à la défaveur qui pourrait résulter, pour notre nation , aux yeux des autres , du renvoi de notre ambassade. Lord Amherst déclara que la conviction où il était qu'il ne faisait qu'obéir aux ordres de son souverain , ne lui laissait pas la moindre inquiétude ; que ce qu'il proposait de faire , c'est-à-dire , un salut devant la table , était le même témoignage de respect que les membres du grand conseil d'Angleterre , dont il faisait partie , rendent au trône du roi lorsqu'il n'y siège pas ; et qu'on ne devait pas lui en demander davantage.

La discussion sur ce point en resta là. Lord Amherst , en exprimant la satisfaction qu'il en ressentait , dit que , pour prouver jusqu'à quel point il était disposé à concilier les choses , il consentait à faire , dans la circonstance actuelle , autant de salutations que les mandarins feraient de prosternemens , quoiqu'il fût d'usage cependant de ne saluer qu'une fois le trône de son souverain. Les Chinois cherchèrent , avec leur astuce accoutumée , à obtenir , outre cette concession volontaire , que lord Amherst mettrait un genou en terre. Comme on devait s'y attendre , son excellence se refusa à cette pro-

position ; et la discussion semblait devoir recommencer, quand les mandarins renoncèrent tout à coup à cette prétention, après quoi nous nous rendîmes à la salle de réception ; la conférence, à laquelle lord Amherst, son fils, les commissaires, et M. Morrison, s'étaient trouvés présents, ayant eu lieu dans un appartement intérieur. Arrivés à la porte, Kwang nous engagea amicalement à peser de nouveau les suites que pouvait avoir notre manière d'agir. On lui répondit que nous n'avions rien à peser ni à considérer, attendu que nous n'étions pas libres d'opter.

En entrant dans la salle, nous nous plaçâmes à une table dont le devant était couvert de soie jaune, et sur laquelle était placée une cassolette où brûlaient des parfums. Nous saluâmes neuf fois en même temps que Soo-ta-jin, Kwang-ta-jin, et six autres mandarins, exécutaient leur cérémonial (1). Le haut de la salle était élevé d'une marche ; et c'est dans cette partie que les deux principaux mandarins, lord

(1) On dispensa du prosternement le chevalier La Roque, commandant la frégate française l'*Amphitrite*, à un banquet impérial donné par le vice-roi de Canton, en 1669. Les mandarins exécutèrent le ko-tou ; le chevalier ne fit qu'un profond salut.

Amherst, son fils, et les commissaires s'assirent. Les deux mandarins ayant pris place au côté gauche, tous les autres Chinois s'assirent au-dessous d'eux du même côté, et les personnes de l'ambassade vis-à-vis. On servit un beau dîner à la manière chinoise, accompagné d'une comédie ; mais nous reviendrons plus tard sur ce sujet. Quand le dîner fut terminé, nous rentrâmes dans l'appartement intérieur. Après nous être assis, Kwang-ta-jin observa que la chose s'était mal passée, et témoigna la crainte où il était que l'empereur n'en fût mécontent. Lord Amherst lui parla de nouveau de la certitude qu'il avait que sa majesté ne le serait pas, puisqu'il lui avait rendu le même témoignage de respect qu'à son propre souverain. Les mandarins, ayant encore agité la question du cérémonial à observer en présence de l'empereur, lord Amherst leur fit part de l'intention où il était de mettre un genou en terre, et de présenter ses hommages à sa majesté dans cette attitude, ajoutant que la coutume, à la cour d'Angleterre, était de baiser la main du roi. A cette remarque, ils hochèrent la tête, comme nous nous y attendions, et firent quelques légères tentatives pour renouveler la discussion. Toutefois, la détermination où l'on paraissait être à cet égard les

engagea à se désister ; et ils s'en tinrent à affecter de ne pas comprendre le cérémonial proposé par lord Amherst, lequel leur fut expliqué de nouveau, mais sans effet. Ils proposèrent alors à son excellence de l'exécuter dans le moment même ; mais il leur répondit qu'il ne devait le faire qu'en présence de l'empereur. A cela ils observèrent qu'ils ne demandaient pas qu'il le fit pour personne ; qu'ils désiraient seulement de le voir exécuter, pour pouvoir en rendre un compte plus exact à sa majesté impériale. Sir George Staunton suggéra alors très-à-propos l'idée de le faire remplir par le fils de lord Amherst vis-à-vis de son père. La coutume chinoise s'accordait tellement bien avec cette marque de respect d'un fils envers son père, que toute espèce de difficulté ou d'objection fut levée à l'instant même, et que la proposition fut aussitôt acceptée. Les Chinois parurent assez satisfaits du cérémonial ; mais ils dirent que le baisement de main ne serait pas admis. Lord Amherst ne s'opposa pas à ce qu'on le supprimât. On disputa ensuite sur le nombre de saluts. Lord Amherst remarqua que l'on n'en fait qu'un à la cour d'Angleterre ; qu'il s'était déterminé à saluer neuf fois devant la table, parce qu'il avait senti qu'il eût pu paraître singulier qu'il restât

debout , tandis qu'ils se prosternaient ; mais que la répétition du même cérémonial n'était pas , à son avis , une preuve de plus grand respect ; que cependant , si eux ou d'autres grands officiers de l'état se trouvaient présens à l'audience de l'empereur , il ne se refuserait point à faire autant de salutations qu'ils feraient de prosternemens. Les mandarins dirent que le cérémonial ne serait exigé que de sa seigneurie et des personnes alors présentes avec lui , et qu'il devrait être répété neuf fois. Lord Amherst répondit que , pour prouver combien il était disposé à faire ce qui pourrait être agréable à l'empereur , il se soumettrait à tout ce qu'il désirerait à cet égard , quoiqu'il crût devoir encore observer que , selon sa manière de voir , le cérémonial n'en serait pas plus auguste pour être répété plusieurs fois. Les mandarins proposèrent alors que le fils de lord Amherst l'exécutât devant eux ; mais son excellence s'y refusa , en disant que la chose était trop importante en elle-même pour s'en amuser ainsi. Tout ayant été convenu de nouveau , la discussion fut terminée. Lord Amherst leur en témoigna sa satisfaction ; et saisit cette occasion pour leur faire ses remerciemens de l'obligeance et des égards qu'ils lui avaient montrés : ils répondirent qu'ils

n'avaient fait en cela qu'obéir aux ordres de sa majesté impériale.

Le mandarin qui paraissait remplir les fonctions de secrétaire, et qui avait pris la principale part à la conférence, ramena la conversation sur la lettre du prince régent, et demanda qu'il leur en fût communiqué une copie. Comme on en était convenu d'avance, lord Amherst leur en remit une renfermée dans une enveloppe cachetée. Le cachet leur causa d'abord de la surprise ; mais elle cessa quand on leur eut expliqué que le paquet leur était adressé en anglais. Ils n'en examinèrent pas le contenu dans le moment, ce que nous dûmes considérer comme assez heureux, puisqu'on évitait par là toute explication ultérieure.

Ainsi se terminèrent ces deux conférences. Le résultat de la première était extrêmement important, en ce que nous avions l'avantage de nous être opposés avec succès, précisément à la demande qui avait, en majeure partie, contribué à faire échouer l'ambassadeur russe, et l'avait obligé à se retirer. Quelque opinion qu'on eût sur la nécessité de se soumettre à l'usage chinois dans la présence de l'empereur, soit avec ou sans équivalent, il ne pouvait y avoir qu'une manière d'envisager le cérémonial

qui nous a été proposé aujourd'hui. Le seul exemple de condescendance qu'on pouvait nous citer était celui de la dernière ambassade hollandaise. La conduite tenue envers les personnes de cette ambassade ; et les innombrables motifs allégués pour obtenir la répétition du cérémonial exigé, dans les circonstances et dans les occasions les plus insignifiantes , prouvent assez combien il convenait de ne pas s'y soumettre. C'est animé de ces sentimens , que lord Amherst et ceux qui lui étaient adjoints , prirent la détermination de sacrifier plutôt la réception de l'ambassade , que de céder sur ce point. Cette résolution avait imprimé à leurs traits et à leurs manières un air d'inflexibilité qui , sans doute , eut beaucoup d'influence sur les mandarins. Les Chinois sont bons physionomistes ; et il n'existe pas , par conséquent , d'hommes avec lesquels il soit plus nécessaire de montrer de la résolution qu'avec eux. On retira aussi de la seconde conférence un autre avantage provenant d'un méentendu fait par les mandarins sur la manière dont lord Amherst avait d'abord traité les principaux sujets en discussion. Ils croyaient que toutes les observations qui avaient été faites alors , ainsi que la substitution du salut au prosternement , s'appliquaient également au cérémonial qui devait

avoir lieu en présence de l'empereur ; et ils avaient naturellement été portés à croire qu'il devait en être ainsi, par la raison qu'ils ne font eux-mêmes aucune distinction à cet égard. Aussi furent-ils agréablement surpris, quand ils surent positivement ce dont il était question ; et l'observation que lord Amherst leur fit qu'il n'exécuterait devant aucun souverain d'Europe le même cérémonial dont il ferait usage envers l'empereur, parut faire beaucoup d'impression sur eux. Au total, ils avaient l'air d'être satisfaits ; et, quoiqu'ils ne dirent rien qui pût faire espérer que l'empereur consentit au cérémonial proposé, ni qu'ils eussent moins de craintes sur les suites du refus de lord Amherst, nous augurâmes bien cependant de leur conduite : ce qui nous portait à le croire, c'était la demande qu'ils récidivèrent d'une copie de la lettre du prince régent, parce que cette demande prouvait que ce qui venait de se passer n'était pas de nature à interrompre la marche des affaires.

Nous eûmes un exemple de l'incroyable effronterie et de la fausseté des Chinois, dans le témoignage qu'ils demandèrent à sir George Staunton, relativement à leur assertion au sujet de lord Macartney, qui, disaient-ils toujours, s'était soumis au cérémonial voulu, tant à

Pékin qu'à Canton , quoiqu'ils fussent parfaitement certains du contraire. On a déjà dit par quels motifs ils en agissaient ainsi. Ils étaient peut-être impatiens d'obtenir directement un démenti de sir George , à cet égard , afin de pouvoir rejeter notre refus sur lui ; ils laissèrent même entrevoir quelque chose de semblable. Toutefois ils se montrèrent satisfaits de sir George à l'issue de la conférence ; ils parurent même croire qu'ils lui étaient en quelque façon redevables des concessions que l'ambassadeur avait faites.

Il était impossible , en passant par les rues , de ne pas être frappé de l'ordre et du silence qui régnaient dans la foule des spectateurs. Quoique toutes les physionomies exprimassent la curiosité , à peine entendait-on une observation ; on ne nous montrait même pas au doigt ; et les soldats rangés en haie dans les rues , paraissaient à peine nécessaires au maintien de la tranquillité. Les rues sont étroites , mais régulières et pavées de larges pierres qu'on tire d'assez loin. Le peu de goût qu'offre l'architecture chinoise se fait remarquer dans les toits des maisons. Les frontons sont , en général , élégans et chargés d'ornemens. Les maisons sont à un étage , et solidement bâties en briques. Nous traversâmes un pont sur la rivière dont la

surface était à peine visible par la quantité de jonques qui se trouvaient dessus.

Il y avait peu de chose digne de remarque dans la salle de réception, qu'on aurait pu prendre pour un édifice temporaire. Nous dînâmes à l'extrémité supérieure ; l'autre bout était occupé par le théâtre. On a décrit avec tant d'exactitude les dîners chinois et la multitude de plats servis sur des plateaux, et qu'on place devant une ou deux personnes, suivant leur rang, que je n'entrerai dans aucun détail à cet égard. Les flans et les fruits confits que l'on servit d'abord, nous parurent très-bons. Je n'en dirai pas autant de la soupe aux nids d'oiseaux ; elle était trop gélatineuse et trop insipide à mon goût ; et tout ce qui s'y trouvait joint, comme œufs, chevrettes, etc., ne rendait pas ce mélange meilleur ; les nageoires de requin ne valaient pas mieux. Les Chinois boivent et mangent à la santé les uns des autres ; un mandarin qui se trouvait derrière nous réglait l'instant où l'on devait commencer à faire l'un ou l'autre. Le vin était chaud et avait un goût assez agréable ; il avait quelque rapport avec le vin de cerises. — Les costumes des acteurs, comme les décorations du théâtre, étaient très-brillans, et pouvaient récréer la vue ; mais les acteurs faisaient un bruit à étourdir. Ceux qui compre-

naient le chinois ne purent démêler quel pouvait être le sujet de la pièce, qui semblait plutôt appartenir au genre du mélodrame qu'à la tragédie ou à la comédie. De tous les rôles, celui d'un cerf fut le mieux joué. Vu de face, et entouré d'un groupe de porte-étendards, qui cachaient les jambes de l'enfant chargé de le faire mouvoir, l'illusion était assez parfaite. La musique instrumentale aurait pu paraître passable à des Écossais, à cause de sa ressemblance avec le son de la musette ; mais pour d'autres, elle était détestable : il en était de même du chant. Toute notre admiration fut pour les sauteurs, qui ne le cédaient ni en force, ni en agilité, à aucun de ceux que j'eusse vus jusqu'alors ; ils exécutèrent tous leurs tours avec beaucoup de dextérité. Les mandarins ne pouvaient pas être comparés, pour la richesse des vêtemens, aux acteurs, qui étaient resplendissans d'or ; on nous assura que le costume de ces derniers était celui des anciens Chinois.

L'habit de cérémonie des mandarins consistant en gaze ou en crêpe bleu sur un satin à fleur, est simple et leur va assez bien. Une broderie servant à désigner leur rang civil ou militaire, est attachée à leur robe par devant et par derrière. La plume de paon, ou pour mieux dire la queue de paon, qui correspond à

nos ordres de chevalerie , se porte par derrière ; deux de ces décorations équivalent à l'ordre de la jarretière. On ne peut pas juger du rang réel d'un individu , par ses ornemens de mandarin. Un mandarin portant un bouton bleu se trouvait assis à côté des commissaires chinois dont il n'était séparé que par un pilier, tandis qu'un autre avec un bouton bleu de ciel était assis au-dessous de lui, et qu'un troisième, décoré d'une plume de paon , se promenait dans la cour pendant tout le temps de la conférence. Il paraît que le rang n'est déterminé que par l'emploi qu'on occupe dans le moment.

Nous ne remarquâmes rien parmi le peuple que nous vîmes dans les rues , qui dénotât une extrême pauvreté. Au contraire , la plupart étaient décentement vêtus ; et leur extérieur annonçait qu'ils étaient bien nourris ; quelques jeunes gens avaient même assez bonne tournure.

Suivant l'usage , toutes les provisions restantes du dîner nous furent envoyées ; et elles étaient certainement plus appétissantes que les viandes froides vernissées qui nous avaient été fournies la veille. On fit de la part de l'empereur des présens de soieries et de draps aux personnes composant l'ambassade , à celles de la suite et aux soldats , d'après le rang de chacun. Le titre d'héritier de l'ambassadeur donné

sur la liste des personnes présentes , au fils de lord Amherst , joint aux égards qu'on lui montre , me persuadent que les Chinois le considèrent comme la seconde personne de l'ambassade , et prouvent le respect qu'ils ont pour l'hérédité de rang.

Dans l'après-midi , nous parcourûmes l'édifice qui est auprès de notre mouillage , et où les mandarins s'étaient réunis la veille. C'était autrefois une bibliothèque publique , mais il sert maintenant à loger des officiers du gouvernement. L'extérieur du comble , et surtout les pilastres des extrémités , sont richement ornés de sculptures en bois. On voit , dans une petite enceinte fermée , deux colonnes d'une forme oblongue , l'une desquelles est appuyée sur une figure d'animal ressemblante à une tortue. Nous ne pûmes savoir ce que signifiaient ces colonnes : on nous apprit seulement qu'elles avaient été érigées par des particuliers. En allant à la salle du festin , nous passâmes sous quelques grandes portes , que je soupçonne être les arcs de triomphe si pompeusement décrits par quelques voyageurs.

Les Chinois ont demandé la liste des officiers et des hommes formant les équipages des navires , sans doute pour leur faire les présents d'usage. Dans l'état des personnes composant

l'ambassade, on a fait une objection au mot Pee-teshee, employé pour celui de secrétaire, attendu qu'il s'applique à un emploi public sous le gouvernement tartare; on y en a substitué un autre ayant à peu près la même signification. L'opinion favorable que nous nous sommes formée de Kwang-ta-jin est toujours la même. Il est certain qu'il n'a nullement cherché à aggraver la discussion assez épineuse que nous avons eue avec lui et ses confrères, par des manières désagréables; il y employa au contraire le ton persuasif de l'amitié.

Le 14 août. Nous partîmes de Tien-sing au point du jour. Nous aperçûmes, sur notre gauche, un beau pont de pierre construit sur l'un des bras de la rivière; tous ceux que nous avions vus jusqu'alors étaient de bois. — Cette journée a été remarquable par le grand nombre de jonques à l'ancre auprès desquelles nous avons passé; on peut dire qu'elles ne formaient qu'une ligne depuis Tien-sing; elles sont chargées de grains tirés de différentes provinces, et forment une partie des revenus de la couronne. Quelques-unes, dit-on, viennent de très-loin; les inscriptions écrites sur leurs proues ressemblent à des écussons. — On voit, à droite et à gauche, des villages et des corps de garde à peu de distance les uns des autres; et,

comme toutes les jonques sont habitées, la population est toujours aussi nombreuse. Il est certain que plus nous approchons de la capitale, plus on aperçoit de changemens satisfaisans chez le peuple. — Nous avons remarqué beaucoup de terres cultivées en chanvre. — Les corps-de-garde sont en général de petits édifices carrés, construits en briques et garnis d'embrasures. L'un d'eux, auprès duquel nous passâmes, était rond avec de petites bornes; les murs en étaient blanchis et ornés de figures grotesques d'amiraux. — Toutes les jonques sont mouillées en lignes régulières, celle de derrière ayant la proue précisément devant la poupe de la première; la ligne entière formait une espèce d'échelon. La ligne des jonques chargées de grains commençait à une grande ville nommée Pe-tang (1), ou le grenier du nord. Ces dernières embarcations ne portent guère que 110 tonneaux, quoique leur élévation au-dessus de l'eau soit aussi grande que celle d'un navire de trois cents. Je remarquai, dans plusieurs d'entre elles, de grands morceaux de charpente saillans, qu'on me dit destinés à sécher le linge.

(1) La première syllabe *pe*, veut dire *nord*; et c'est, dit-on, le nom de la rivière jusqu'ici appelée Pee-ho, ou Rivière-Blanche.

S'il en est ainsi, les Chinois sont plus propres que je ne le croyais (1). — Nous avons fait cinquante six lis ou dix neuf milles.

Dans le cours de la journée, M. Morrison a eu la visite des mandarins qui ont assisté à la conférence d'hier. Il paraît qu'ils désiraient obtenir des renseignemens sur les personnes composant l'ambassade. Ils témoignèrent quelque surprise qu'on n'eût pas fait mention du nom de baptême (Thomas) que sir George avait lors de la première ambassade. M. Morrison leur expliqua que Thomas était son nom d'enfance, et que George était celui qu'il portait maintenant : comme cette explication s'accordait avec leurs idées, ils en furent satisfaits. Ils parlèrent ensuite d'un rapport reçu de Canton, qui faisait mention que sir George n'était pas la seconde personne de l'ambassade, mais que c'était l'autre commissaire. M. Morrison leur dit que ce rapport n'était pas exact.

Dans l'après-midi, Soo-ta-jin et Kwang-ta-jin rendirent une visite à lord Amherst, à sir George et à moi. Les mandarins remirent sur le tapis, avec lord Amherst, les principaux points

(1) En Perse comme en Chine, il n'est pas rare de voir porter des vêtemens, sans les laver, jusqu'à ce qu'ils tombent en lambeaux.

de la discussion d'hier, relative au cérémonial, mais d'une manière plus confidentielle. Ils parurent fortement douter que l'empereur fût satisfait; et firent sonner très-haut ses gracieuses intentions envers l'ambassade actuelle; ils remarquèrent que la nomination de Soo-ta-jin prouvait que sa majesté impériale était disposée à traiter lord Amherst avec plus de considération encore que ne l'avait été le premier ambassadeur. Lord Amherst répéta les argumens qu'on avait déjà employés, et ajouta qu'un simple salut serait la seule marque de respect qu'il rendrait, dans une semblable occasion, à l'empereur de Russie, ou à tout autre souverain d'Europe; et que, par conséquent, le cérémonial qu'il avait proposé était une exception qui n'avait lieu que pour sa majesté chinoise seule. Cette observation parut leur faire quelque impression: toutefois, l'allusion faite à la Russie leur donna occasion d'observer que l'ambassade russe n'avait pas été admise, en conséquence du refus fait par l'ambassadeur d'exécuter le cérémonial voulu.—Lord Amherst consentit, d'après la demande qu'ils en firent, à leur montrer la boîte renfermant la lettre du prince régent: quoi qu'ils manifestassent, en la voyant, tous les signes de plaisir qu'éprouve un enfant à la vue d'un joujou brillant, ils ne laissèrent néan-

moins échapper aucune expression d'admiration. — Une conversation amicale assez longue eut lieu ensuite entre eux et l'ambassadeur sur des sujets indifférens, sans que, pour cela, ils perdissent leur principal objet de vue. Ils dirent que la probabilité, que l'empereur consentirait à la proposition de lord Amherst, était dans le rapport d'un à dix mille. Ils rendirent la copie de la lettre au prince régent, qu'ils déclarèrent ne pas oser lire à cause de ces mots : « Monsieur mon frère. » Nous seuls pouvions hasarder, nous dirent-ils, de la présenter ainsi. Mais ils nous conseillèrent d'omettre ces expressions : ils proposèrent aussi quelques autres changemens de peu d'importance.

Dans l'entrevue que les mandarins eurent avec sir George Staunton, il fut également question du cérémonial; et ils lui demandèrent ce qu'il dirait si l'empereur réclamait son témoignage relativement à la conduite tenue par lord Macartney. A cela sir George répondit fort judicieusement qu'il n'était alors qu'un enfant, et que, comme tel, ses souvenirs ne pouvaient être d'aucun poids. Il saisit cette occasion pour leur dire que, d'après son opinion particulière, il pensait que les ordres de son souverain étaient trop formels pour que lord Amherst pût se soumettre au cérémonial exigé; et que,

par conséquent, il était inutile de le presser davantage à cet égard ; il leur fit aussi envisager les concessions déjà faites ; et leur témoigna l'espoir qu'il avait que l'empereur serait satisfait. Les mandarins laissèrent entrevoir, dans leur conversation avec sir George, plus de probabilité sur la détermination de l'empereur, qu'ils ne l'avaient fait en s'entretenant avec lord Amherst ; et ils le remercièrent de l'appui qu'il leur avait donné la veille, appui auquel ils semblaient attribuer ce que l'ambassadeur leur avait accordé. La visite qu'ils me firent fut courte, et se passa en compliments. — L'omission de la première ligne, dans la lettre du prince régent, est à mes yeux d'une petite importance, surtout puisqu'elle n'a lieu que dans la traduction ; et, comme on n'a pas proposé d'y substituer des expressions moins convenables, la dignité de notre souverain ne me semble compromise d'aucune manière.

Je ne puis que regretter cette multiplication inévitable de discussions au sujet du cérémonial ; car je considère chaque avantage que nous remportons sur ce point, comme une diminution de chances de succès dans les autres objets plus importants de l'ambassade. Il est vrai qu'on peut douter que ceux-ci soient

jamais mis en discussion ; mais le temps qu'on emploie à débattre la manière dont l'ambassade sera reçue , et l'humeur que cause notre persévérance , ne paraissent pas de nature à disposer l'empereur ni ses ministres , à écouter favorablement des propositions qui n'offrent pas des avantages réciproques.

En considérant la question du cérémonial , je distingue toujours le prosternement en la présence réelle de l'empereur de celle imaginaire. La manière dont on s'est conduit envers l'ambassade hollandaise , et la prétention d'exiger la répétition du ko-tou dans les moindres occasions , sont sans doute des motifs suffisans pour ne pas s'y soumettre dans le dernier cas ; mais je verrais avec peine , je l'avoue , que le sort de l'ambassade dépendit de son exécution dans le premier.

Le nombre de grandes jonques que nous avons vues aujourd'hui peut être évalué de quatorze à quinze cents ; et je dois dire qu'après la surabondance de la population , ce qui m'a le plus frappé jusqu'à présent en Chine , c'est l'innombrable quantité d'embarcations que l'on rencontre.

Chang , en causant avec M. Morrison , lui a dit que nous faisons plus de cas des emplois militaires que des charges civiles. Il est présu-

mable qu'il se sera formé cette idée, d'après l'état de guerre où l'Europe a été pendant si long-temps ; car rien n'a pu lui donner lieu d'en faire personnellement l'observation. — Nous mouillâmes à la nuit ; car nos conducteurs semblent moins pressés de hâter notre voyage, sans doute par le désir qu'ils ont de recevoir une réponse à leur rapport sur ce qui s'est passé à Tien-sing, avant que l'ambassade soit trop avancée.

Le 15 août. Nous nous trouvâmes, pour l'heure du déjeuner, à Yang-soong, ou Yuntsin, dont il est parlé dans la relation de la première ambassade : la distance de Tien-sing est de quatre-vingt-onze lis. — Chang et Ying envoyèrent un message à lord Amherst pour le prévenir qu'ils viendraient lui rendre visite à onze heures : toutefois ils n'arrivèrent que sur les deux heures. La conversation roula de nouveau sur le cérémonial. Ils convinrent qu'en effet lord Macartney avait été reçu, lors de sa première audience, à la manière européenne ; mais ils assurèrent que le jour de la naissance de l'empereur il avait exécuté le ko-tou. Lord Amherst nia cette dernière assertion, et observa qu'il se proposait d'agir, lors de sa première audience, comme lord Macartney l'avait fait le jour de la naissance de l'empereur ;

qu'il y avait en effet si peu de différence entre les deux cérémonies, qu'il n'était pas étonné qu'on eût cru que lord Macartney avait exécuté le cérémonial tartare. Kwang-ta-jin et Soo-ta-jing arrivèrent peu de temps après. Les commissaires s'étant joints à lord Amherst, les mandarins demandèrent que l'on fit sortir tout le monde. Ils nous informèrent alors, avec beaucoup de formalités, qu'ils venaient de recevoir un édit écrit en encre rouge, de la propre main de l'empereur, contenant des objections contre notre musique; qu'en conséquence il fallait la renvoyer, d'autant mieux qu'elle nous était inutile. Nous fûmes très-surpris de cette inconcevable difficulté relativement à la partie de notre suite qui, lors de la précédente ambassade, avait paru faire plaisir aux Chinois eux-mêmes. Il était impossible de ne pas s'apercevoir que ce n'était là que la première de toutes les futiles tracasseries que l'on s'app préparait à nous faire. En réponse, lord Amherst témoigna son étonnement qu'on n'eût pas fait plus tôt cette objection contre des gens dont l'occupation ne pouvait donner aucun ombrage, et de la bonne conduite desquels il était lui-même responsable; il fit observer qu'il y avait une musique avec la précédente ambassade, et qu'elle constituait une partie de la splendeur

requis en pareil cas. Kwang-ta-jin répondit que ses dispositions amicales pour nous l'avaient porté à se compromettre pour nous être agréable ; que le nombre de personnes qui devaient accompagner l'ambassade avait été limité par l'empereur à cinquante ; mais qu'il avait pris sur lui de permettre qu'il en débarquât soixante-quinze ; qu'il aurait facilement obtenu pardon devant l'empereur d'avoir outrepassé ses pouvoirs dans cette circonstance , si l'ambassadeur s'était montré plus disposé à céder sur ce qui est relatif au cérémonial ; mais qu'étant incertain de savoir quelle serait la détermination de l'empereur , et craignant que sa majesté impériale ne soit offensée de l'opposition que nous montrons , il ne pouvait être que fort inquiet sur les suites que tout cela pouvait avoir pour lui personnellement. Lord Amherst exprima le regret qu'il aurait de voir que la conduite amicale du Chin-chae envers l'ambassade lui occasionât le moindre désagrément ; mais il déclara en même temps l'impossibilité où il était de se séparer de gens dont la conduite était irréprochable , surtout au point où ils en étaient de leur voyage ; parce que , si cette objection eût été faite avant le débarquement , on y aurait fait droit sans la moindre difficulté.

Les mandarins envoyèrent alors chercher l'édit. D'après son contenu, il paraissait que toute la difficulté était relative aux musiciens, et non au nombre de personnes. L'édit était adressé à Soo-ta-jin, par les neuf conseillers (1) qui ont la surintendance des affaires militaires, mais qui sont fréquemment chargés de celles concernant les Européens ; il faisait remarquer d'une manière très-importante l'impropriété de l'expression de *Pee-teshee*, et en ordonnait le changement ; il déterminait aussi le nombre de personnes qui seraient admises à l'audience. Cet honneur n'était accordé qu'à l'ambassadeur, à son fils et aux deux commissaires ; douze autres personnes seraient admises au festin. L'observation écrite en encre rouge portait : « On peut se passer des musiciens ; qu'ils retournent aux vaisseaux pour y attendre l'ambassadeur. » Lorsqu'on nous eut fait part de cet édit, Kwang-ta-jin dit qu'il n'y avait pas moyen d'y contrevenir ; que l'ordre de l'empereur était positif, et qu'il fallait l'exécuter : il ajouta que, si l'ambassadeur tenait à se con-

(1) Je crois que le conseil dont il est ici question, est le *nüi-yuen* que le père du Halde représente comme composé des *ko-lars*, ou ministres, des assesseurs aux tribunaux, et des secrétaires de l'empereur.

former aux ordres de son souverain , il ne tenait pas moins à exécuter ceux de l'empereur ; et qu'enfin le refus de se soumettre au cérémonial d'usage le mettait dans l'impossibilité de rien prendre davantage sur sa responsabilité. Lord Amherst observa qu'il se flattait que , lorsque le cas aurait été clairement exposé à sa majesté impériale , elle ne persisterait pas dans sa première résolution. On fit encore valoir , pendant quelque temps , de part et d'autre à peu près les mêmes raisons ; mais les mandarins , s'étant rappelés que l'heure de notre dîner était venue , se retirèrent.

Aujourd'hui , à une heure , nous avons passé devant un pavillon de l'empereur , très-agréablement situé sur la rive septentrionale. Le toit est couvert de tuiles jaunes , qui brillaient au soleil avec beaucoup d'éclat. — Ici la rivière se divise en différens bras ; on apercevait une levée à travers celui qui était au nord-est.

Dans la soirée , nous fûmes encore mandés par lord Amherst , pour assister à une conférence avec les mandarins. Ils débutèrent par demander à son excellence ce qu'étaient devenus les vaisseaux , en ajoutant qu'il leur avait été envoyé de nouvelles provisions ; mais qu'il paraissait , d'après les derniers rapports reçus , qu'on ne les apercevait plus du rivage.

Lord Amherst répondit qu'il lui était impossible de dire si les vaisseaux avaient quitté la côte ou non ; que le capitaine avait reçu des instructions spéciales de son gouvernement , et qu'il les avait sans doute exécutées. Ils demandèrent ensuite si son excellence ne leur avait donné aucun ordre ; l'ambassadeur leur répondit que non , et les pria eux-mêmes de lui faire part des renseignemens qu'ils avaient à ce sujet. A cela ils dirent que les vaisseaux avaient mis à la voile le 20^e. jour de la lune ; que l'ambassadeur devait en être instruit ; et qu'il était on ne peut plus inconvenant de n'en avoir pas parlé. Lord Amherst observa que , depuis son débarquement , on ne lui avait fait aucune question à cet égard ; qu'à la vérité les mandarins , députés vers l'ambassade , lui avaient demandé quelle route il comptait prendre à son retour de Pékin ; qu'il avait répondu qu'il prendrait celle qui lui serait indiquée par l'empereur ; mais que naturellement il devait supposer que ce serait celle que l'ancienne ambassade avait suivie ; que depuis lors , jusqu'à ce moment , on ne lui avait plus rien dit à ce sujet. Kwang assura que l'empereur serait singulièrement irrité que les vaisseaux fussent partis sans sa permission ; et que lui , ainsi que les autres commissaires , en seraient person-

nellement responsables. Lord Amherst les informa que le capitaine de la frégate avait reçu ordre de son gouvernement de retourner à Canton aussitôt que l'ambassade serait débarquée ; et qu'il avait sans doute profité du premier vent favorable pour faire voile. Les mandarins observèrent qu'il était tout-à-fait inconvenant que nous eussions fait mystère de ce dessein ; que, quoiqu'ils eussent souvent parlé des vaisseaux comme se trouvant au mouillage, nous ne leur avions jamais dit un seul mot qui pût les porter à croire qu'il en fût autrement. Lord Amherst assura qu'il ne leur avait rien entendu dire de semblable, parce qu'autrement il leur aurait certainement fait part de ce qui en était, attendu qu'il n'avait aucun motif pour en agir différemment ; et il leur demanda comment il se faisait qu'ils n'eussent pas pris sur cette circonstance de renseignemens positifs, puisqu'elle était d'une si grande importance à leurs yeux. Ici Kwang-ta-jin perdit un moment son sang-froid, et dit en se tournant vers M. Morrison : « L'ambassadeur n'est point à blâmer ; vous seul êtes coupable de ne lui avoir pas fidèlement transmis nos observations. » A cette sortie M. Morrison répondit très à propos que, si telle était son opinion, il devait s'abstenir de faire plus long-temps les

fonctions d'interprète. Lord Amherst pria sir George Staunton d'exprimer aux deux mandarins le déplaisir qu'il éprouvait de leur manière d'agir envers M. Morrison ; et de leur observer qu'il considérait de semblables observations comme lui étant personnellement adressées. Kwang fit, sans beaucoup hésiter, des excuses à M. Morrison ; et la conférence continua d'une manière plus amicale.

Soo-ta-jin convint de la justesse de l'observation faite par sir George Staunton, que l'événement du départ des vaisseaux était d'autant plus fâcheux, qu'il déplairait vraisemblablement à l'empereur, quoiqu'il fût réellement d'une assez petite importance. On observa en outre aux mandarins que les vaisseaux qui avaient transporté la dernière ambassade étaient repartis le lendemain de son débarquement ; qu'il était reconnu que le mouillage n'était pas sûr pour de grands bâtimens et que le temps que nous avions éprouvé, pendant notre séjour à bord, avait même déjà fait prévoir au capitaine la nécessité où nous eussions été de nous éloigner des côtes, s'il avait continué plus long-temps. Kwang nous proposa alors de leur fournir nos raisons pour les soumettre à l'empereur ; et finit par nous dire qu'il serait à propos que nous fissions, par écrit, un exposé de l'événe-

ment, pour venir à l'appui de leur rapport. Nous promîmes de le faire immédiatement, et nous nous séparâmes en bonne intelligence.

L'objection faite par l'empereur contre notre musique n'a d'importance qu'en ce qu'elle prouve son caractère faible et capricieux, et que l'on peut s'attendre à le voir prendre toutes sortes de mesures, sans aucune apparence de raison. D'ailleurs, nous n'avons pas pu être surpris du mécontentement que les mandarins ont manifesté, tant en apprenant le départ des navires, que de notre silence à ce sujet, puisque telle était la marche qu'on s'était proposé de suivre. Peu après notre arrivée au mouillage, nous avons eu connaissance des intentions de l'empereur relativement au court séjour que nous devons faire à Pékin, et à notre retour par le même chemin que nous suivrions en nous y rendant. Dans un pareil état de choses, on jugea donc qu'il était à propos, indépendamment de toutes autres considérations relatives à la sûreté des navires, de les faire partir sur-le-champ, afin d'ôter aux Chinois l'occasion de demander qu'on les retint pour nous ramener : nous y réussîmes. Kwang fut naturellement fâché d'avoir manqué de prévoyance, et assez alarmé des suites qui pour-

raient en résulter pour lui. La modération qu'il montra ensuite provenait de la conviction où il était que rien n'était plus inutile que de vouloir nous taxer d'avoir agi artificieusement ; car il devait sentir que, quelque mécontent que pût être l'empereur dans cette occurrence, il ne pourrait considérer la marche que nous avions suivie que comme étant tout-à-fait naturelle, sinon justifiable ; d'ailleurs la bonne volonté que nous témoignâmes à prendre sur nous une partie du blâme, tendait à le disculper, et devait nous faire espérer de sa part une réciprocité de bons offices.

Dans la nuit, on transmit aux mandarins un écrit contenant les motifs du départ des vaisseaux : ces motifs étaient, en grande partie, fondés sur le peu de sûreté qu'offrait le mouillage, et sur la conduite tenue par la précédente ambassade. Quoique Chang eût rappelé à lord Amherst les changemens qu'on avait proposé de faire à la traduction de la lettre du prince régent, il était survenu tant de nouveaux incidens, qu'on ne crut pas nécessaire d'y prêter une attention immédiate.

Le 16 août. Nous fûmes appelés de très-bonne heure à bord de la barque de lord Amherst, pour une entrevue avec Soo et Kwang, qui, à ce qu'il paraît, avaient reçu

dans la nuit des nouvelles de Pékin : toutefois, au lieu de venir eux-mêmes, ils envoyèrent Chang et Yin. Ceux-ci nous parlèrent aussitôt de l'édit qu'ils venaient de recevoir, et qui contenait, nous dirent-ils, l'expression du vif mécontentement de l'empereur au sujet de la conférence de Tien-sing. Sa majesté blâmait sévèrement les mandarins Soo et Kwang de nous avoir permis de poursuivre notre route ; et elle avait pris la résolution de ne pas recevoir l'ambassade à moins que la cérémonie du ko-tou ne fût remplie. Les deux mandarins supérieurs avaient envoyé Chang et Yin pour avoir une réponse catégorique à ce sujet ; et devaient se rendre eux-mêmes auprès de l'ambassadeur, dès qu'elle aurait été donnée. Tout en cherchant à leur persuader qu'il n'était pas disposé à céder, lord Amherst voulait cependant éviter de leur donner la réponse qu'ils désiraient. Il leur dit donc que c'étaient là des questions d'une très-haute importance, et qui ne pouvaient pas être résolues par un oui ou un non ; que la discussion sur ce point en particulier, ayant été jusqu'alors conduite par Soo et Kwang ; il était plus convenable qu'elle continuât de l'être par eux ; mais qu'il les priait en même temps d'être bien convaincus que son refus de leur communiquer sa réponse, ne provenait d'au-

une cause qui leur fût personnelle. Chang observa que ce refus rendait leur entremise inutile, et Yin dit qu'il ne pouvait s'en retourner sans une réponse. Voyant cependant que lord Amherst était inébranlable, ils se retirèrent; et, quelques minutes après, Soo et Kwang arrivèrent.

Leurs physionomies annonçaient une grande inquiétude. Ils entamèrent la conversation par exprimer le regret qu'ils éprouvaient de ce que nous nous montrions peu disposés à complaire aux désirs de l'empereur. Comme il importait que nous reçussions une communication officielle du contenu de l'édit dont il était question, lord Amherst, sans s'arrêter à leur observation, demanda formellement qu'ils lui en fissent part. Kwang répondit qu'ils étaient sévèrement réprimandés d'avoir permis à l'ambassade de continuer sa route au-delà de Ting-sing; que l'édit assurait que lord Macartney s'était soumis au cérémonial du ko-tou, et réclamait à cet égard le témoignage de sir George Staunton; qu'il était ordonné que les présens fussent renvoyés; et que l'empereur ne recevrait pas l'ambassadeur avant qu'il eût exécuté le cérémonial tartare; qu'enfin ils n'avaient eux qu'à demander pour réponse un oui ou un non. Lord Amherst leur dit que son but avait

été de concilier le témoignage de son respect pour sa majesté impériale avec la soumission qu'il devait aux ordres de son souverain ; et qu'il s'était flatté que l'empressement qu'il avait montré à rapprocher le cérémonial qu'il proposait de celui exigé par l'étiquette chinoise aurait satisfait l'empereur ; que la différence était imperceptible ; et que , d'ailleurs , il n'agissait que d'après des ordres qu'il ne lui était pas permis d'enfreindre. A cela Kwang répondit que l'ambassadeur était obligé de se soumettre aux ordres de son souverain , comme ils l'étaient eux de se conformer à ceux de l'empereur. On observera que les commissaires chinois employèrent le mot *wang-te* (1), en parlant des deux monarques.

Quelques discussions s'étant élevées sur la question générale , les mandarins observèrent qu'on exigeait le *ko-tou* de tous les ambassadeurs étrangers , et entre autres de ceux de Siam et du Japon. On leur répondit que ces nations ne pouvaient pas être assimilées , tant sous le rapport de la civilisation que de la puissance , à l'Angleterre. Les mandarins en convinrent ; et dirent aussi que leurs ambassadeurs

(1) Titre que l'on ne donne ordinairement qu'à l'empereur seul.

étaient reçus bien moins honorablement que nous. Ils détaillèrent ensuite la manière agréable dont l'empereur avait résolu que le séjour de l'ambassade à Pékin serait employé. Lord Amherst ne put, comme de raison, qu'exprimer les regrets qu'il éprouverait, si des circonstances fâcheuses ne lui permettaient pas de profiter des bontés de l'empereur. Ils demandèrent si le fils de son excellence était venu par ordre du prince régent. Lord Amherst répondit qu'il était venu avec l'autorisation du prince; mais que son principal motif, en l'amenant avec lui, avait été de surveiller lui-même son éducation. Ils firent alors remarquer l'extrême bienveillance de l'empereur, qui voulait bien l'admettre à son audience, quoiqu'il n'eût pas de fonctions publiques. A cela lord Amherst leur observa qu'on ne pouvait pas le regarder tout-à-fait comme n'en ayant pas, puisqu'il remplissait celle de page, emploi ordinairement confié à des jeunes gens de famille, et qui est souvent donné dans les ambassades. Les mandarins remarquèrent, en outre, que l'admission du précepteur du fils de son excellence au banquet, devait aussi être considérée comme une nouvelle faveur de sa majesté impériale.

Lord Amherst mit fin à ces observations en appelant l'attention des mandarins sur les diffé-

rens sujets de discussion qui leur étaient soumis ; et dit qu'attendu le refus que faisait l'empereur de dispenser l'ambassade du cérémonial tartare, il avait une proposition à faire, qui prouverait sans doute le vif désir qu'il avait d'amener la discussion à se terminer amiablement. Il leur exposa donc que, comme les ordres de son souverain étaient trop formels pour qu'il pût s'en écarter sans obtenir quelque équivalent, il offrait de se conformer aux désirs de l'empereur, sous la condition qu'un mandarin tartare, d'un rang égal au sien, exécuterait le cérémonial du ko-tou devant le portrait du prince régent. Les mandarins répondirent qu'une semblable proposition était inadmissible, par la raison que le mandarin qui, dans ce cas, serait chargé d'exécuter le ko-tou le ferait devant une ombre ; qu'il en serait différemment, si cette proposition était faite dans notre pays ; mais que, mise en avant dans ce moment, elle ne pouvait pas être reçue. Quoique pressés sur ce point, ils ne voulurent reconnaître aucune similitude entre ce que l'ambassadeur offrait, et ce qui avait eu lieu à Tien-sing. Lord Amherst leur observa alors qu'il n'agissait en cela que d'après l'exemple de lord Macartney, qui avait fait la même proposition aux ministres du père de sa ma-

jesté impériale , lequel y avait sans doute vu une preuve suffisante du désir que l'ambassadeur avait de lui rendre tous les honneurs convenables , puisqu'il avait enfin consenti à le recevoir avec le cérémonial usité en Europe.

Les mandarins persistant dans leur manière de voir , lord Amherst leur dit qu'on ne pouvait passer aussi légèrement sur des intérêts d'une si haute importance , et qu'il leur remettrait un mémoire à ce sujet pour qu'ils le transmissent à l'empereur. Ils lui déclarèrent qu'ils n'oseraient se charger de transmettre aucun papier contenant une semblable demande.

Lord Amherst , réclamant alors toute leur attention , dit qu'il avait à leur faire une dernière proposition , qui leur paraîtrait sans doute plus conforme à l'usage chinois ; que son unique motif pour refuser de se soumettre au cérémonial du ko-tou , provenant de la crainte où il était de déroger par là à la dignité de son souverain , il était nécessaire qu'il obtint un acte qui empêchât qu'on inférât rien de semblable ; qu'il demandait donc que , s'il se conformait au cérémonial exigé , sa majesté impériale rendrait un édit portant que tout ambassadeur chinois qui pourrait , par la suite , se présenter à la cour d'Angleterre , exécuterait le ko-tou devant sa majesté britannique.

« Impossible! s'écrièrent les deux mandarins à la fois; cette proposition est encore moins admissible que la première. » Sur cela lord Amherst leur dit qu'il mettrait ses deux propositions par écrit pour qu'ils les fissent parvenir à l'empereur; ce qu'ils refusèrent très-décidément. Son excellence leur offrit alors de soumettre ses deux propositions à l'empereur de la manière qu'ils le jugeraient plus convenable. Les mandarins s'y étant également refusés, lord Amherst leur observa que, puisque tout accès auprès de l'empereur lui était fermé, il ne lui restait plus qu'à leur déclarer qu'il était prêt à retourner sur ses pas. Les mandarins en exprimèrent leur regret, et ajoutèrent qu'ils ne voyaient pas d'alternative entre l'accomplissement du cérémonial et le retour de l'ambassade; que cependant ils feraient un rapport à sa majesté impériale sur la conférence qui venait d'avoir lieu; et qu'en attendant, nous descendrions la rivière un peu plus loin, afin d'être plus commodément placés. Ils étaient visiblement affectés de la tournure que les affaires avaient prise; et dirent, en passant, que vraisemblablement d'autres personnes seraient envoyées pour nous reconduire. Soo-ta-jin termina en répétant plusieurs fois les mots *Feen-ye!* « la volonté du ciel! » Je dois avouer que

je suis impatient de savoir si les mandarins consentiront à faire l'envoi du mémoire que l'ambassadeur se propose de rédiger, parce que si l'on s'y refuse, c'est une preuve suffisante du peu d'espoir qu'il y a de voir aucune négociation s'entamer; et, d'après ma manière d'envisager la chose, la meilleure raison pour ne pas aller plus loin.

Comme les mandarins nous l'avaient dit, nous descendîmes la rivière l'espace d'un mille, dans une position très-agréable, auprès d'un petit village. Dans l'après-midi, nous nous promenâmes devant les barques, plaisir dont nous avions à peine joui depuis notre départ de Tung-koo. Les habitans commencèrent bientôt à y exposer en vente des fruits et des légumes; et je ne doute pas que si nous restons ici quelques jours, on n'y établisse un marché. On nous a informés que les mandarins n'aiment pas à nous voir promener ainsi, parce que les Chinois regardent l'isolement comme essentiellement lié à l'agrément et à la considération que doivent rechercher les gens de qualité. Des boutiques de barbiers sont déjà établies au bord de la rivière; et tout ce que je crains, c'est que la jalousie chinoise ne s'alarme de cette apparence de domesticité. Notre position est assez semblable à celle de Tentale.

Nous voyons les montagnes bleues de la Tartarie ; Pékin n'est qu'à quatre-vingts milles ; et cependant nous pouvons , sous deux jours , tourner nos pas vers le sud. Le village auprès duquel nous sommes mouillés se nomme Tsae-tsung. — Quoi qu'il arrive , nous devons nous considérer comme heureux d'avoir rencontré les mandarins avec lesquels nous avons à traiter. Ils sont tous deux d'un excellent caractère ; et Kwang , en particulier , a des sentimens très-libéraux. Si l'on ne nous dispense pas du cérémonial , on devra attribuer la rupture des négociations au caractère personnel de l'empereur , qui est à la fois capricieux , faible et timide ; la réunion de ces différens sentimens explique assez son opiniâtreté. Il n'est pas impossible que ce ne soit les dernières commotions intestines qui ont non-seulement menacé son trône , mais même son existence , qui l'empêchent de dispenser d'un cérémonial qui tend si directement au maintien de sa dignité aux yeux de ses sujets.

Le 17 août. Nous eûmes de bonne heure la visite de l'un des mandarins qui ont assisté à la conférence de Tien-sing : il était accompagné de Chang et de Yin. Ils venaient nous communiquer le résultat des délibérations des deux mandarins supérieurs. Ils nous dirent qu'il

était impossible de mettre sous les yeux de l'empereur ni l'une ni l'autre des deux propositions faites par l'ambassadeur, parce qu'il les trouverait certainement plus offensantes que le refus même de se soumettre au cérémonial ; qu'en conséquence, Soo et Kwang pensaient qu'il convenait de s'adresser à l'empereur, d'abord de la part de l'ambassadeur, qu'ayant reçu des ordres formels de son souverain, de se conformer strictement à la conduite tenue par lord Macartney, il ne pouvait pas, quel que fût d'ailleurs son désir de faire ce qui était agréable à sa majesté impériale, enfreindre ces ordres ; mais qu'il suppliait humblement l'empereur de permettre qu'il pût lui rendre neuf fois ses hommages à la manière européenne ; et ensuite de la part de sir George Staunton : que son extrême jeunesse, lors de la première ambassade, rendait ses souvenirs fort incertains sur ce qui s'était passé à cette époque relativement au cérémonial, mais qu'il avait entendu dire que lord Macartney ne s'y était pas soumis. Les mandarins dirent qu'il était possible que sa majesté impériale fût portée, d'après ces motifs, à nous dispenser de la rigueur du cérémonial. Cette proposition fut précédée d'une longue harangue que le mandarin-secrétaire adressa à sir George Staunton, et par

laquelle il lui témoigna la surprise où avait été sa majesté de voir qu'il n'avait pas fait usage de son influence sur l'ambassadeur pour le déterminer à se soumettre au cérémonial exigé, en reconnaissance des bontés que l'empereur Kien-lung avait eues pour lui, lors de la première ambassade. Sir George profita de cette occasion pour faire observer l'inconvenance qu'il y avait à le distinguer de lord Amherst et du second commissaire, puisque leurs résolutions, comme leurs opinions, devaient être les mêmes. Dans le dessein de prévenir la répétition de semblables observations à l'avenir, lord Amherst ajouta que, bien qu'il fût très-disposé en général à déférer aux opinions de sir George, il ne prenait cependant pour guide, dans cette circonstance, que les ordres de son souverain. Comme les propositions des mandarins étaient évidemment un prétexte de leur part pour se rétracter, et qu'il n'y avait aucune objection à faire contre les représentations qu'ils voulaient adresser à Pékin, lord Amherst y donna son consentement.

On discuta ensuite la manière particulière dont s'exécuterait le cérémonial proposé. Lord Amherst fit savoir l'intention où il était de tout faire pour qu'il eût lieu, autant que possible, selon les désirs de l'empereur, mais en

lui conservant toutefois son caractère distinct. On convint enfin qu'il correspondrait, quant au nombre de génuflexions et de saluts, avec le ko-tou (1). Le mandarin-secrétaire dit que cette circonstance (qu'il affectait de regarder comme une nouvelle proposition, quoiqu'elle eût déjà été faite à Tien-sing) justifierait la démarche que les mandarins allaient faire auprès de l'empereur. Ainsi l'affaire en resta là. Si la nouvelle proposition que viennent de faire les mandarins l'a été en conséquence d'instructions plus modérées reçues de Pékin, nous pouvons espérer de voir cette désagréable discussion se terminer d'une manière satisfaisante; s'il en est autrement, c'est une preuve qu'il nous est permis de compter sur la bonne volonté que Soo et Kwang mettront à seconder nos vues; et, puisque tout nous autorise à les considérer comme des hommes de quelque importance, c'est toujours un avantage.

A une heure, on nous manda, pour assister

(1) Le cérémonial tartare a peut-être été mal exprimé par le mot chinois ko-tou, qui, littéralement, signifie plutôt trois simples génuflexions, espèce de salutation en usage, même dans la vie privée. Le cérémonial de la cour porte le nom de san-kwei-keu-kou, qui signifie trois génuflexions et neuf saluts de la tête.

à une conférence avec les mandarins-secrétaires attachés à Soo et Kwang, et qui étaient accompagnés par Chang. Le secrétaire qui avait été avec nous dans la matinée entama la conversation en nous communiquant le contenu d'un édit impérial reçu dans le moment même. Par cette pièce, il est prescrit à l'ambassadeur de se rendre à Tong-chow, où il sera reçu par deux mandarins supérieurs en dignité à Soo et Kwang. Ils se nomment Ho et Moo. Le premier est koong-yay (1), ou

(1) La noblesse, en Chine, peut se diviser en deux classes : l'une personnelle, et l'autre tenant aux emplois. Le titre de *Koong-yay* appartient à la première ; il est divisé en cinq classes instituées par le fondateur de la dynastie actuelle, qui prit en même temps lui-même le titre de *Tai-tsou*, ou conquérant. Dans l'origine, ces différens degrés de noblesse étaient restreints à la famille, ou, pour mieux dire, au clan du fondateur. Les trois premiers degrés se conféraient aux aînés des diverses branches de la famille, et les deux autres aux jeunes membres les plus distingués. Ces titres sont *Tsien-van*, *Kiun-van*, *Pei-lee*, *Pei-tse* et *Koong-yay*. On peut dire que les trois premiers appartiennent encore aujourd'hui aux seuls patens de l'empereur, et comprennent les regulos ou princes, dont il est si souvent mention dans les relations des missionnaires. Il ne paraît pas que les deux derniers soient aussi bornés ; car l'aîné des descendans mâles de Confucius porte le titre de koong-

duc, et allié par mariage à l'empereur ; l'autre , président du tribunal des rites. L'ambassadeur doit d'abord être requis d'exécuter le

yay. Quant à Ho, il est présumable qu'il ne se trouve affilié à la famille impériale que par le mariage de l'empereur avec sa sœur. On assigne des pensions, et même des domestiques tartares, ou Chinois tartarisés, à cette espèce de princes. Leur résidence ordinaire est dans l'enceinte du palais ; et leurs fonctions sont d'accompagner le monarque, mais plus particulièrement dans les grandes fêtes et dans les cérémonies publiques. Toutes les affaires qui ont trait à la famille impériale, collectivement ou individuellement, sont discutées devant un tribunal composé des princes. Les titres et pensions sont personnels, et il dépend de l'empereur de les transmettre ou non aux fils de ceux qui les possédaient, après leur mort. Il n'est pas même jusqu'aux domestiques, dont je viens de parler, qui ne retournent à l'empereur, le quel en dispose comme bon lui semble. On peut donc en conclure qu'excepté dans la famille de Confucius, il n'y a pas, à proprement parler, de noblesse héréditaire en Chine; il y a plutôt une éligibilité héréditaire aux cinq degrés de noblesse que possèdent tous les membres de la famille impériale, mais qui n'a d'effet qu'au moyen d'un édit de l'empereur.

Je n'ai pu m'assurer si le titre d'*haou-yay*, que les missionnaires traduisent ordinairement par celui de *comte*, et dont M. Morrison a fait usage en désignant le rang de lord Amherst, est le même que celui de *pei-tse*, ou, si c'est un degré inférieur et additionnel. Ceux qui portent ces

cérémonial tartare devant ces mandarins ; et, s'il s'engage à le répéter ensuite en présence de l'empereur, il sera alors admis à l'honneur

titres de noblesse personnelle ont le pas sur les personnes qui n'ont de prérogatives que celles que leur donnent leurs emplois.

La division des mandarins, la manière de les distinguer par les boutons qu'ils portent à leurs bonnets, et le rang qu'ils occupent relativement à leurs fonctions civiles et militaires, sont assez connus pour rendre inutile tout détail à cet égard. On peut cependant dire qu'il existe deux classes de mandarins, ceux en fonction, et ceux honoraires. C'est à cette dernière classe qu'appartiennent les négocians du Hong qui portent des boutons. La vanité, et le désir de se mettre à l'abri de toute punition corporelle, sont les motifs qui les engagent à acheter, souvent à un très-haut prix, un titre qui n'est accompagné ni d'une distinction réelle, ni d'aucune espèce d'autorité. Il ne leur offre même pas une très-grande sécurité contre les punitions corporelles ; car, quoiqu'un mandarin doive être dégradé de sa dignité avant qu'une semblable punition puisse lui être infligée, les vice-rois ont cependant le droit de dégrader les mandarins dans l'étendue de leur juridiction, sauf à répondre de tout acte semblable au tribunal supérieur de Pékin.

Quand les fonctions qui lui ont été attribuées viennent à cesser, souvent le mandarin retourne dans sa province, où il rentre dans la condition privée, et ne fait plus, pour ainsi dire, partie de la noblesse. Néanmoins, la politesse

d'une audience. Il est ensuite dit que l'empereur serait également satisfait que l'ambassadeur voulût exécuter le cérémonial devant Soo et Kwang. Le mandarin-secrétaire ajouta que Kwang et Soo, connaissant la détermination de lord Amherst relativement au ko-tou, désiraient pouvoir ajouter à leur rapport qu'il était disposé à s'y conformer en leur présence, soit ici, soit à Tong-chow, de la manière dont il l'a proposé. L'ambassadeur, ne voyant dans cette demande que le désir de mieux comprendre ce qu'il entendait, en le voyant exécuter, fut d'abord assez disposé à en faire une répétition particulière devant Soo et Kwang, parce que, dans tout état de choses, il préférerait avoir affaire à des personnes qu'il connaissait déjà qu'à des étrangers. Toutefois, comme il était nécessaire de bien connaître le motif de cette

lui conserve cette distinction pendant sa vie, et souvent même elle s'étend à sa famille.

Une chose assez remarquable en ce qui concerne les titres de noblesse en Chine, c'est que, quoiqu'ils ne soient pas héréditaires, ils ont quelquefois, cependant, un effet rétroactif, en vertu d'un édit spécial qui ennoblit les ancêtres, mais non pas la postérité de celui que l'on veut honorer. Un missionnaire, sous le règne de Kang-hi, fut l'objet d'une faveur aussi extraordinaire.

demande, on fit à ce sujet différentes questions aux mandarins. Il parut d'abord, d'après les réponses qu'ils firent, qu'ils voulaient obtenir une sorte de garantie des intentions de l'ambassadeur. Pour répondre à leurs vœux, lord Amherst déclara solennellement qu'il exécuterait religieusement et à la lettre tout ce qu'il avait proposé. Je fus le premier frappé de l'idée qu'on voulait autre chose qu'une simple garantie, et que l'on désirait peut-être la répétition du cérémonial qui avait eu lieu devant la table couverte de soie jaune, joint à quelques autres encore; ou bien que, comme ce cérémonial était, sous tous les rapports, plus humiliant que le ko-tou même, on le demandait dans la persuasion que si l'on s'y soumettait, il n'y aurait plus à craindre que l'ambassadeur hésitât lors de l'audience. Ma conjecture se trouva fondée; car, après de nouvelles questions, nous vîmes que la répétition devait se faire devant une figure de dragon, emblème de l'empereur. Lord Amherst, informé de cette dernière particularité, déclara qu'après cette explication, il se voyait dans la nécessité de tout refuser; que, si la répétition n'était demandée que comme une garantie, elle était tout-à-fait inutile, en ce qu'elle ne pouvait donner la certitude de ce qu'il ferait ensuite;

et qu'en outre, les circonstances qui la faisaient proposer la rendaient absolument inadmissible, puisqu'on ne pouvait pas présumer qu'il ferait à Tong-chow ce qu'il avait refusé de faire à Tien-sing; que Kwang et Soo connaissent ses intentions à cet égard, et que, quels que fussent les mandarins qui seraient députés à Tong-chow, ils ne changeraient rien à sa détermination; qu'il avait déjà solennellement promis de se soumettre au cérémonial qu'il avait proposé, et qu'il en ferait même la déclaration par écrit, si on le désirait. Les mandarins acceptèrent cette proposition, qu'ils reconnurent comme étant tout-à-fait satisfaisante, et félicitèrent lord Amherst sur sa conduite sage et prudente.

Le mandarin qui avait pris le plus de part à la discussion, dit à sir George Staunton, en lui servant la main : « Ainsi donc, quand il viendrait vingt mandarins à Tong-chow, l'ambassadeur n'en ferait pas plus que pour Soo et Kwang ? » Sir George ayant répondu affirmativement, le mandarin dit avec chaleur : « C'est important, c'est essentiel ! » Il est évident que la satisfaction qu'il exprimait ainsi n'avait aucun rapport aux intérêts de l'ambassade, mais bien aux suites que le succès ou la non réussite de la négociation projetée à Tong-chow pour-

rait avoir pour Soo et Kwang. Si les autres mandarins déterminaient lord Amherst à céder sur le point en contestation, il s'ensuivrait que les difficultés qui se sont élevées seraient attribuées à un défaut de talent de la part de Soo et de Kwang ; mais si, au contraire, l'ambassadeur persistait dans sa détermination, l'engagement par écrit qu'il venait de leur offrir, étant la dernière concession qu'il voulait faire, ils auraient le mérite d'avoir obtenu tout ce qu'il avait été possible d'obtenir. D'après le désir manifesté par les mandarins, on détailla dans la déclaration écrite qu'on leur remit, le cérémonial tel qu'on le leur avait proposé.

J'ai oublié de dire que, dans la conférence du matin, un mandarin, en dépeignant le cérémonial, avait fait des gestes qui nous firent croire que quelque mandarin porterait la main sur lord Amherst pour le prévenir de l'instant où il devrait faire la gémuflexion. Dans cette persuasion, sir George l'informa que, d'après nos usages, toucher une personne était regardé comme une offense grave. Cette proposition fut aussitôt retirée, et on convint que l'avertissement se ferait de vive voix : il n'y eut pas la moindre objection à cet égard. Je crois que l'on fera usage des mots San-kwei-keu-kou ; il n'est ce-

pendant pas impossible que l'on emploie les gestes.

On avait ordonné aux barques de poursuivre leur route, même avant que la conférence commençât; de sorte que nos regards sont encore une fois tournés vers Pékin.

Mon temps a tellement été absorbé par les conférences, et ma pensée si préoccupée de réflexions sur l'état d'incertitude où sont nos affaires, que je n'ai eu ni le loisir, et je pourrais même dire l'envie d'examiner le pays par lequel nous passons. J'ai remarqué seulement que les rives du fleuve s'élèvent progressivement, et que l'on aperçoit une plus grande quantité de bois. La culture est à peu près la même. — En Chine comme ailleurs, le despotisme pèse avec moins de rigueur sur les dernières classes du peuple que sur les autres. Nos halours, par exemple, ont maintes fois demandé leurs gages, en se refusant d'aller plus loin avant d'être payés. On dit qu'ils forment une classe à part. Ils viennent de différentes parties de l'empire, et n'ont pas d'autre occupation que de halier les embarcations. Le travail qu'ils font est souvent pénible; ils l'accompagnent d'une chanson qui a pour but de s'encourager mutuellement et de donner de l'ensemble à leurs efforts; M. Morrison en a eu une copie.

Le village où nous arrêta mes, le 16, est la résidence d'un mandarin militaire, qui a le grade de colonel. Il s'est, dit-on, distingué dans la dernière rébellion; il a été blessé à la cuisse, et a obtenu une plume de paon en récompense. Il est d'une taille très-élevée; et, si son courage égale sa force, il a dû être utile dans cette circonstance. Avec la vanité qui nous est commune à tous, il nous demanda si nous n'avions pas entendu parler d'une affaire où il s'était trouvé. Quoiqu'en effet M. Morrison en eût lu le détail dans la gazette de Pékin, il ne crut pas à propos d'en convenir.

Je me suis beaucoup amusé, hier au soir, à voir jouer au jeu de deviner le nombre de doigts; on l'appelle en chinois Tsoee-moe; des deux mandarins inférieurs qui y jouaient, l'un est attaché à notre barque.

C'est bien le mandarin le plus bête de sa paroisse (1); et, quoique sa physionomie semblât un peu plus expressive quand il riait, il y régnait cependant encore un si grand caractère de bêtise, que je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu la pareille. Le perdant buvait un verre

(1) Cette phrase est en français dans l'original.

de vin ou de liqueur ; ce que bien des gens auraient appelé gagner.

Notre barque a été empoisonnée toute la journée d'une odeur suffocante , provenant d'un régal de poisson corrompu que les bate-liers mangent avec leur riz. Les Chinois regardent le manger comme la première de toutes les choses ; et ils semblent en faire leur unique occupation : toutefois il est présumable qu'ils ne mangent que peu à la fois. Leur principal repas se fait dans l'après-midi ; leurs mets sont sans saveur , dégoûtans de graisse , et sont plus ou moins estimés selon leurs qualités fortifiantes.

Quelques-unes des grandes jonques que nous avons rencontrées , nous ont paru bien équipées ; et ceux qui étaient à bord avaient l'extérieur de l'aisance. Les jonques sur lesquelles se trouvent des officiers du gouvernement ont des placards pour les distinguer. Ces écrits sont ordinairement un avis au peuple d'être tranquille , et de ne pas obstruer le passage. Les soldats employés à écarter la foule qui s'attroupe autour de nos barques chaque fois que nous mouillons , semblent parfaitement s'entendre avec les curieux ; car les uns feignent de frapper , et les autres de s'en aller , mais c'est pour revenir bientôt à leur première place. Le symbole

de l'autorité qui est aussi l'instrument de punition, n'est souvent que la tige du Kaou-leang (1) ou millet. — Nous n'avons pas vu, pendant ces dernières vingt-quatre heures, un aussi grand nombre de villages; mais je ne puis pas en dire autant des spectateurs.

Nous déjeunons et dînons ensemble à bord de la même barque; et après les repas nous retournons chacun à bord de la nôtre. Séparés de nos provisions d'Europe, et réduits à celles que les Chinois nous fournissent, nous ne faisons pas une très-bonne chère; aussi, sans l'occupation que nous donnent les affaires, l'ennui et l'uniformité de notre vie seraient affreux; tel est cependant le sort qui nous attend jusqu'à notre retour à Canton. Quelques-uns d'entre nous se promènent tous les jours, malgré la foule dont ils sont constamment suivis. Cette gêne m'y a fait renoncer; mais comme ma santé souffre singulièrement de cette vie sédentaire, il faut que je fasse un effort sur moi-même pour me procurer de l'exercice.

Dans quelques endroits, les bords de la rivière sont formés artificiellement de terre et de

(1) Kaou-leang signifie grain élevé; et le millet de la Chine mérite bien ce nom, car ses tiges ont souvent plus de douze pieds de haut.

sable mélangés ; et on voit de distance en distance les matériaux destinés à leur entretien , disposés par tas. — Pendant la nuit, nous avons passé près d'un grand banc de sable ; mais , jusqu'à présent , nous n'avons pas eu connaissance d'aucune des îles dont parlent les voyageurs qui nous ont précédés. — Ce matin, avant l'heure du déjeuner , nous avons vu un joli édifice que l'on croit être l'un de ces bâtimens élevés temporairement pour recevoir des mandarins de distinction. Tout auprès se trouvaient de grandes portes rectangulaires que les Chinois appellent Py-loo , et que l'exagération européenne décore du nom d'arc-de-triomphe.

Le Chinois a si peu de délicatesse dans sa manière d'agir , et une si imperturbable fausseté dans ce qu'il dit , que les raisonnemens les plus concluans sont perdus avec lui. Niant à la fois , *ad libitum* , les principes et les faits , il rend inutiles tous les moyens de réfutation ; et, quoiqu'intimement convaincu de sa fausseté et de sa duplicité , il n'en prend pas moins le langage de l'intégrité offensée , pour peu qu'on paraisse réservé à son égard. Il faut , au reste , convenir que la constante habitude de ces vices lui donne une singulière aptitude à découvrir , chez les autres , tout ce qui peut y avoir le moindre rapport. — Notre ami Chang se dit du

goût pour la littérature, et on nous assure qu'il fait des vers. C'est à peu près le cas en Chine chez tous les hommes comme il faut ; et ordinairement ils s'amusent , dans leurs réunions , à faire des compositions impromptues.

Le 18 août. Notre marche est très-lente , et nous ne faisons probablement pas plus de vingt milles par jour. On ne voit pas de villages sur les bords de la rivière ; mais l'affluence des curieux est toujours la même ; les femmes se placent ordinairement à l'entrée des chemins qui conduisent aux villages. — Diverses espèces de millet, et le palma-christi , continuent d'être les principaux objets de culture. — Le semoir paraît être généralement adopté par les cultivateurs chinois. — Ils réunissent le joug au harnais dans l'attelage de leurs charrettes.

Aujourd'hui je suis parvenu , avec quelques autres , à faire une promenade d'environ cinq milles , mais non pas seuls ; la foule qui nous suivait était aussi nombreuse que de coutume. Nous avons été obligés , en attendant l'arrivée de nos barques , de nous placer séparément pour diviser l'attention des Chinois , et rendre ainsi moins insupportable l'exécrable odeur qu'ils exhalaient. — M. Abel et M. Amherst ont passé plusieurs heures à bord de la barque du colonel chinois. Il nous accompagne aux li-

mites de son commandement, et paraît désirer de cultiver notre connaissance.

Aujourd'hui la rivière s'est trouvée très-basse dans différens endroits. On m'a assuré que les grandes jonques, chargées de grain, éprouvent souvent par là de longs retards dans leur route. Ces bâtimens appartiennent à des particuliers, et sont frétés par le gouvernement (1) ; leur chargé est de six cents mesures de grain ; le propriétaire est libre de disposer du surplus : il est au reste maître à bord, où il demeure ordinairement avec sa famille. Les provinces du centre, que nous espérons traverser à notre retour de Canton, sont les greniers de l'empire.

Le 19 août. Nous avons vu, à droite et à gauche de la rivière, quelques espaces très-agréablement boisés, et assez semblables aux parcs en Angleterre. Nous ne devons arriver

(1) L'établissement de ces jonques remonte à la dynastie de Yuen, lors de la construction du grand canal. Leurs équipages, nommés kan-kin, étaient, dans l'origine, composés de criminels, auxquels on remettait la peine du bannissement en les assujettissant à ce service. On leur permettait de prendre leurs familles à bord, et on les exemptait de toute espèce de droits. Ce dernier privilège, et la manière de former les équipages ont depuis cessé.

que demain à Tong-chow, dont nous sommes encore à cinquante lis. — La différence entre la température du matin et celle du soir est maintenant de 16 degrés; les nuits sont froides; mais, à tout prendre, je crois que le climat est encore ce que notre position offre de plus agréable.

Nous avons été obligés de nous adresser aux mandarins chargés de nous conduire, pour nous plaindre de l'insuffisance des vivres. Quoique nous n'en ayons jamais eu en abondance, on a sans doute pensé que nous en avons encore trop, puisque nous nous sommes aperçus qu'on en diminuait peu à peu la quantité; enfin aujourd'hui, plusieurs articles nous ont totalement manqué. Cette négligence peut provenir du défaut de soin, ou peut-être de la situation équivoque où nous nous trouvons; mais je crois qu'il faut plutôt l'attribuer à la première cause, surtout lorsque je réfléchis que les commissaires impériaux sont comme suspendus de leurs fonctions. J'apprends de M. Morrison qu'en Chine, la coutume de fournir des provisions aux ambassades, est semblable au *seeyoorset* en Perse. Dans les deux pays, on regarde les ambassadeurs comme les hôtes du souverain; et les magistrats des districts par où passe la route qui conduit à la capitale, sont obligés de

fournir tout ce qui leur est nécessaire. Ainsi, à moins que l'on ne prenne des précautions d'avance, l'abondance des vivres dépend de la nature du pays que l'on est obligé de traverser. Pour ce qui nous concerne, je crois que l'on a négligé ce soin. Les mandarins ont eu l'air de faire des démarches, mais les choses n'en vont pas mieux pour cela.

Il paraît que la disgrâce dans laquelle Nanyin-chong, le dernier vice-roi de la province, est tombé, provient d'un excédant de 20,000 taels ou 156,000 francs, dans ses dépenses publiques, lequel ne lui a pas été alloué par les tribunaux. Il est toujours détenu. Le gouvernement croit qu'il est en état de remplacer cette somme; mais les mandarins qui nous accompagnent pensent différemment. Cela semble d'autant plus extraordinaire, qu'il a été vice-roi de Canton, et que l'on regarde généralement ce poste comme étant très-lucratif. Quoique la place d'hoppo (1) à Canton exige quelques connaissances commerciales, il ne paraît pas que l'on y ait aucun égard en y nommant; car le hoppo se trouve toujours être un serviteur favori de l'empereur, auquel on donne cet

(1) Receveur général des douanes et des revenus.

emploi pour lui faciliter les moyens d'amasser une fortune considérable.

Les mandarins Soo et Kwang ne correspondent ni avec les ministres, ni avec les tribunaux. Leur nomination de Chin-chae, ou de commissaires impériaux, les autorisent à communiquer directement avec l'empereur. Le principe de la responsabilité est porté si loin en Chine, qu'il n'y a nul doute qu'on ne les rende responsables du refus que lord Amherst a fait de se soumettre au cérémonial du ko-tou; et il est possible que leur peu de réussite à cet égard soit suivi d'une sévère punition. D'après les informations que M. Morrison a reçues d'une autre source, il est porté à croire à leur suspension; et, ce qui semble le confirmer, c'est la cessation de nos rapports ensemble.

Nous remarquons, à mesure que nous avançons, que le peuple est d'un extérieur fort au-dessous de celui de Fien-sing et de ses environs. Leurs physionomies n'ont pas le même air de santé, et leurs vêtements annoncent la pauvreté; les hommes y font plus généralement usage de chapeaux.

Le 10 août. Nous avons rencontré une autre flotte de jonques impériales. Le revenu du droit de tonnage qui se perçoit sur cette rivière

doit être immense ; il n'en est peut-être pas en Europe où il navigue un aussi grand nombre de bâtimens. — Les bas-fonds deviennent plus fréquens , ce qui provient sans doute de la sécheresse ; car les bords du rivage , partout où ils ne sont pas élevés par l'art , offrent des traces d'une inondation très-étendue.

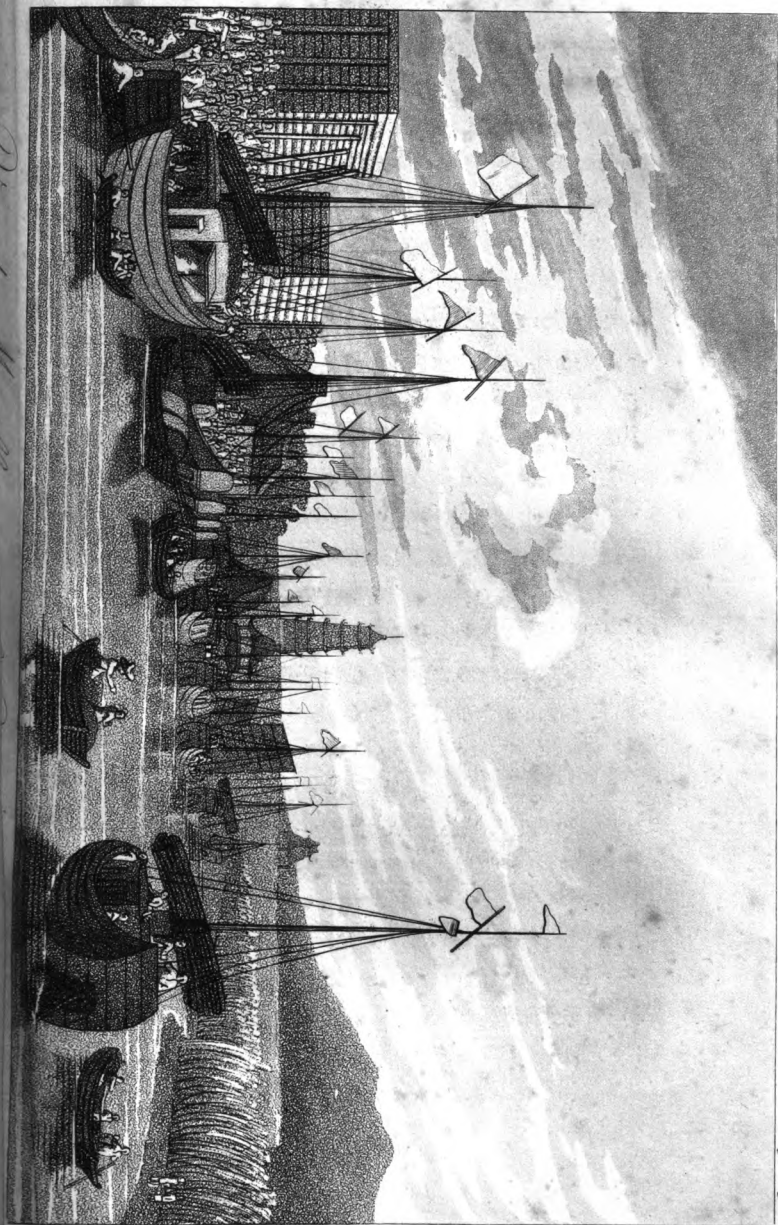
Une halte que firent nos barques devant une troupe de soldats rangés en bataille pour rendre les honneurs à l'ambassadeur , me fournit l'occasion de les examiner avec un peu d'attention. Pour me servir d'une expression militaire , il y en avait de toutes armes. Quelques-uns portaient des fusils ; d'autres des arcs , des flèches , des sabres , des boucliers ; et des cuirasses d'étoffe piquée. Leur arc a la même forme que celui des Persans , c'est-à-dire , qu'il n'est pas en courbe continue ; mais il en diffère cependant en ce qu'il exige très-peu de force pour le tendre. Leurs flèches sont garnies de plumes sur une longueur de plus de trois pieds , et se terminent par une pointe en fer qui n'est pas barbelée. Les fusils chinois sont les plus mauvais que j'aie jamais vus : ils sont si mal faits , et sont ensuite si mal entretenus , qu'il doit être impossible d'en faire usage. Les sabres sont courts , bien faits , légèrement courbés , et paraissent être d'assez bon-

nes armes. La corde de l'arc frotte contre le pouce ; ce qui fait que l'on porte, pour le garantir, une bague d'os, ou de toute autre substance dure. J'ai déjà décrit l'étrange costume des soldats, qu'on peut appeler les monstres de la garde impériale : rien n'est plus plaisant. J'ai parlé de la couleur de leurs vêtements : ceux-ci consistent en une veste ouverte et un pantalon ; quelques-uns avaient autour de la tête un morceau d'étoffe de couleur qui ressemble à un mauvais torchon. Ils tiennent devant eux leurs grands boucliers serrés contre leur poitrine ; on aperçoit au-dessus quelques pouces de leurs lames rouillées. Le principal officier de service portait un bouton bleu. La prééminence des emplois civils sur les emplois militaires en Chine est telle, qu'un mandarin civil à bouton blanc prend souvent le pas sur un mandarin militaire à bouton de corail.

Nous apercevons les montagnes depuis deux jours ; mais elles sont encore, vu leur éloignement, enveloppées d'une atmosphère bleuâtre ; elles paraissent divisées en plusieurs chaînes, dont la plus haute doit être d'une prodigieuse élévation. A une heure et demie, nous vîmes la haute pagode de Tong-chow, qui avait préalablement fixé notre attention comme

jouant un grand rôle dans la chanson des ha-
 leurs. C'est à Tong-chow que se terminent
 leurs travaux ; peut-être y verrons-nous aussi
 terminer les nôtres. S'ils ont lutté contre le
 cours de Pei-ho, nous nous sommes opposés
 au torrent des préjugés et des prétentions in-
 justes. Pour eux ce sera certainement un lieu
 de repos ; et, si l'on peut qualifier ainsi la ces-
 sation du combat par suite d'une défaite ; nous
 pouvons aussi espérer d'en jouir. — Nous je-
 tâmes l'ancre à cinq heures. On voit les murs
 de la ville du haut des jonques qui sont au
 mouillage : celui-ci est couvert de bâtimens ;
 mais en moins grand nombre qu'à Tien-sing.
 A notre arrivée les troupes se trouvaient sous
 les armes ; elles nous rendirent les honneurs
 d'usage, qui, de plus, furent accompagnés de
 leur détestable musique.

M. Morrison fut aussitôt conduit à terre
 pour voir le logement destiné à l'ambassade. A
 son retour, il nous le dépeignit comme se
 trouvant dans un édifice qui paraissait destiné
 à recevoir des fonctionnaires publics ; il était
 passablement meublé, et avait tout l'air d'être
 préparé pour la circonstance. Le local n'était
 pas assez vaste pour recevoir tout le monde ;
 mais M. Morrison fut d'avis que les Chinois
 pourraient être mécontents si lord Amherst ne



l'occupait pas, parce que les préparatifs que l'on avait faits étaient regardés comme une attention de la part de l'empereur. Cet édifice se trouvait à cent cinquante pas des barques.

Dans l'après-midi, Soo et Kwang rendirent visite à lord Amherst; et, peu après avoir dit quelques mots sur le logement qui lui avait été préparé à terre, et être convenu que lord Amherst l'occuperait le jour suivant, ils entamèrent la question du cérémonial. Ils dirent que tout allait au mieux, sauf cette malheureuse diversité dans la manière d'envisager la chose; que l'empereur était dans les dispositions les plus favorables, et qu'il serait bien fâcheux que cette affaire ne pût s'arranger à la satisfaction mutuelle des parties: il paraissait donc qu'ils n'étaient pas suspendus de leurs fonctions. Lord Amherst saisit cette occasion pour leur témoigner combien il éprouvait de plaisir à voir qu'ils continuassent à servir d'intermédiaire entre lui et leur gouvernement. Il leur dit ensuite que, comme toutes les circonstances de la réception de lord Macartney avaient été reconnues par eux, il ne pouvait que leur répéter ce qu'il leur avait déjà dit; que les ordres de son souverain lui faisaient un devoir de ne s'écarter en rien de ce qui s'était

fait alors ; que, néanmoins, vu le vif désir qu'il avait d'être agréable à sa majesté impériale, il était prêt à se conformer au cérémonial tartare si un sujet de sa majesté s'obligeait à l'exécuter devant le portrait du prince régent, ou bien si l'empereur rendait une déclaration formelle portant que tout ambassadeur chinois qui pourrait, par la suite, être envoyé à la cour d'Angleterre, exécuterait, si on le lui demandait, le ko-tou en présence de S. M. B. Il ajouta que le but de ces demandes était d'empêcher qu'on ne regardât cette cérémonie comme un hommage rendu par un prince tributaire (1).

Kwang répondit brièvement à cet exposé, en observant qu'il n'était pas généralement admis que lord Macartney ne se fût pas soumis à l'usage établi en Chine ; et, quant à

(1) Cette seconde condition ne diffère pas essentiellement de l'arrangement définitif que Bell d'Antermoy, dans sa relation de l'ambassade d'Ismailoff, prétend avoir été proposé par Kang-hi. Voici ses propres expressions : « Que » l'ambassadeur se conformerait aux usages reçus à la cour » de Chine ; et que, lorsque l'empereur enverrait un » ministre en Russie, il aurait ordre de se soumettre, en tout » point, au cérémonial usité dans cette cour. » Si cette déclaration de l'empereur a été verbale et communiquée par la voie de son ministre, elle était d'une petite impor-

la prétention qu'on pourrait supposer à sa majesté impériale de considérer sa majesté britannique comme un prince tributaire, elle était suffisamment démentie par la nomination de personnes de leur rang pour accompagner l'ambassadeur à la cour. Lord Amherst répondit qu'il ne se serait jamais prévalu de la conduite tenue par lord Macartney, s'il avait pu exister le moindre doute sur l'authenticité de ce qu'il avançait; et que, bien qu'il fût très-flatté du choix qui avait été fait de leurs personnes, il ne pouvait pas en attendre moins des gracieuses dispositions de sa majesté impériale. « Eh bien, dirent-ils, puisque l'objet de » l'ambassade est de consolider les relations » de bonne amitié entre les deux pays, il ne » faut pas qu'une seule difficulté y mette obsta- » cle. » Lord Amherst leur témoigna combien il était sincèrement disposé à faire tout ce qu'il

taité, et ne pouvait que fournir à Ismaïloff un prétexte honnête de souscrire à ce que l'on exigeait de lui. Peut-être eût-on pu en obtenir autant dans la circonstance actuelle. Les Lettres édiifiantes rendent un compte différent de l'arrangement fait à cette époque avec l'ambassadeur russe. Il y est dit que l'empereur Kang-hi proposa qu'un mandarin fit devant la lettre du czar les mêmes prosternemens que l'ambassadeur ferait devant lui. On peut en conclure que les deux propositions de lord Amherst tendaient au même but.

serait compatible avec les ordres de son souverain pour y parvenir. Ils exprimèrent alors le peu d'espoir qu'ils avaient de réussir à persuader l'ambassadeur de souscrire aux désirs de sa majesté impériale; et firent part à son excellence de la destitution de l'officier commandant à Ta-koo, pour avoir permis le départ des vaisseaux. Soo-ta-jin ajouta : « Tel sera aussi » notre sort ! » L'ambassadeur leur dit qu'il espérait que leurs craintes à cet égard ne se trouveraient pas fondées; et les assura que d'autres n'auraient pas mieux réussi qu'eux dans la mission qui leur était confiée. En effet, si on lui eût envoyé ce même soir de nouveaux négociateurs, il en eût certainement agi avec eux d'une manière plus réservée.

Dans le cours de la conférence, les mandarins établirent très-franchement les difficultés qu'éprouvaient les deux parties, attendu les ordres de leurs souverains respectifs. Toutefois, ils firent entendre que, si lord Amherst souscrivait à ce qu'on exigeait de lui ici, il pourrait faire à son retour tel rapport qu'il jugerait à propos. Lord Amherst observa à ce sujet que, s'il était possible qu'il eût la bassesse de faire un rapport contraire à la vérité, il avait avec lui soixante-quatorze témoins qui la feraient connaître. Cette proposition prouve

suffisamment la manière de penser des Chinois à l'égard des hommes revêtus de fonctions publiques. On convint que lord Amherst débarquerait à dix heures ; et les mandarins le prévirent qu'ils se proposaient de lui faire visite aussitôt après. M. Morrison, s'étant informé à quel usage étaient destinées des tentes qui se trouvaient dressées près du logement de l'ambassadeur, sut de Yin, qui le lui dit par mégarde, que c'était pour un repas semblable à celui de Tien-sing, que l'on se proposait de donner à son excellence ; les principaux mandarins n'avaient rien fait entrevoir de semblable. M. Davis apprit, d'une personne d'un rang inférieur, que Ho, dont il a déjà été question, et Moo, président du lipou, ou tribunal des rites, avaient été nommés pour négocier avec l'ambassadeur.

J'ai omis de rapporter deux observations faites par les mandarins pendant cette conférence. Nous n'y fîmes pas grande attention dans le moment ; mais nous en jugeâmes différemment lorsque M. Morrison nous les rappela. La première, c'est que, selon eux, le roi d'Angleterre lui-même, s'il était en Chine, croirait de son devoir de souscrire aux désirs de l'empereur ; et l'autre, que l'ambassadeur devait se regarder comme ministre de l'empereur, et était, par conséquent, tenu d'obéir à ses or-

dres. Ces deux suppositions peuvent être considérées, par ceux qui attachent une si haute importance aux suites résultantes de notre déférence, comme une explication de l'esprit dans lequel on exige l'exécution du cérémonial.

CHAPITRE III.

Négociations à Tong-chow. — Entrevue avec Ho et Moo.

— Remise d'une lettre de l'ambassadeur à l'adresse de l'empereur. — Communication avec Chang. — Arrivée de quelques Russes. — Remarques sur Tong-chow. — Seconde entrevue avec Ho. — Voyage de nuit à Pékin. — Événemens à Yuen-min-yuen. — Départ précipité.

LE 21 août. Lord Amherst et les deux commissaires se rendirent au logement qui leur avait été préparé, dans l'intention seulement d'y recevoir la visite de Soo et Kwang, comme on en était convenu, parce qu'on avait résolu de ne s'y établir que le lendemain : toutefois, on fit à terre des préparatifs de dîner. A deux heures, Hung, le mandarin-secrétaire, et Chang, vinrent nous annoncer que Ho, qui était koong-yay, ou duc, et Moo-ta-jin, président du lipou, avaient été nommés pour discuter avec l'ambassadeur la question du cérémonial. Ils ne dirent pas positivement si la première visite devait être faite par lord Amherst, ou par ces mandarins. Hung nous

représenta le koong-yay comme un jeune homme peu communicatif, et remarquable par ses manières sévères et l'inflexibilité de son caractère. Le président était avancé en âge, et avait acquis une grande expérience des affaires. L'entrevue fut remise au lendemain, et devait avoir pour objet la discussion du cérémonial tartare. Lord Amherst se borna à dire qu'il était prêt à conférer avec le duc. La visite de Hung et Chang se termina là, et ne nous fit rien entrevoir de satisfaisant pour l'avenir. L'allusion, faite du caractère du koong-yay, était offensante, si elle avait pour but de nous intimider, et ridicule si c'était un avis qu'ils voulaient nous donner.

Nous avions à peine fini de dîner, quand on nous annonça l'arrivée de tous les commissaires impériaux. Nous nous préparâmes, en conséquence, à les recevoir; mais Chang nous informa bientôt après que nous ne verrions que quelques mandarins députés par le koong-yay. Ils entrèrent bientôt au nombre de six; et, selon l'usage, les commissaires s'avancèrent pour les saluer. Je me trouvais le premier; et, non-seulement ils ne me rendirent pas mon salut, mais même ils y répondirent par un geste dédaigneux. Ils s'avancèrent, avec la même incivilité, jusqu'à la salle de réception, où

ils se prévalurent de notre politesse pour s'emparer des premières places. Comme on devait s'y attendre, la conversation fut très-courte. Ils nous communiquèrent officiellement que Ho et Moo étaient députés pour faire connaître à l'ambassadeur la manière dont il devait exécuter le cérémonial tartare. Lord Amherst, maîtrisant les sentimens que leur conduite était de nature à inspirer, leur répondit avec autant de dignité que de modération, qu'il serait prêt à discuter ce point et tout autre quand il se trouverait avec le koong-yay. Celui qui paraissait tenir le second rang parmi eux, lui dit brusquement qu'ils étaient envoyés pour connaître ses sentimens à cet égard. L'ambassadeur répéta qu'il en informerait Ho et Moo. Le même mandarin observa que, dans le céleste empire, les affaires relatives aux cérémonies, étaient d'une haute importance. Le premier interlocuteur ajouta que l'entrevue aurait lieu demain à midi; et quitta la salle, ainsi que ses confrères, avec une insolence sans égale, et sans même faire la moindre attention à lord Amherst, ni à ceux qui étaient avec lui.

Cette conduite n'a pas besoin de commentaire. Il est douteux qu'il soit d'une politique sage de faire du cérémonial l'objet d'une dis-

cussion particulière ; mais le dé est jeté , et nous devons en courir la chance. Dans tous les cas , ce que l'on refuse aujourd'hui à des motifs de convenance , ne pourrait plus , en cédant à de timides conseils , s'accorder qu'à la force. Le premier motif devait avoir , et aurait eu beaucoup de poids sur ma manière d'envisager la chose ; quant au dernier , le sentiment de mes devoirs , comme celui de ma propre dignité , m'auraient porté à opposer la plus ferme résistance à tout ce qu'on aurait voulu obtenir de cette manière. La sagesse accordera toujours beaucoup à la prudence , mais rien à la crainte. La crainte est passionnée , et par conséquent c'est une mauvaise conseillère.

La conduite de Chang et d'Yin , dans une entrevue que nous eûmes avec eux tard dans la soirée , fut tout le contraire de celle dont nous venons de parler. Ils employèrent le ton de l'amitié , de l'intimité , de l'humilité même , pour tâcher d'obtenir que lord Amherst couchât à terre cette nuit , en disant qu'ils avaient fait le rapport à l'empereur qu'il en serait ainsi , et qu'un changement dans les dispositions qu'ils avaient prises , pourrait leur être très-préjudiciable ; ils ajoutèrent que Pékin n'était qu'à quarante lis de là , et que sa majesté im-

périalé avait les oreilles longues. Après avoir causé sur l'indifférence dont ce point était en lui-même, lord Amherst, pour les obliger, leur promit qu'il coucherait à terre le lendemain, à moins de quelque événement imprévu, mais en refusant toutefois de s'y engager positivement : ils furent satisfaits de cette promesse. Nous profitâmes de cette occasion pour leur faire connaître ce que nous pensions de la conduite grossière des mandarins qui les avaient précédés ; nous leur fîmes surtout observer la malhonnêteté dont j'avais particulièrement à me plaindre, mais sans répondre aux demandes qu'ils nous firent sur l'objet de la conversation qui avait eu lieu entre nous. Chang nous dit qu'ils ne s'étaient pas mieux conduits envers lui, qu'ils l'avaient à peine regardé, et avaient refusé l'offre qu'il leur avait fait de nous les présenter ; il ajouta : « Fort différens de Yin, qui a habité quarante » ans les provinces, et de moi qui y ai été vingt » ans, ils n'ont jamais quitté la cour. »

Mais laissons-là cet ennuyeux sujet. — Notre arrivée à Tong-chow y a fait sensation. On a construit en face des barques un échafaud divisé en quelque chose de semblable à un parterre, des loges et des galeries. Si c'est une spéculation, elle doit être lucrative. L'édi-

fice où nous logeons se nomme Koon-koan, ou bâtiment destiné à la réception de fonctionnaires publics. Quoiqu'il soit insuffisant pour un si grand nombre de personnes, on s'aperçoit cependant qu'il a été disposé avec soin, surtout aux portes.

Le 22 août. Après l'échange de différens messages, nous quittâmes notre logement à midi pour nous rendre à l'édifice public où nous devions rencontrer Ho et Moo, et qui avait été désigné comme lieu de rendez-vous, afin de prévenir toute discussion d'étiquette entre l'ambassadeur et le koong-yay. Nous avions préparé une lettre (1) adressée à l'empereur, contenant un court exposé des principaux argumens employés pour justifier notre détermination relativement au cérémonial, et accompagnée des plus fortes expressions de respect pour sa majesté impériale. Lord Amherst devait lui remettre cette lettre, dans le cas où il ne verrait pas jour à pouvoir négocier avec ses ministres.—Les murs de la ville se trouvaient à peu près à moitié chemin de notre logement à la salle publique. La distance entière n'était guère que de deux milles,

(1) Voyez l'Appendice, n°. 4.

mais elle nous parut beaucoup plus longue , à cause du mauvais temps et de l'état de la route, ou plutôt du marais fangeux par lequel nous passâmes. Après quelques discussions , il avait été fourni des chaises à porteurs pour l'ambassadeur et les commissaires ; les autres personnes suivirent en charrettes.

Nous fûmes reçus par Ho (le koong-yay), Moo-ta-jin , Soo et Kwang : à leur droite se trouvaient les mandarins dont nous avions eu la visite la veille. Comme on ne nous offrait pas de chaises , M. Morrison observa que l'ambassadeur entrerait en conversation lorsqu'il serait assis. A cela le koong-yay répondit qu'il se tiendrait debout , et que l'ambassadeur devait en faire autant. Lord Amherst y consentit. Le koong-yay informa alors son excellence que Moo et lui étaient envoyés pour le voir exécuter le cérémonial tartare. Lord Amherst , n'ayant pas répondu sur-le-champ , Ho lui demanda quelles étaient ses intentions. Lord Amherst répondit qu'il avait été député par son souverain vers l'empereur de la Chine pour témoigner ses sentimens d'estime et de vénération à sa majesté impériale ; et que ses instructions lui prescrivaient de s'approcher de sa personne avec le même cérémonial qui avait été agréable à Kien-lung , l'illustre père de

l'empereur. Le koong-yay répliqua : « Ce qui
 » a eu lieu en l'an 58 appartient à cette année.
 » L'ambassade dont vous êtes chargé, regarde
 » le moment actuel, et il faut se conformer
 » aux réglemens du céleste empire : il n'y a pas
 » d'alternative à cet égard. » L'ambassadeur
 répondit qu'il s'était toujours flatté que ce qui
 avait plu à Kien-lung ne serait pas rejeté par
 sa majesté impériale. Ho dit alors avec véhémence : « De même qu'il n'existe qu'un seul
 » soleil, de même il n'y a qu'un seul Ta-
 » whang-te; il est le souverain universel, et
 » tout le monde lui doit hommage. » Lord
 Amherst, feignant de n'avoir pas entendu
 cette prétention absurde, déclara, avec beau-
 coup de modération, qu'ayant le plus grand
 respect pour l'empereur, et le regardant comme
 un souverain très-puissant, il était disposé à se
 présenter devant lui avec de plus grands témoi-
 gnages de respect qu'il n'en emploierait envers
 quelque autre monarque que ce fût; qu'il avait
 remis un écrit officiel contenant le détail exact
 du cérémonial qu'il se proposait de remplir;
 que cette pièce avait sans doute été soumise à
 l'empereur, et qu'il était porté à croire que sa
 majesté impériale en avait été satisfaite. Kwang,
 auquel lord Amherst jeta un regard, avoua
 qu'il n'avait pas osé en faire l'envoi.

Le koong-yay termina en disant que le cérémonial tartare devait être suivi ; et que , comme il s'était déjà écoulé plusieurs années depuis la dernière ambassade , ils étaient envoyés pour s'assurer que l'ambassadeur l'exécutait exactement (1) ; que sa majesté impériale prouvait assez le cas qu'elle faisait de notre nation , en choisissant des personnes du rang de Soo et de Kwang , pour accompagner l'ambassadeur à la cour ; que , puisque nous lisions des livres chrétiens , nous devions connaître la puissance de l'empereur , et savoir qu'il est souverain de l'univers , et par conséquent qu'il a droit à cet hommage ; qu'il n'avait pas autre chose à nous dire ; mais comme il pouvait arriver que l'ambassadeur ne l'eût pas bien compris , Chang et Yin lui expliqueraient ce qu'il y avait à faire ; et surtout la nécessité où il était de se soumettre à ce que l'empereur voulait. Ayant parlé alors disposé à rompre la conférence , lord Amherst lui demanda s'ils ne se reverraient pas. Ho lui répondit qu'il ne faisait jamais de visites,

(1) Les Chinois essayèrent de déterminer l'ambassadeur de Portugal Souza Menezes à exécuter le ko-ton devant le tribunal de Lipou. Il s'y refusa d'une manière très-convenable , en s'engageant toutefois à s'y conformer en présence de l'empereur.

et que la discussion qui venait d'avoir lieu devait être considérée comme si elle s'était passée en présence de l'empereur ; qu'enfin , l'ambassadeur devait se soumettre au cérémonial tartare, ou bien être renvoyé ; ses lèvres tremblaient de fureur dans ce moment. Lord Amherst demanda alors si cette discussion devait être la dernière ; et , comme cela lui parut devoir être le cas, il remit entre les mains du koong-yay la lettre cachetée adressée à l'empereur, en le priant de la présenter à sa majesté, et se retira. Ho la passa aussitôt à Moo-t-jin. Cette démarche produisit dans le moment un effet extraordinaire ; le koong-yay parut tout à coup surpris et fort radouci dans ses manières ; il daigna même faire quelques pas vers la porte pour reconduire son excellence , témoignant ainsi plus de politesse qu'à notre arrivée. On assure que Ho est très-en faveur auprès de l'empereur. Il s'est distingué pendant la dernière rébellion , et la gazette de Pékin en a souvent parlé avec éloges.

Le 23 août, Chang est venu voir M. Morrison dans la matinée ; il était chargé d'une communication semi-officielle de la part des mandarins supérieurs. Ils avaient décacheté la lettre adressée à l'empereur, et se montraient disposés à la rendre. Chang fit part confidentiellement à M. Morrison que l'omission du nom de

l'ambassadeur leur fournissait un prétexte légal pour refuser de la remettre, les lois chinoises défendant de présenter à sa majesté impériale aucun écrit anonyme (1). Chang parut convenir que cette objection n'était guère qu'un prétexte, et qu'ils ne se hasarderaient pas à rendre la lettre, s'ils n'avaient pas la certitude que l'empereur approuvât cette démarche. Chang était chargé de s'informer de la résolution définitive de l'ambassadeur relativement au cérémonial. M. Morrison l'informa que son excellence s'attendait à recevoir une communication officielle au sujet de la lettre adressée à sa majesté impériale; mais que, jusqu'à ce que cette communication eût été faite, il ne pouvait rien dire de plus. Ils se séparèrent ensuite. M. Morrison apprit aussi qu'on avait trouvé la lettre rédigée en termes convenables. Il paraît que les nou-

(1) La suscription annonçant que la lettre était une requête de l'ambassadeur d'Angleterre à l'empereur de la Chine ne pouvait laisser aucun doute sur sa nature, et, par conséquent, faisait disparaître le caractère d'anonyme qu'on voulait lui donner. En effet, il est si difficile d'adapter les noms anglais à la prononciation chinoise et même aux caractères chinois, que dans toutes les occasions, les mandarins eux-mêmes ne désignaient lord Amherst que par le titre officiel dont il était revêtu.

veaux commissaires sont dans l'intention de rendre Chang l'intermédiaire de nos communication avec eux. Comme, de notre côté, M. Morrison est celui auquel les mandarins se proposent de les adresser, il n'y a pas la moindre difficulté à cet égard : cette marche est au contraire très-satisfaisante pour nous.

Peu après la communication qu'on venait de recevoir de Chang, lord Amherst et les commissaires eurent ensemble une longue conférence pour déterminer la manière dont on devait se conduire par la suite; et, dans cette vue, on examina s'il ne convenait pas de profiter de cet intermédiaire *extra-officiel* pour s'assurer jusqu'à quel point on pouvait espérer de réussir dans les objets ultérieurs de l'ambassade, si l'on consentait à se soumettre au cérémonial exigé. On avait déjà plusieurs fois agité cette question, mais sans aucune intention positive. Privé de toute espèce d'influence, comme de connaissances locales, j'étais porté à regretter que la réception ou le renvoi de l'ambassade dépendît entièrement du cérémonial; et je désirais vivement appeler toute notre attention sur cette matière, quoique d'ailleurs persuadé que la tournure que nos discussions avaient prise, n'était pas de nature à donner aux Chinois l'espoir de nous voir céder, même avec

l'assurance de concessions réciproques. On alléguait des motifs d'un assez grand poids pour prouver qu'il convenait de persévérer dans la marche que l'on avait suivie jusque-là ; et on abandonna toute idée contraire. On discuta ensuite la question de savoir s'il n'était pas à propos de terminer nos rapports avec le gouvernement chinois par la proposition de laisser un chargé d'affaires à Canton , en apparence pour entretenir les relations amicales entre les deux pays , et pour faire parvenir toutes les communications qui pourraient y être relatives , mais réellement destiné à remplir en partie l'un des principaux objets qui nous étaient recommandés.

Vers une heure , Chang vint nous rapporter, de la part du koong-yay, la lettre adressée à l'empereur , ainsi qu'une déclaration des mandarins portant qu'au moyen de quelques changemens que Chang était autorisé à nous proposer , ils se hasarderaient à la transmettre à sa majesté impériale. Ces changemens devaient d'abord être faits sur la lettre qui nous était renvoyée , et leur être soumis ; on devait ensuite en faire une copie exacte portant le nom de l'ambassadeur , laquelle serait mise sous une enveloppe non cachetée , et transmise à l'empereur. Un de ces changemens consistait à

substituer ces mots : « Kien-lung ayant traité » le roi d'Angleterre avec amitié ; » à ceux-ci : « Le roi d'Angleterre ayant entretenu des relations d'amitié avec Kien-lung. » L'autre était relatif à la description du cérémonial projeté, auquel les mandarins nous engageaient à nous soumettre. Chang n'insista pourtant pas sur ce dernier changement. On accéda à l'autre sans difficulté ; et, à moins que les mandarins ne se rétractent, la lettre sera envoyée demain à l'empereur.

J'ai eu l'esprit accablé de toutes les discussions où nous avons été engagés. Partageant, dès l'origine, une opinion différente sur le ko-tou, et sur les suites de notre condescendance à cet égard ; et, considérant que si, dans tous les autres rapports, on n'avait aucun lieu de se plaindre, toute opposition sur ce point n'était en aucune manière essentielle au maintien de notre dignité nationale, j'ai dû naturellement éprouver beaucoup de regret d'entrevoir que l'ambassade ne serait pas reçue, pour vouloir persévérer à ne pas se soumettre aux usages chinois : toutefois, je dois convenir que je ne regrette nullement de m'être rendu à l'expérience de sir George Staunton. Je suis toujours disposé, quand il faut agir, à sacrifier des idées qui ne sont pas suffisamment mûries,

à celles d'hommes plus éclairés que moi; cependant, quand je suis ramené à ne considérer la question actuelle que spéculativement, mon opinion est toujours la même; et, quoique nous eussions déjà pris une détermination à cet égard à l'époque où nous nous trouvions à bord du vaisseau, je me suis hasardé à faire envisager la chose sous un point de vue différent, même avant qu'aucune discussion eût lieu. Si nous sommes reçus, cette diversité d'opinion sera d'une petite importance; mais, dans le cas contraire, je conserverai le doute de savoir si un résultat contraire eût été trop chèrement acheté par neuf prosternemens sur deux genoux au lieu de neuf profonds saluts sur un genou. Fussions-nous même reçus, sans que toutefois il nous soit permis de discuter les différens objets dont la négociation nous est confiée, je n'en serai pas moins porté à croire que le mécontentement produit par notre résistance se sera en quelque sorte opposé à ce qu'ils fussent favorablement écoutés.

Les prétentions à la souveraineté universelle de l'empereur, que le koong-yay a fait valoir, peuvent sans doute être alléguées comme un nouveau motif de se refuser à un cérémonial qui, par sa nature et son intention, exprime un hommage rendu, une infé-

riorité. Cependant, à mon avis, ces prétentions absurdes, ces déclarations hyperboliques de suprématie universelle, me paraissent trop ridicules pour mériter une sérieuse attention, et moins faites encore pour influencer des transactions publiques d'un haut intérêt.

Les raisons les plus plausibles qui s'opposent à ce que nous nous soumettions au cérémonial voulu, sont fondées sur des motifs de convenance. On peut dire que nous faisons un sacrifice sans compensation réelle; et que le caractère de l'empereur régnant, et les dispositions de sa cour, ne nous offrent que peu d'espoir d'obtenir des concessions par la suite. Ces raisons sont concluantes, à moins que l'on ne considère la réception de l'ambassade actuelle, qui a été aussi honorable que celle faite à toutes les précédentes ambassades européennes, comme suffisante pour justifier une manière différente d'agir dans la conjoncture présente. Toutefois, il est difficile, en raisonnant d'après des principes généraux, d'apprécier exactement les impressions que peuvent produire certaines positions, parce que ces impressions résultent souvent de circonstances que ne connaît pas celui qui veut les juger, ou auxquelles il n'accorde pas toute l'importance qu'elles méritent. Le plus

prudent en pareil cas est donc de s'en rapporter à l'expérience locale des autres.

J'ai oublié de dire que lord Amherst a reçu par Chang un extrait des archives impériales qui prouve que lord Macartney s'est soumis au cérémonial tartare. Cette pièce est accompagnée d'une attestation portant que l'empereur a déclaré en avoir eu personnellement connaissance. Avec une semblable assertion sous les yeux, qu'elle soit vraie ou fausse, il sera difficile, dans le cas où la discussion serait renouvelée, de se prévaloir de l'exemple de lord Macartney.

Le 24 août. M. Morrison a reçu une communication de Chang, qui avait été chargé de rapporter la lettre adressée à l'empereur, en déclarant qu'elle ne pouvait être transmise à moins que l'ambassadeur n'y ajoutât la promesse de se conformer au cérémonial tartare. Chang dit que la lettre avait été tacitement soumise à l'empereur, qui n'y avait pas fait de réponse positive, mais qui avait cependant observé que l'ambassadeur, tout en témoignant beaucoup de respect, demandait un changement dans les usages de la cour, et refusait de se soumettre à un cérémonial, que lui, l'empereur, avait vu exécuter par un ambassadeur anglais devant son père Kien-lung. Chang lui-

même a reçu ordre de se rendre à Tien-sing, afin de s'opposer au départ des bâtimens, parce qu'on avait reçu à Pékin des rapports contradictoires à leur sujet (1).

M. Morrison s'est entretenu avec Chang relativement au cérémonial. Il lui a représenté que la position où nous nous trouvions, pouvait être comparée à celle d'un ami qui enverrait à un autre son domestique pour lui faire ses complimens; que ces deux amis pourraient avoir des coutumes domestiques différentes, mais qu'il n'était pas presumable que celui qui recevrait le message songeât jamais à obliger le domestique de l'autre à se conformer aux réglemens établis dans sa maison. Chang observa qu'il sentait très-bien que notre refus provenait de ce que nous regardions le ho-tou comme un aveu de dépendance politique; mais qu'en cela nous nous trompions; que, lorsqu'il rencontrait un ami d'un rang supérieur au sien, il se mettait à genoux pour le saluer; et que, cependant, on n'inférait pas de là qu'il se regardât comme le domestique de cet ami; que le ho-tou n'était qu'une simple cérémonie de cour;

(1) L'*Alceste* était dans ce moment à Che-a-tou, et par conséquent tout-à-fait portée de Tong-chow.

et que l'empereur considérait, comme une impolitesse, le refus que l'ambassadeur faisait de s'y soumettre. Chang invita M. Morrison à lui dire quelle était la réponse qu'il jugeait que l'empereur dût faire. M. Morrison lui répondit que sa majesté impériale pouvait, par bienveillance, accorder une audience à l'ambassadeur aux conditions proposées par celui-ci ; ou bien, s'il persistait dans son refus, consentir à traiter les choses à l'amiable, en envoyant un de ses ministres pour conférer avec son excellence sur tels autres objets qu'il aurait à lui soumettre. Chang ne fit aucune observation sur cette réponse.

La seule que l'on eut à faire à la dernière communication des mandarins supérieurs, était une déclaration sur l'impossibilité où l'on se trouvait d'adhérer à ce que l'on voulait ajouter à la lettre du prince régent, attendu que, de cette manière, tout le reste de son contenu se serait trouvé annulé. M. Morrison fut chargé de transmettre cette déclaration à Chang. Lord Amherst désirait aussi qu'il se servît de la même voie pour faire observer à ces mandarins que le cérémonial qu'il se proposait de remplir avait tant de rapport avec le ko-tou, qu'il ne serait pas étonnant que l'empereur eût pris l'un pour l'autre, lors de l'audience accordée à

lord Macartney, d'autant plus que sa majesté devait être placée à une distance assez éloignée, en raison de son haut rang, et que la foule avait dû l'empêcher de bien voir. — Dans la conversation, Chang nous dit, en parlant de la lettre, que les expressions en étaient si respectueuses, qu'elles équivalaient à l'accomplissement du cérémonial.

Notre entrevue avec le koong-yay nous a procuré l'occasion de voir une partie de la ville. La route que l'on nous fit prendre nous parut très-détournée, sans doute pour nous faire passer sous une porte bâtie en voute, et d'une construction très-solide. Il y avait, près de l'entrée de la ville, une pièce de canon à cinq bouches, enroulée en fer. Les embrasures des murs nous ont paru, d'après leur position, n'avoir jamais servi à placer de l'artillerie. La hauteur de la muraille est d'environ trente pieds; les fondations sont en pierre, et le surplus en brique; un fossé plein d'eau couvre l'un des côtés. On n'y remarque aucun édifice qui mérite quelque attention; et toutes les maisons, excepté une, qui est un temple, ou une caserne, n'ont qu'un étage. Nous passâmes, comme de coutume, sous quelques py-loos. Les boutiques étaient brillamment décorées de dorures et de sculptures; les enseignes étaient si

bizarres, que je ne pus rien leur trouver de commun avec les marchandises qui y étaient exposées en vente. On nous expliqua qu'une inscription écrite sur une taverne signifiait : « On vient ici de la distance de mille lis. » Les boutiques des bouchers nous parurent bien pourvues; nous vîmes aussi beaucoup de boutiques de fourreurs. Des rues mal pavées, étroites et exhalant une mauvaise odeur; de petites maisons, des habitans malpropres et mal vêtus, sont à peu près tout ce qu'offre Tong-chow, qui, au reste, est au rang des villes du second ordre de l'empire, et qui, en effet, doit être considéré comme le port de Pékin (1). L'aspect du pays, entre notre habitation et la ville, dans une autre saison, ne doit pas être désagréable. — J'ai remarqué, près des murs de la ville, quelques monceaux de pierres, et d'autres débris de maçonnerie, qui paraissent être les restes d'un édifice considérable. Une grosse cloche, en apparence assez bien travaillée, se trouvait en partie enfouie dans le sable. — En général, la ville et

(1) Les villes de la Chine sont divisées en trois classes : Foo, Chow et Hien. Foo veut dire un hameau; Chin un poste militaire, où se trouvent aussi d'autres habitations, Tang est le nom du poste même.

ses environs n'offrent que peu de choses dignes d'attention, et rien du tout d'intéressant. — Il existe dans les villes de la Chine autant de boutiques de prêteurs sur gages qu'à Londres; elles sont indiquées par une grande perche croisée par un morceau de bois assez semblable à une jonque.

Il est assez singulier que ce que j'avais prévu hier, dans une conversation avec lord Amherst, soit arrivé aujourd'hui. Le gouvernement chinois a accusé sir George Staunton d'avoir caché la vérité des faits concernant la réception de lord Macartney, et d'avoir conseillé à l'ambassadeur de s'opposer aux demandes que l'empereur regarde comme fondées. Chang a été chargé de remettre à M. Morrison une communication tendante à obtenir une entrevue avec sir George, dans le dessein de lui faire quelques questions fondées sur un rapport que le vice-roi de Canton a reçu d'un fonctionnaire étranger qui est à Macao, et qu'il a transmis à Pékin.

Ce rapport renferme la liste des personnes faisant partie de l'ambassade, et affirme qu'elle est, en majeure partie, formée de négociants de Canton, et, par conséquent, composée d'une manière peu convenable; que sir George lui-même a vécu un grand nombre d'années dans cette ville; qu'il y a amassé une

fortune considérable; qu'il y habite une belle maison ayant une volière; et enfin, qu'il a acheté le poste qu'il occupe dans l'ambassade (1). D'après ce qu'a dit Chang, il paraît que le gouvernement a conclu de là que sir George a été nommé commissaire d'ambassade, par la raison qu'il a fait partie de la première ambassade; et qu'au lieu d'avoir rapporté les faits avec exactitude, comme il était de son devoir de le faire, il avait au contraire méchamment conseillé à l'ambassadeur d'adopter une marche irrégulière en elle-même, et offensante pour l'empereur. Chang avait reçu ordre de s'assurer de l'exactitude du rapport reçu de Canton, en interrogeant sir George.

Il n'y eut pas beaucoup à délibérer sur la

(1) Sir George Staunton observa à cette occasion qu'il était inutile de faire d'autre réponse à ces ridicules assertions des Chinois, qu'en leur faisant remarquer jusqu'à quel point ils se trompaient sur son compte en particulier. En effet, des six personnes qui accompagnaient l'ambassade depuis Canton, on ne pouvait pas en citer une seule qui appartenait au commerce autrement que comme ayant part à la direction des affaires de la compagnie des Indes, dont les employés sont positivement reconnus par le gouvernement chinois lui-même, dans un de ses édits, comme occupant un rang égal à celui de leurs mandarins.

conduite à tenir dans cette circonstance. M. Morrison fut chargé d'informer Chang qu'il était impossible que sir George Staunton fût seul appelé à discuter sur ce sujet ; que la communication devait être adressée collectivement à lord Amherst et aux commissaires ; que la marche que l'on avait suivie jusqu'alors , était en tout point conforme aux instructions du prince régent , et adoptée avant même que lord Amherst eût connu sir George Staunton ; que, si ce message offensant était un prétexte dont on se servait pour renvoyer l'ambassade , il était de toute inutilité , attendu que l'ambassadeur était prêt à retourner sur ses pas dès qu'il plairait à l'empereur de lui signifier ses volontés. Nous sûmes aussi que Chang s'était informé auprès de M. Morrison, si sir George était dans l'intention de reprendre ses fonctions à Canton , en ajoutant que le gouvernement n'était aucunement satisfait de la manière dont le commerce était dirigé dans cette ville depuis quelques années.

Nous eûmes bientôt après la visite de Chang, qui entama avec une répugnance visible la communication qu'il était chargé de nous faire , et qu'il nous annonça consister en un certain nombre de questions basées sur un rapport transmis par le vice-roi de Canton. Il s'ex-

prima avec mesure sur la connaissance que l'on supposait que sir George avait des faits relatifs à l'ambassade de lord Macartney , et de l'espoir que l'on avait eu qu'il donnerait à l'ambassadeur des notions exactes sur le point en discussion ; car tel avait dû être , selon les Chinois , le but de sa nomination. Il parla ensuite des personnes composant l'ambassade , et demanda si tout le commerce de notre pays était sous la direction du roi. Lord Amherst répondit que tous les Anglais qui se livraient au commerce , étaient également sujets de sa majesté , et par conséquent sous sa protection royale ; qu'il ne s'était jamais permis de s'informer des motifs que le prince régent avait eus en nommant sir George aux fonctions qu'il occupait dans ce moment ; qu'il n'était pas préparé à répondre à aucune question concernant les personnes attachées à l'ambassade ; et que tout ce qu'il pouvait dire , c'est qu'elles avaient été désignées par le prince régent. Lord Amherst ajouta qu'il n'avait jamais songé à demander quelles étaient les personnes chargées de traiter avec lui , en vertu des pouvoirs que sa majesté impériale leur avait donnés , et qu'en cela la position des uns et des autres était parfaitement semblable ; qu'enfin , si l'objet de ces informations était de trouver un motif pour renvoyer

l'ambassade, il n'attendait que de savoir le jour qu'on lui indiquerait pour rétrograder; et que son seul désir était qu'on se séparât en bonne intelligence. Chang voulut entrer dans le détail du rapport reçu de Canton; mais M. Morrison l'ayant interrompu en l'informant que lord Amherst était déjà instruit de tout; « Alors, dit-il, il faut que j'annonce que l'on regarde ces questions comme déplacées, et que l'on ne veut pas y faire de réponse. » Ceci ayant été convenu, la conversation changea de sujet. On parla du cérémonial; et lord Amherst répéta les argumens dont il s'était déjà servi, surtout relativement à la ressemblance des deux cérémonies, et sur la possibilité qu'il y avait que l'empereur eût pris l'une pour l'autre. Chang parut admettre cette manière d'envisager la question; et dit que nous devions attribuer l'opiniâtreté du gouvernement aux idées tartares qui sont immuables sur tout ce qui tient à l'étiquette; que, quoique l'empereur pût à notre sollicitation déposer un vice-roi ou un hoppo, il ne pourrait pas nous dispenser du cérémonial de sa cour. Il témoigna ses regrets de voir l'importance que l'on attachait de part et d'autre à une pure bagatelle; il fit légèrement sentir les suites fâcheuses que pourrait avoir pour le commerce le renvoi de l'ambassade, et exprima

le désir qu'il avait que l'on pût parvenir à s'entendre. Son langage était à la fois si modéré et si conciliant, que nous finîmes par perdre tout-à-fait de vue la nature de la communication qu'il était venu nous faire, et que nous ne pouvions réellement pas lui attribuer en aucune façon ; aussi nous séparâmes nous de la manière la plus amicale. On croit que le juge portugais de Macao est l'auteur du rapport fait au vice-roi ; la méchanceté de son caractère et sa haine contre l'Angleterre, sont assez connues pour justifier ce soupçon.

Dans l'après-midi, Chang nous remit une demande des mandarins supérieurs, tendante à obtenir les lettres que l'on avait promises portant ordre aux capitaines des navires de rester dans le port le plus voisin du lieu où ils se trouveraient, l'intention du gouvernement chinois étant de les leur envoyer sur-le-champ, et le koong-yay ayant dit qu'il était indifférent qu'ils fussent à Canton ou à Chusan. Lord Amherst écrivit en conséquence au capitaine Maxwell, et lui adressa sa lettre dans ces ports, ou partout ailleurs ; il est cependant présumable que c'est à Chusan qu'elle lui parviendra.

Deux Russes et un Français au service de Russie, rôdent depuis trois jours dans les en-

virent de notre logement (1). Le premier jour, le Français s'entretint avec le tambour de notre musique, et lui dit qu'ils avaient désiré présenter leurs respects à l'ambassadeur ; mais qu'ils en avaient été empêchés par la garde chinoise, qui ne laisse entrer dans l'enceinte occupée par l'ambassade que les personnes gradées et que l'on reconnaît à leur bonnet : il ajouta qu'il était en Chine depuis neuf ans. Lord Amherst ayant résolu que l'on n'aurait aucune communication avec eux, on n'en a plus entendu parler. Ils étaient entièrement costumés à la chinoise.

Le 25 août. On a eu un instant la pensée d'adresser un message au koong-yay, pour lui faire part du désir que lord Amherst avait de connaître le jour fixé pour le départ de l'ambassade, et pour lui proposer de remettre les présents envoyés par le prince régent à la personne que l'empereur autoriserait à les recevoir, puisque, malgré que nous différassions d'opinion relativement au cérémonial, il n'y avait cependant pas eu de rupture for-

(1) Les Russes ont un collège à Pékin pour l'instruction d'un certain nombre de personnes destinées à servir d'interprètes sur la frontière. Le sénat de Tobolsk communique directement avec l'un des tribunaux de Pékin.

melle. M. Morrison fit préalablement part de ce projet à Chang, que l'on voulait charger du message. Celui-ci, en réponse, nous conseilla d'être tranquilles et sans inquiétude; qu'il n'y avait nul doute que les présens ne fussent reçus, et que nous ne devions pas inférer de la conduite hautaine des mandarins supérieurs, que l'empereur agirait de la même manière. Quoique l'on ne doive pas attacher beaucoup d'importance aux observations de Chang, il faut cependant convenir que le conseil qu'il nous a donné de rester tranquilles, semble assez fondé; car, dans la position où nous nous trouvons, après avoir, à plusieurs reprises, employé tous les argumens possibles, et fait toutes les concessions compatibles avec le principe général que nous avons adopté, il est pour ainsi dire impossible de prendre aucune mesure qui ne soit ou inutile ou dangereuse. Chang nous a dit aussi qu'il croyait que l'on s'occupait d'une lettre à adresser au roi d'Angleterre. Si cela est, il faut que l'empereur ait pris une détermination.

Il y a, dans le voisinage de notre logement, un grand village, ou un faubourg de la ville : mes courses ont été si bornées, que je n'ai pu encore m'assurer ce que c'est effectivement. Je suis entré le lendemain dans quelques bou-

tique de fourreurs, où j'eusse pu trouver à acheter tout ce que j'aurais désiré. Les principales fourrures sont des peaux d'ours et de chèvre; mais je n'en ai pas vu de qualité supérieure. Les plus belles sont taillées en surtouts; la doublure et le dessus sont ordinairement en fourrures de différentes espèces. — Le commerce des traiteurs m'a paru principalement se faire dans les rues. On y vend du thé et d'autres liqueurs, des soupes, des viandes préparées de différentes manières; le tout divisé par petites portions, et à la disposition immédiate des consommateurs. Cet usage, qui doit faire présumer que la classe des ouvriers est tout-à-fait étrangère aux habitudes domestiques, doit cependant leur être très-commode, et leur épargner beaucoup de temps. — Il est impossible de ne pas admirer la propreté des Chinois dans leurs baquets, leurs paniers et leurs caisses. On assure que, dans les présens qui se font, le contenant est souvent plus cher que le contenu. — La cour qui règne devant chaque maison est ornée d'arbustes à fleurs, ou d'arbres nains; et souvent un treillage garni de superbes plantes rampantes joint l'utile à l'agréable. — Le peuple, en général, ne montre aucun mécontentement de notre curiosité, qui est fort naturelle; au contraire, nos vi-

sites momentanées sont ordinairement suivies de l'invitation de nous asseoir.

Le Miao, ou temple qu'a occupé lord Macartney, et qui n'est qu'à une petite distance de notre logement, est maintenant la résidence du koon-yay; ce qui nous a empêché de l'aller voir. J'ai été visiter hier matin un temple moins grand et dont l'extérieur n'offre rien de remarquable. On voit, dans un petit appartement à gauche en entrant, quatre figures, deux d'hommes et de deux femmes, toutes magnifiquement costumées : les hommes sont en habits de guerriers; l'une des femmes tient à la main une feuille de plante. Dans une salle intérieure plus spacieuse se trouvent rangées à droite et à gauche plusieurs statues, quelques-unes ayant des couronnes, et les autres des bandeaux. Les principaux objets du culte sont deux statues placées dans une niche en face de l'entrée : l'une est un homme, l'autre une femme; celle-ci a un lis d'eau à la main; leur costume est encore plus brillant que celui des autres. Quelques touffes de plumes sont suspendues devant elles, et des vases servant à brûler des parfums sont posés sur une table. Les figures d'hommes sont petites et d'un extrême embonpoint, ce qui peut faire présumer que les Chinois considèrent l'embonpoint comme le trait distinctif

de la beauté, par la raison que l'homme est toujours disposé à représenter la divinité sous les formes auxquelles il attache l'idée de la perfection.

A l'instant du dîner, Chang accourut chez M. Morrison d'un air extrêmement agité. Son trouble était occasioné par des nouvelles qu'il venait de recevoir d'un de ses amis de Pékin, qu'il avait chargé de s'informer quels étaient les sentimens de l'empereur relativement à l'ambassade. Cet ami lui mandait que sa majesté impériale était tellement irritée de l'opposition de l'ambassadeur, et du départ des vaisseaux, qu'il avait été impossible de lui soumettre quelques représentations qu'il paraît que Chang avait désiré faire au sujet de sa mission sur les côtes. Pour mieux faire sentir ce qu'il éprouvait, Chang mit sa main dans celle de M. Morrison, et elle était réellement glacée de frayeur. Cette nouvelle est une preuve que Chang s'est trompé en supposant l'empereur favorablement disposé à notre égard. M. Morrison a reçu de Chang un extrait du rapport du vice-roi de Canton. Loin de contenir rien d'injurieux pour sir George Staunton, il fait, au contraire, son éloge. Toutefois, il y est dit que sa nomination (qui y est approuvée) aux fonctions qu'il occupe dans l'am-

bassade , a eu lieu en conséquence de la connaissance qu'il a des usages et du cérémonial de la Chine. De ces motifs , les membres du gouvernement à Pékin ont tiré l'induction assez injuste que sir George n'avait pas fait son devoir , qui était de représenter à l'ambassadeur le sujet en discussion sous son véritable jour. Il y est question aussi de toutes les autres personnes de l'ambassade qui sont venues de Canton. On est porté à soupçonner qu'il existe un second rapport , ou bien que les autres faits allégués ont été imaginés à Pékin.

Chang a transmis tard dans la soirée à M. Morrison un écrit qui s'est trouvé être un édit rendu par le gouverneur de Pékin , ordonnant que la garde soit doublée autour de notre logement , et que nos communications avec les Chinois soient surveillées de près. Cet ordre est fondé sur ce que quelques-uns des étrangers attachés à l'ambassade , ayant long-temps demeuré à Canton , ont appris la langue chinoise ; et que l'on ne peut pas répondre qu'il ne se rencontrât pas parmi les habitans des traitres qui se missent en relation avec eux. On peut considérer cet édit comme ne différant qu'en un seul point de celui rendu en 1814 ; et , soit qu'il mérite ou non toute l'attention qu'il était calculé devoir produire , il prouve

clairement l'existence d'un mauvais esprit, et rend peu probable que la prolongation de notre séjour puisse être de quelque utilité. D'ailleurs trois ou quatre jours passés sans communication strictement officielle avec les mandarins supérieurs, joint au refus de faire parvenir la lettre de lord Amherst à l'empereur, exigent que nous leur écrivions d'une manière convenable, mais ferme, sur ces différens points, ainsi que pour les prier de nous faire connaître les volontés de l'empereur relativement à l'époque de notre départ. M. Morrison a, en conséquence, été chargé de rédiger une note officielle à cet effet, et destinée à être remise le lendemain matin.

Le 26 août. M. Morrison a reçu la visite ordinaire de Chang, qui lui a dit que les mandarins semblaient attendre avec impatience quelque communication de la part de l'ambassadeur. On nous a donné à entendre que, si nous ne nous arrangions pas, ils seraient peut-être tentés de nous accuser d'avoir mal à propos différé notre départ, et d'avoir ainsi occasionné à l'empereur des dépenses inutiles. La note dont il vient d'être question fut préparée, et on chargea MM. Hayne et Davis de la remettre. Ils ne virent point Ho, mais on leur donna un récépissé. Nous reçûmes deux messages de Ho

dans le cours de cette journée. Par le premier, il mandait que son intention n'était pas de répondre immédiatement à la note, parce qu'il voulait que l'ambassadeur eût tout le temps de la réflexion avant qu'une décision irrévocable fût prise. Par le second message, il proposait une entrevue pour le lendemain matin, afin de discuter la question à l'amiable; il ajoutait que, dans le cas où l'on parviendrait à s'entendre, il serait charmé de rendre ses devoirs à l'ambassadeur.

Pendant la journée, nous parvîmes à savoir de Chang, d'abord que nous pouvions compter sur la réception de l'ambassade; mais que notre adhésion au cérémonial pouvait la rendre gracieuse au lieu d'être désagréable; et ensuite, que la chose était devenue entre l'empereur et l'ambassadeur un point d'honneur; et qu'en pareil cas, il était impossible que ce fût l'empereur qui cédât. Chang avait sans doute appris cette dernière particularité des mandarins supérieurs.

La proposition d'une entrevue fut promptement acceptée, et celle-ci fut fixée pour dix heures. Lord Amherst appela l'attention des commissaires sur les circonstances où nous nous trouvions, mais particulièrement sur la question de savoir si, dans la conclusion de la dis-

cussion à Tong-chow, le gouvernement chinois ne nous avait pas donné lieu de craindre que le refus de recevoir l'ambassade ne fût suivi d'inconvéniens qui nécessiteraient peut-être quelque modification du principe adopté à bord de l'*Alceste*; et si cette modification ne devait se borner qu'à obtenir un prétexte honorable pour se rétracter, ou à demander un acte particulier de faveur à l'empereur, comme un équivalent de notre soumission au cérémonial d'usage. La conduite du gouvernement chinois, dont il est ici question comme étant de nature à influencer notre décision, est l'attaque personnelle qui paraît être dirigée contre sir George Staunton, et les suites qu'elle peut avoir pour les intérêts de la compagnie des Indes à Canton; la faveur particulière consiste, soit dans un édit honorable pour l'ambassade et pour les personnes qui la composent, soit dans l'adoption d'une communication directe entre Canton et Pékin. L'édit qui déclare publiquement que sa majesté impériale se souvient d'avoir vu lord Macartney exécuter le cérémonial chinois, pouvait nous fournir un prétexte honnête pour nous y soumettre. Il s'ensuivit une longue discussion qui fut ajournée au lendemain, que sir George Staunton proposa de donner son opinion dé-

fnitive. Considérant spéculativement le renvoi de l'ambassade comme un très-grand mal, et attachant une haute importance à la possibilité qu'il y a que la colère de l'empereur retombe sur les personnes attachées à la direction des affaires de la compagnie des Indes, je suis fortement d'avis que l'on profite de l'occasion que nous offre l'entrevue que nous devons avoir avec Ho, pour tâcher de se rapprocher, et pour nous rendre au désir de l'empereur, s'il continue d'y persister; d'autant plus que je suis très-porté à croire que notre déférence à cet égard nous facilitera le moyen d'entamer la discussion des autres objets de l'ambassade avec quelque espoir de succès.

Le 27 août. Sir George Staunton a soumis à lord Amherst un aperçu raisonné de son opinion, dans lequel; après avoir établi qu'il persiste dans celle qu'il a déjà émise à bord de l'*Alceste*, relativement aux conséquences qui pourraient résulter de notre acquiescement au cérémonial, et la conviction où il est que le renvoi de l'ambassade ne peut être suivi de fâcheux effets de quelque durée; il ajoute cependant que, si l'on pouvait raisonnablement se promettre de réussir dans les autres objets de l'ambassade, ce motif serait suffisant pour considérer la question sous un autre point de vue.

surtout d'après les instructions que nous avons reçues du gouvernement à cet égard. Nous discutâmes alors ce que nous pouvions regarder comme un espoir plausible ; et il fut à peu près convenu que l'on se contenterait de l'assurance solennelle que nous donnerait Ho, que l'empereur admettrait favorablement nos demandes. C'est dans ces sentimens que nous nous rendîmes à la conférence.

Ho nous reçut de la manière la plus gracieuse. Après quelques questions obligeantes de sa part, lord Amherst lui parla de la note d'hier, et le pria de lui faire savoir sa réponse. Celle-ci n'ayant été ni positive, ni satisfaisante, l'ambassadeur fit alors connaître les motifs de son opposition, en se fondant sur les ordres de son souverain qui lui prescrivaient le cérémonial dont il devait faire usage en présence de sa majesté impériale, et pria le kông-yay de lui indiquer un motif, s'il en connaissait un, pour s'écarter d'ordres aussi positifs, et qui lui imposaient une aussi grande responsabilité. Ho insista sur la nécessité où était son excellence de complaire aux désirs de l'empereur en faveur du rang suprême de sa majesté, qui devait, disait-il, être considéré comme infiniment au-dessus d'un roi, et dont nous nous concilierions ainsi la bienveillante

faveur. Lord Amherst observa qu'il lui était impossible de se départir de l'obéissance qu'il avait toute sa vie professée pour son souverain; et qu'il priait de nouveau le koong-yay de considérer avec impartialité combien la position où il se trouvait était difficile. Ho répéta ses premières observations, et ajouta à demi-voix que notre roi lui-même pourrait bien se mettre dans l'embarras; ce que M. Morrison déclara, avec son discernement ordinaire, ne pouvoir nous répéter. Lord Amherst parla ensuite de la nécessité où il était que l'empereur le justifiât auprès de sa majesté britannique, en déclarant qu'il était à la connaissance personnelle de sa majesté impériale que lord Macartney s'était conformé au cérémonial tartare, et qu'il rendit un édit contenant des témoignages honorables pour l'ambassade. Le koong-yay adhéra à ces deux propositions. Lord Amherst passa de là à ce qui était relatif à la communication à établir entre le chef de la factorerie à Canton, et l'un des tribunaux de Pékin, basant cette demande sur l'exemple du commerce russe, et sur l'inconvénient qu'il y avait à ce que des intérêts aussi majeurs dépendissent des dispositions personnelles de quelques simples fonctionnaires publics. Ho répondit qu'il ne pouvait

prendre sur lui de déterminer de quelle manière l'empereur envisagerait cette proposition; il convint toutefois qu'elle ne lui paraissait pas déraisonnable, et termina en disant : « Sou- » mettez-vous à la cérémonie tartare, et je » serai votre ami à Pékin. » De son côté, lord Amherst finit l'entretien en exprimant le désir qu'il avait de pouvoir réfléchir encore sur la discussion qui venait d'avoir lieu. Le koong-yay parla de prendre tous ensemble demain le chemin de Pékin, et dit qu'il espérait, sous quelques heures, en rendant la visite de son excellence, connaître le résultat de sa délibération. Les manières du koong-yay ont été, d'un bout à l'autre de la conférence, extrêmement aimables; et tout ce qu'il a dit a d'autant plus de poids, que la conférence a eu lieu devant un nombreux auditoire. Moo-ta-jin, Soo et Kwang étaient présents, ainsi que les six autres impudens mandarins qui nous ont les premiers rendu visite : ce sont des Tartares, des serviteurs de confiance du palais, et, comme tels, fort considérés par tous les fonctionnaires publics.

A notre retour au logement, la discussion sur le cérémonial fut reprise. Lord Amherst déclara qu'à moins que sir George Staunton ne pensât encore que, dans l'état actuel des

choses, son adhésion au cérémonial ne fût nuisible aux intérêts de la compagnie des Indes, il était disposé, afin d'éviter les suites fâcheuses que pourrait occasioner le renvoi de l'ambassade, et pour tâcher de parvenir à remplir les autres objets qu'elle avait en vue, à céder aux désirs de l'empereur, en se soumettant au cérémonial en sa présence. Je déclarai que je partageais entièrement l'opinion de lord Amherst. Avant de nous donner la sienne, sir George nous dit qu'il désirait consulter les personnes qui l'accompagnaient depuis Canton, et fortifier son propre jugement du secours de leur expérience. Lord Amherst y consentit, en observant néanmoins qu'il considérerait toute question tendante à faire envisager notre consentement, comme pouvant compromettre notre dignité personnelle ou nationale, résolue d'avance par le seul fait que lord Macartney avait offert de s'y soumettre, même avec des restrictions; et surtout par les instructions des ministres de sa majesté; qu'en conséquence il ne s'agissait que de décider quel effet notre acquiescement pourrait produire à Canton. Sir George, ayant consulté séparément les personnes de la factorerie, trouva que toutes, à l'exception de M. Morrison, regardaient cet acquiescement comme préjudiciable aux inté-

rêts de la compagnie , en ce que le maintien de la considération dont jouissait la factorerie à Canton , et , par suite , l'utilité dont elle était au commerce , dépendaient entièrement de la conviction qu'avaient les Chinois que jamais les Anglais ne se relâchaient d'un principe une fois adopté ; et que cette opinion serait nécessairement détruite , si nous cédions sur un point si essentiel et dans une circonstance aussi importante (1). Sir George ajouta que telle avait été et était encore sa manière de voir à cet égard. Nous nous rendîmes , lord Amherst et moi , à son avis ; et on prépara , en conséquence , une note pour Ho , contenant notre dernière et irrévocable détermination. Au moment où nous nous en occupions , on nous annonça une visite de sa part , et on nous informa aussi que l'on débarquait les présens. Nous avisâmes de suite au moyen de prévenir le koong-yay , en lui faisant savoir que nous allions lui transmettre à l'instant même une note. Celle-ci fut , en conséquence ,

(1) M. Morrison était opposé aussi à toute idée de condescendance de notre part , en principe général ; mais il était cependant d'avis que l'intérêt de la compagnie des Indes pouvait justifier une manière d'agir différente dans la circonstance actuelle.

confiée à MM. Hayne et Davis, qui la remirent à l'un de ses domestiques.

A peine étaient-ils de retour que Koong-yay entra lui-même. Après s'être assis, il pria lord Amherst de ne pas différer à faire ses préparatifs, attendu que l'empereur avait fixé le départ de l'ambassade au lendemain, et à vendredi sa première audience; il ajouta que la maison de Sung-tjin à Hai-teen était destinée à la recevoir. Lord Amherst dit qu'il serait prêt à partir aussitôt que l'on aurait fait les arrangements nécessaires. Ho répondit que les présens étaient déjà débarqués, et qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que tout se trouvât prêt pour le moment proposé. Lord Amherst lui demanda alors une réponse positive à sa dernière note. Le Koong-yay baissa la tête d'une manière expressive, en disant qu'il n'existait plus aucune difficulté, que tout était convenu, et qu'il connaissait d'ailleurs les sentimens secrets de l'ambassadeur. Sur cela il se leva et sortit, laissant Kwang pour continuer la discussion. Lord Amherst, sentant combien il était important de ne pas s'exposer à l'imputation d'avoir laissé croire, mal à propos, qu'il se conformerait au cérémonial, dit qu'il espérait que l'on avait parfaitement compris sa dernière note; que son objet était d'exprimer positivement l'impossibilité où il se

trouvait d'exécuter le ko-tou ; qu'il se flattait toujours que l'empereur voudrait bien l'admettre de la manière qu'il l'avait proposée. Kwang répondit que les deux parties avaient fait ce qu'elles devaient dans la discussion ; que maintenant tout était convenu , et que nous devions être parfaitement tranquilles ; qu'il ne serait plus question du cérémonial ; que nous pouvions compter sur la bonté de l'empereur , dont le caractère était vraiment aussi libéral que bienveillant. Sir George parut convaincu que les Chinois s'étaient enfin rendus sur le point en discussion , et que nous ne pouvions qu'être satisfaits. Quoiqu'il fût presque impossible de songer à partir le lendemain , sans nous mettre dans le plus grand embarras , Kwang fit valoir avec tant d'instance les ordres positifs de l'empereur , que lord Amherst promit de faire tout ce qui dépendrait de lui à cet effet , sans vouloir cependant fixer l'heure , ce qui lui était d'ailleurs impossible.

Chang et Yin vinrent dans la soirée presser lord Amherst de partir le lendemain matin. Ils répétèrent dans cette occasion ce que l'on avait déjà dit à M. Morrison , que l'empereur rendait Soo et Kwang responsables de toutes les dépenses de l'ambassade depuis Tiên-sing , attendu qu'ils avaient pris sur eux de permettre

qu'elle continuât à se diriger vers Pékin ; que leur procès s'instruisait dans ce moment devant les tribunaux ; que Kwang avait perdu la place lucrative qu'il occupait dans l'administration des sels ; qu'on lui avait donné un successeur, et qu'enfin il y avait tout à craindre pour lui si lord Amherst n'arrivait pas à Pékin le lendemain. Quelque regret que sentit lord Amherst en apprenant ces détails, il ne crut pas devoir partir dans la crainte de ne pouvoir pas paroître d'une manière convenable le jour de l'audience. Les inconvéniens que lui avaient déjà fait éprouver la précipitation des Chinois, étaient un avertissement suffisant ; il déclara en conséquence la résolution où il était de ne pas quitter Tong-chow, avant que tous les objets, dont l'ambassade avait besoin pour sa présentation publique, fussent partis pour Pékin. Chang dû se contenter de ses raisons, et promit de ne rien négliger pour accélérer le départ. En attendant, les Chinois y mettent une si grande activité, qu'il est présumable que nous pourrions nous conformer aux désirs de l'empereur.

Le 28 août. Les efforts des Chinois ont été si suivis, que les présens et une partie des bagages sont partis pendant la nuit dernière, et que tout ce qui reste suivra cet après-midi. La voiture de l'ambassade a été déballée ; lord Amherst,

son fils et les commissaires y monteront. Nous avons tous été surpris de l'extrême régularité avec laquelle les Chinois ont dirigé le transport de nos nombreux effets. Ils ont marqué et numéroté chaque ballot ; et, à en juger par l'expérience que nous avons déjà faite , nous sommes sûrs que tout arrivera sans accident. L'emploi d'un grand nombre de bras surpasse infiniment celui des machines , sous le rapport de la célérité et de la certitude de l'opération : aussi est-ce à cette cause , et à une extrême obéissance , que l'on doit attribuer l'étonnante promptitude des Chinois en pareille occasion. Ils ont été surpris de la grande quantité de bagage que chacun de nous se trouve avoir (1) , et ce n'est pas sans raison. Les habitudes résultantes d'une grande civilisation font naître tant de besoins superflus , qu'il faut y renoncer entièrement , ou se soumettre à l'inconvénient d'occasionner beaucoup d'embarras. Les grands chariots dont les Chinois font usage sont couverts de nattes , et ressemblent assez à nos char-

(1) La quantité en était encore augmentée par les présens destinés aux mandarins , et que l'on avait compris dans le bagage particulier de lord Amherst , afin d'éviter les soupçons désagréables qui auraient pu s'élever si leur destination eût été publiquement connue.

rettes à bâches ; ils sont attelés de cinq mulets, ou chevaux ; mais le plus souvent de chevaux. Les voitures servant au transport des personnes sont beaucoup plus petites ; elles sont attelées d'un seul mulet, et peuvent contenir une personne assez à l'aise ; mais elles sont extrêmement désagréables, en ce qu'elles ne sont pas suspendues. Les mulets sont très-beaux (1). La meilleure espèce de chevaux ressemble à la plus petite race des chevaux turcomans.

Nous quittâmes notre logement à cinq heures, et nous prîmes le même chemin que le jour de notre première entrevue avec Ho. Après avoir longé les murs de la ville, qui sont délabrés dans différentes parties, nous arrivâmes à la route pavée en granit, qui conduit à Pékin. A un mille de Tong-chow, nous traversâmes un long pont d'une seule arche, justement assez large pour le passage d'une petite barque qui se trouvait dessous dans le moment. Vue du pont, la perspective était fort belle ; une pagode et une tour d'observation fixaient les regards dans le lointain ; tandis que les bords du fleuve étaient agréablement

(1) J'attribue la beauté de leurs mulets à la belle race de leurs ânes, qui sont grands et bien faits. Leur couleur est remarquable ; nous en avions quelques-uns qui étaient pie.

variés par des champs en culture, et des bouquets d'arbres. Vers le coucher du soleil, nous passâmes auprès d'un mur solidement construit qui nous parut servir de clôture à un beau parc. De petits pavillons près de la route, ouverts de tous côtés, et dont les toits sont richement ornés, fixèrent notre attention, comme offrant ce que l'architecture chinoise a de mieux en ce genre ; ils nous parurent même presque d'un bon goût : on nous dit qu'ils sont consacrés à la mémoire d'individus recommandables. Je ne pus reconnaître tous les animaux qui y sont sculptés : je crois cependant que quelques-uns sont des lions. — Nous nous arrêtâmes, à moitié chemin, dans un village consistant principalement en maisons destinées à recevoir les voyageurs, et qui répondent parfaitement à leur objet pendant la belle saison. Nous y fûmes reçus par les commissaires impériaux Soo et Kwang, qui nous avaient obligeamment procuré quelques rafraichissemens. Ils étaient venus jusque là en chaises à porteurs ; mais le rang de Kwang ne lui permettait pas d'aller plus loin de cette manière. Soo continua à faire route dans sa chaise. On en avait destiné quatre pour l'ambassadeur et les commissaires qui voyageaient dans la voiture de l'ambassade ; elles furent

cédées aux malades. On nous donna à entendre ici que notre audience aurait lieu le lendemain ; mais nous y fîmes peu d'attention , parce que la chose était tout-à-fait impraticable.

A trois milles de l'endroit où nous avions fait halte , nous entrâmes dans le grand faubourg qui se prolonge jusqu'à la porte de Pékin. La foule était immense ; mais , comme de coutume , le plus grand ordre y régnait. — Je remarquai qu'à mesure que nous approchions de la capitale , les soldats prenaient un ton plus ferme dans l'exercice de leur autorité. — Presque tous les spectateurs étaient munis d'une lanterne de papier , afin que l'obscurité ne fût pas un obstacle à leur curiosité. La voiture de l'ambassadeur fixait , comme on le présume bien , l'attention générale ; et , malgré le mauvais état de la route , les détestables chevaux qui y étaient attelés , et la précipitation avec laquelle on l'avait préparée pour le voyage , elle remplit parfaitement bien son rôle. — Nos yeux furent éblouis par la manière splendide dont les boutiques étaient décorées ; les sculptures dorées sont vraiment belles ; et il est extraordinaire que les bénéfices du commerce puissent permettre des dépenses aussi gratuites. — Nous arrivâmes , vers minuit , à la porte par

laquelle lord Macartney était entré ; et , comme on nous avait dit que , par une faveur spéciale , l'empereur avait ordonné , contre l'usage établi , qu'on la laissât ouverte , nous ne fûmes pas peu contrariés de voir que l'on nous faisait filer le long des murs. Chaque porte auprès de laquelle nous passions , et que nous avions impatientement désiré d'atteindre , ne faisait qu'ajouter à la contrariété que nous éprouvions ; nous vîmes enfin clairement que nous nous rendions à notre destination en faisant le tour des murs.

Le 29 août. Nous nous trouvâmes , au point du jour , au village de Hai-teen , près duquel est située la maison de Sung-ta-jin , l'un des principaux ministres , laquelle était destinée à nous recevoir : toutefois , nous n'y restâmes pas , et on nous conduisit directement à Yuen-min-yuen , où l'empereur se trouvait dans ce moment. On fit arrêter la voiture sous quelques arbres , et on nous conduisit dans un petit appartement faisant partie d'une rangée de bâtimens construits sur une place. Des mandarins à boutons de toutes couleurs étaient de service ; parmi eux se trouvaient des princes du sang , distingués par des boutons rubis clair et des marques distinctives brodées sur leurs vêtemens. Le silence qui régnait , et un certain ordre en toute chose , annonçaient la présence du souverain. Le

petit appartement très-délabré où l'on nous avait jetés pêle-mêle , devint dans ce moment le théâtre d'une scène que je crois sans exemple dans l'histoire de la diplomatie. Lord Amherst était à peine assis quand Chang lui remit un message de la part de Ho, pour l'informer que l'empereur désirait le voir à l'instant même, ainsi que son fils et les commissaires. Nous témoignâmes, comme de raison, notre surprise d'une semblable demande, en représentant qu'il avait été convenu que l'audience n'aurait lieu que le huitième jour du mois chinois, laps de temps déjà trop court pour nous permettre de faire nos dispositions avec commodité; et qu'enfin il était impossible que l'ambassadeur, épuisé de fatigue et d'inanition, et n'étant pas dans un costume convenable, se présentât dans ce moment devant sa majesté. Chang aurait sans doute voulu n'être pas porteur d'une pareille réponse; mais il fallait cependant bien qu'il s'en chargeât. Pendant que ceci se passait, l'appartement s'était rempli d'une foule de spectateurs de tout rang et de tout âge, qui se pressaient rudement autour de nous pour satisfaire leur brutale curiosité. C'est ainsi qu'on peut, avec justice, la qualifier; car ils semblaient plutôt nous regarder comme des animaux sauvages que

comme des individus de leur espèce. Il y eut quelques autres messages échangés entre le koong-yay et lord Amherst, qui, aux raisons déjà alléguées, fit encore valoir l'irrégularité, et même l'inconvenance qu'il y aurait, à ce qu'il se présentât sans ses lettres de créance. On lui répondit que, dans l'audience dont il s'agissait, l'empereur ne voulait seulement que voir l'ambassadeur, et n'avait pas dessein d'entamer aucune affaire (1). Lord Amherst, ayant persisté à dire que cette proposition était inadmissible, et ayant adressé ensuite, par le ministère du koong-yay, une humble requête à sa majesté pour qu'il lui plût de remettre son audience au lendemain, Chang et un autre mandarin proposèrent que son excellence se rendit dans les appartemens du koong-yay, d'où il pourrait adresser plus directement ses représentations à l'empereur. Lord Amherst, ayant allégué une indisposition parmi ses autres motifs pour se dispenser de l'audience, vit clairement que, s'il se rendait chez le koong-yay, cette raison, la plus plausible aux yeux des Chinois (quoiqu'on voulût à peine y pren-

(1) Il est assez remarquable qu'une proposition à peu près semblable ait été faite à Ismailoff.

dre garde dans ce moment), perdrait alors toute sa force, s'y refusa positivement. Ce refus lui valut une visite du koong-yay, qui, trop agité et trop intéressé à l'événement pour en agir avec cérémonie, s'approcha de lord Amherst, et employa tous les argumens possibles pour le décider à se conformer aux ordres de l'empereur. Parmi les différentes raisons qu'il fit valoir, il n'oublia pas de dire que nous serions reçus suivant notre propre cérémonial, employant pour cela les mots chinois : *Ne-muntihlee*, « Votre propre cérémonial. » Tout ayant été inutile, il porta la main sur l'ambassadeur avec quelque rudesse ; mais sous prétexte, cependant, de lui faire une violence amicale, et dans le dessein de l'entraîner hors de la chambre : un autre mandarin suivit son exemple. Son excellence, d'un ton ferme et plein de dignité, leur déclara, en se dégageant de leurs mains, que la force seule pourrait le faire sortir de l'appartement où il était, à moins que ce ne fût pour se rendre au logement qui lui était destiné, en ajoutant qu'il était indisposé et accablé de fatigue, et que le repos lui était absolument nécessaire. Il se plaignit, en outre, de l'insulte grossière qui lui avait déjà été faite, en l'exposant à l'indécente curiosité de la foule, qui semblait plutôt

le regarder comme une bête fauve que comme le représentant d'un puissant souverain. Il pria, dans tous les cas, le koong-yay de soumettre sa demande à sa majesté impériale, persuadé que, d'après l'indisposition et la fatigue qu'il éprouvait, elle le dispenserait de paraître immédiatement en sa présence. Le koong-yay engagea alors lord Amherst à se rendre dans ses appartemens, en l'assurant qu'il y trouverait plus de fraîcheur, d'aisance et de tranquillité. Lord Amherst le remercia en disant que, dans ce moment, il ne serait nulle part aussi-bien que dans son propre logement. Le koong-yay, ayant échoué dans sa tentative, quitta l'appartement pour aller prendre les ordres de sa majesté à ce sujet.

Pendant son absence, un vieillard, qu'à son costume et à ses ornemens nous jugeâmes être un prince, fut singulièrement occupé à inspecter nos personnes, et à faire des questions sur notre compte. Il paraissait avoir principalement en vue de s'aboucher avec sir George Staunton, comme ayant fait partie de la précédente ambassade; mais sir George s'abstint fort prudemment de lui parler. Il est difficile de peindre combien la conduite des Chinois, soit comme hommes publics, ou comme particuliers, est rebutante. Je parlerai

par la suite de la première ; quant à l'autre , tout ce que je puis en dire , c'est qu'elle est aussi désagréable qu'elle est peu décente.

Peu après la sortie du koong-yay , nous reçûmes un message de sa part , nous annonçant que l'empereur dispensait l'ambassadeur de se rendre auprès de lui ; qu'en outre , il avait plu à sa majesté d'ordonner à son médecin de lui donner tous les soins que son indisposition pourrait exiger. Le koong-yay rentra bientôt lui-même , et lord Amherst se rendit à sa voiture. Le koong-yay , ne considérant pas au-dessous de sa dignité de nous faire faire place , y procéda à coups de fouet , qu'il distribuait indistinctement ; les boutons n'étaient plus une sauve-garde ; et , quelque inconvenante que nous parût la conduite d'un personnage comme Ho , dans cette circonstance , nous dûmes convenir qu'il maniait on ne peut mieux l'instrument qu'il avait en main. — Il y avait dans la cour quelques figures de lions en bronze , d'une grandeur colossale , qui ne me parurent pas mal sculptées.

Nous retournâmes à Hai-teen par la route que nous avions suivie en y venant. Nous y trouvâmes toutes les autres personnes de l'ambassade , dont les Chinois nous avaient séparés , sans doute à dessein. Tout nous fait du moins

présumer qu'ils ne voulaient conduire à Yuen-min-yuen que ceux d'entre nous qui devaient être admis à l'audience de l'empereur ; et que, par conséquent , si MM. Morrison , Abel , Griffith , Cooke , Somerset et Abbot , se sont trouvés avec lord Amherst , c'est seulement par hasard. — La maison de Sung-ta-jin , qui avait été désignée pour nous recevoir , est très-commode et agréablement située : on voyait , près du principal appartement , un grand nombre d'arbustes et de fleurs. Son aspect nous plut tellement , que nous jouissions d'avance du plaisir d'y passer quelques jours ; mais il ne devait pas en être ainsi. Il y avait à peine deux heures que nous étions arrivés , lorsqu'on vint nous annoncer que les Chinois s'opposaient à ce que l'on déchargeât les voitures ; et , un instant après , les mandarins vinrent nous faire part que l'empereur , irrité du refus qu'avait fait l'ambassadeur de se présenter devant lui , comme il l'avait prescrit , avait ordonné que nous partissions sur-le-champ. Cet ordre était si positif , que l'on ne nous proposa même pas de le modifier en aucune manière. Ce fut en vain que l'on fit valoir la fatigue que nous avions tous éprouvée ; rien ne pouvait être opposé aux ordres formels de l'empereur. Chang nous fit d'abord entendre que

même , le voulussions-nous , il était trop tard alors pour se conformer au cérémonial tartare, Toutefois, il changea un peu de langage dans le cours de la journée , en disant que tout le mal venait de notre opiniâtreté à ne pas vouloir céder sur le seul point en discussion ; et que , peut-être , nous pourrions encore être reçus , si nous voulions prendre le parti de la soumission ; il eut même l'effronterie de nier que l'empereur eût jamais consenti à nous recevoir , comme nous en avions fait la proposition.

Celui de tous qui pressait davantage notre départ , était un officier envoyé par le commandant en chef du district de Pékin , lequel paraissait avoir été particulièrement chargé de faire exécuter les ordres de sa majesté impériale. Comme nous nous y attendions , cet officier nous parla du cérémonial tartare dans les termes les plus ridicules , en assurant que l'empereur avait droit de prétendre à cet hommage par sa supériorité sur tous les rois de la terre ; que nous avions montré une coupable opiniâtreté , en refusant de nous y soumettre ; enfin , que l'empereur écrirait une lettre amicale et explicative au roi d'Angleterre , qui serait , à n'en pas douter , extraordinairement irrité contre l'ambassadeur. Le hasard ayant fait que ce fût à moi qu'il adressa ces observations , je

priai M. Morrison de l'informer que l'empereur avait aplani tout ce qui était relatif au cérémonial, en convenant de nous recevoir de la manière dont nous l'avions proposé, et que nous n'avions rien à redouter de la part de notre souverain pour la conduite que nous avions tenue. Le même officier nous pressant de partir sur-le-champ, je l'assurai qu'il n'avait aucun retard à craindre de notre part, par la raison que nous nous trouvions maintenant privés de la seule chose qui aurait pu rendre agréable notre séjour en Chine, c'est-à-dire, la bienveillance de sa majesté impériale. — L'unique témoignage de civilité que l'on nous ait donné dans cette journée a été l'envoi d'un beau déjeuner, qui nous fut servi par ordre de l'empereur. Nous y fîmes d'autant plus honneur, que plusieurs d'entre nous n'avaient rien mangé depuis la veille. — A quatre heures, lord Amherst monta dans sa chaise, et nous partîmes. C'est ainsi, d'après toute apparence, que se termine l'ambassade.

J'ai oublié de dire que le médecin de l'empereur est effectivement venu voir lord Amherst à son arrivée chez Sung-ta-jin. C'est au rapport qu'il a fait, que l'indisposition alléguée par l'ambassadeur n'était qu'un prétexte; qu'on peut en partie attribuer l'accès de colère que

l'empereur a eu tout à coup. Quant à moi , je ne puis m'empêcher de croire que la promesse qui nous a été faite à Tong-chow n'ait été qu'une supercherie , et que le gouvernement chinois n'ait eu le projet , soit de nous faire paraître en présence de l'empereur d'une manière à la fois si peu décente et si peu convenable , que le cérémonial observé dans cette circonstance eût été tout-à-fait indifférent, soit d'employer la violence , au milieu d'une audience précipitée , pour nous obliger à accomplir le cérémonial du ko-tou. Il peut encore se faire que l'empereur , prévoyant le refus que ferait lord Amherst de se soumettre à ses ordres , ait voulu s'en faire un prétexte pour le renvoyer. Si , en effet , tel a été son but , on peut dire qu'il l'a parfaitement atteint ; car la proposition était si déraisonnable , et la manière de la faire si insultante , que ni ses devoirs publics , ni son honneur personnel , ne permettaient à lord Amherst d'agir autrement qu'il l'a fait. Les Anglais qui ont été témoins de tous ces débats , ont dû éprouver quelque contrainte à ne pas en venir aux voies de fait , lorsqu'ils ont vu la grossièreté et la manière outrageante avec lesquelles on en agissait envers le représentant de leur souverain ; ils ne durent plus éprouver qu'un même sentiment , l'espoir que l'on n'ex-

poserait, plus, dorénavant, la dignité d'un pair du royaume et d'un ambassadeur à la merci d'un despote, que la moindre contradiction exaspère. L'audience que nous avons eu devant être qualifiée d'audience particulière, nous sommes portés à conjecturer aussi que l'empereur a pu avoir pour but d'insister personnellement sur l'accomplissement du ho-tou lors de la réception publique de l'ambassade; et, en cas d'une plus longue opposition de la part de l'ambassadeur, de le renvoyer sur-le-champ. C'est là sans doute l'interprétation la plus avantageuse que l'on puisse faire des sentimens de l'empereur; mais, je dois avouer que le contre-temps qu'il a éprouvé, dans cette circonstance, peut à peine justifier les excès auxquels il s'est porté.

Il est important de remarquer que lord Amherst ne s'est jamais positivement refusé à se rendre auprès de l'empereur; et qu'il s'y serait même rendu si sa majesté, après avoir été informée de son indisposition, avait persisté dans sa volonté de le voir. Il n'a montré une détermination prononcée, que pour s'opposer à la violence avec laquelle on en agissait envers lui, et pour ne pas se rendre dans les appartemens du hoong-yay. Il est présumable que ceux-ci étaient si près de la salle où l'em-

pereur se trouvait dans ce moment, qu'il eût été facile d'entraîner de là l'ambassadeur en sa présence. Dans la position où nous nous trouvions, l'audience proposée ne pouvait être d'aucune utilité; et, quelque fâcheux et désagréables qu'aient été les événemens de Yuen-min-yuen, on ne peut pas se dissimuler que toute violence qui aurait pu nous être faite dans la présence du souverain, et qui eût été suivie de représailles, n'eût été de nature à produire des insultes encore plus graves et plus embarrassantes. — Yin eut pour nous des attentions suivies pendant cette journée orageuse, et s'acquît par là des droits bien plus grands à notre estime que son collègue Chang; il a prétendu que l'on n'avait jamais eu l'intention formelle de nous faire partir; mais il est assez difficile de croire que cela soit, puisque les ordres étaient si positifs.

Nous vîmes parfaitement les murs de Pékin à notre retour. Ils sont, comme ceux de Tong-chow, construits en brique avec des fondations en pierre. Leur épaisseur est considérable; et l'intérieur est en terre; ce qui fait que la partie qui est en maçonnerie peut être considérée comme un revêtement: toutefois, ils n'offrent pas assez de solidité pour permettre de placer dessus de l'artillerie d'un gros

calibre. A toutes les portes, et à de certains intervalles, sont des tours d'une immense hauteur, ayant quatre rangs d'embrasures destinées à recevoir des canons; mais, au lieu de canons, nous n'en vîmes que des imitations en bois. Outre la tour, un édifice en bois à plusieurs étages indique chaque porte. L'un de ces bâtimens était richement décoré; ses toits, saillans et diminuant progressivement en raison de leur élévation, sont couverts en tuiles jaunes et vertes, qui produisaient beaucoup d'éclat au soleil. Un fossé plein d'eau règne autour de la partie des murs que nous longeâmes. Pékin est située dans une plaine; et il est certain que ses murs élevés, ses nombreux bastions et ses tours majestueuses lui donnent un air de grandeur digne de la capitale d'un vaste empire. — Nous traversâmes du côté de Hai-teen une grande portion de terre communale qui n'était pas cultivée; ce qui est assez extraordinaire à une aussi petite distance de Pékin. — On rencontre, près des murs, des espaces de terrain assez considérables tout couverts de nelumbium, ou lis d'eau, dont la brillante végétation présente un coup d'œil très-agréable. — Les sommets bleuâtres et élevés des montagnes de la Tartarie sont ce que les environs de Pékin offrent de plus remar-

quable. Peut-être quelques-uns d'entre nous eussent-ils éprouvé de la satisfaction à parcourir les rues de Pékin; quant à moi, j'eusse certainement préféré visiter cette immense chaîne de montagnes.

Ayant cédé ma chaise à un malade, je montai dans l'une des voitures. Le mouvement en fut supportable jusqu'au moment où nous arrivâmes sur la route pavée; mais alors les cahots devinrent si cruellement gênans, que tous les membres semblaient prêts à se disloquer. Chaque secousse paraissait devoir épuiser les forces qui nous restaient, et nous mettre hors d'état de résister à la suivante. On aurait cru les élémens d'accord avec l'empereur pour nous tourmenter. La pluie tombait par torrens, mais sans pour cela porter obstacle à la curiosité des spectateurs qui s'avançaient jusque dans les chaises et dans les chariots pour mieux nous examiner. Jamais je n'eus autant d'humeur : se trouver exposé à une si indécente curiosité, tandis que nous souffrions du mauvais temps et des cahots tout ce que l'on peut souffrir, s'en était plus qu'on ne pouvait en endurer; aussi en éprouvai-je une espèce de frénésie. L'obscurité, le mauvais état de la route, une pluie continuelle, ne permettaient guère d'aller à pied : je tentai ce-

pendant de le faire , et j'y eusse persisté, si je n'avais pas craint de me trouver séparé du reste de l'ambassade. Quoique Soo nous eût assuré que nous ne serions cette nuit que vingt lis, on nous mena cependant, d'une seule traite, jusqu'à Tong-chow, où nous arrivâmes le 30 à trois heures du matin.

Le 30 août. Achow, l'un de nos interprètes, dont j'ai déjà parlé, et que nous avons vu, pour la première fois, à Hai-teen, nous avait précédés pour annoncer notre arrivée. Le logement que nous occupions avant notre départ a été fermé, et l'arc-de-triomphe, qui servait de porte d'entrée, abattu; emblème de notre mauvaise fortune. Toutefois, nos barques ne sont pas un *pis-aller* qu'il faille rejeter; et nous pouvons dire que c'est moins par inclination que pour nous rendre aux vives instances de Chang et de Yin, que nous les quittons à notre arrivée à Tong-chow. Le bagage, les provisions et les présens arrivent successivement; et on continue de faire tous les préparatifs pour notre départ. Chang vint assez tard, dans la soirée, chez lord Amherst, et donna à entendre que les Chin-chaes avaient reçu de l'empereur quelques présens destinés pour le prince-régent. Les Chin-chaes arrivèrent bientôt eux-mêmes avec ces présens: ils consistent

en un grand joo-yée, ou sceptre, fait d'une pierre couleur blanc verdâtre, ayant quelque rapport avec l'agate, et qui est un symbole de satisfaction; le manche en est plat et ciselé, et ressemble assez à une large cuillère à pot; l'extrémité est d'une forme circulaire, imitant, en quelque façon, le lis d'eau. Il s'y trouvait aussi un collier de mandarin de pierres vertes et rouges, et quelques grains de corail avec un ornement rouge garni de perles. A ces différents objets se trouvaient jointes quelques bourses brodées. En faisant la remise de ces présents, les commissaires impériaux témoignèrent le désir que l'empereur avait de recevoir quelques-uns des nôtres en échange (1). Ils choisirent les portraits du roi et de la reine, un recueil de cartes géographiques, et quelques gravures coloriées. Comme il importait aux intérêts de la compagnie des Indes que nous nous quittassions en bonne intelligence, la proposition des commissaires fut acceptée sur-le-champ.

Lord Amherst demanda comment il devait

(1) L'énigme de la cour est de ne pas recevoir la totalité des présents; et l'ambassadeur de Portugal eut beaucoup de peine à persuader l'empereur de se départir de cet usage.

rendre compte à son souverain du renvoi de l'ambassade. La seule raison qu'on lui en donna est le refus qu'il a fait d'obéir à l'ordre que l'empereur lui avait transmis de se présenter devant lui, ordre que l'on considère comme une faveur particulière. Nous fîmes valoir, dans notre réponse, tout ce que nous avions à alléguer; mais la discussion ne se prolongea pas, en ce que les mandarins manifestèrent plutôt le désir de se disculper d'avoir eu aucune part à ce qui nous était arrivé de désagréable, que d'approfondir les motifs ou la justice de notre renvoi. Cet échange de présens indique que la colère de l'empereur s'est un peu apaisée; et on doit peut-être le considérer comme une circonstance favorable dans la position où nous nous trouvons. — Le joo-yee (1) est inférieur, sous le rapport du travail, à celui qui fut offert à sa majesté régnante par Kien-lung.

Le 31 août. On continue d'embarquer les présens et les provisions. — Quelques articles de notre bagage particulier sont encore en arrière. — Nous apprenons de l'interprète Achow

(1) La pierre dont on fait les joo-yees se trouve sur le Yn-yu-shen, montagne située dans la province de Kiang-nan.

que l'on attribue notre renvoi à l'impolitesse avec laquelle nous avons reçu les princes et autres personnages de distinction qui étaient venus pour nous voir : ils firent à l'empereur, à ce que l'on assure, un rapport défavorable sur notre compte, et assignèrent probablement la répugnance que nous manifestâmes à paraître devant sa majesté, au moins fondé de tous nos motifs. Je dois convenir que ceci me paraît assez vraisemblable.

En passant près des murs de Tong-chow, et de plusieurs autres villes sur notre route, nous y avons vu placardé un édit impérial défendant aux femmes de se montrer dans les rues, et de s'exposer ainsi aux regards de l'ambassadeur et de sa suite. Vaine défense ! la curiosité féminine n'a pu être réprimée, même par la crainte d'encourir le déplaisir du fils du ciel ; et nous continuons de voir, parmi les curieux qui nous suivent toujours, un grand nombre de têtes ornées de fleurs rouges. Il est certain que les Chinois ont en cela l'avantage sur nous : c'est que leur extérieur n'a rien qui soit digne de fixer les regards, ni qui puisse flatter la vanité, en devenant à son tour l'objet de leur curiosité.

Les portraits du roi et de la reine ayant été déballés, afin que les Chinois pussent les

voir placés dans leur véritable jour, lord Amherst, pour prouver le respect qu'il portait à son souverain, crut devoir écouter, devant le portrait du roi, le même cérémoniel qui a eu lieu à Tien-sing devant la table couverte d'une soie jaune ; au grand mécontentement de Kwang, dont on commence à douter des dispositions favorables.

Quoique les démonstrations de respect à notre égard soient fort diminuées, celles du soupçon et de la jalousie sont toujours les mêmes. J'ai été suivi, dans la promenade que j'ai faite cette après-midi, par des soldats qui m'ont paru plus disposés qu'antérieurement à en prescrire la durée et la direction.

Le 1^{er} septembre. Quelques articles de notre bagage manquant encore, on a fait une forte représentation à ce sujet. Ce retard peut faire que nous ne partions que demain ou après. — Chang a informé M. Morrison que le koong-yay et le juge de Pékin nous avaient suivis à Tong-chow. Leur voyage a-t-il eu pour but une négociation diplomatique, ou n'a-t-il été qu'une mesure de police ? c'est ce qui est incertain. La première, si elle avait eu lieu, aurait pu nous ramener à Pékin ; la seconde, si en effet elle est telle, est une preuve de la plus absurde méfiance. — J'ai entendu dire que

la grossière curiosité que les princes montrent dans l'antichambre à Yuen-min-yuen, est assez ordinaire; ils ne se conduisent jamais différemment envers les étrangers, dont on fait, à la lettre, les animaux de parade de la cour.—D'après nos observations individuelles, nous sommes tous tombés d'accord qu'il y a, depuis Pékin, un changement frappant dans notre cortège. Nous n'avons plus de soldats pour nous précéder et faire faire place; d'hommes munis de lanternes pour indiquer la route: nous sommes absolument abandonnés à nous-mêmes, à la nuit et aux élémens. Les drapeaux qui nous annonçaient comme porteurs de tributs ont été retirés de nos barques; et on ne les a pas encore remplacés par d'autres.

J'ai examiné aujourd'hui le collier de bois nommé kang (1), que quelques criminels sont condamnés à porter au cou. C'est une planche carrée d'environ trente pouces de largeur, avec une ouverture par où passe la tête; on la porte diagonalement, ce qui permet à celui qui est condamné à cette peine d'en faire reposer le bout lorsqu'il est assis.

(1) Ces colliers sont de différentes grandeurs et de différents poids, selon la gravité du crime.

Quand deux Chinois se querellent, ils se saisissent ordinairement par les cheveux, et se les tordent violemment. Il arrive souvent alors qu'ils tombent tous deux à terre ; et il est surprenant de voir combien ils supportent longtemps une douleur aussi vive ; leurs yeux semblent sortir de leurs orbites ; toute leur physionomie se décompose ; et je suis convaincu que, dans un pareil combat, la douleur ferait céder les plus robustes athlètes au pugilat. Quoique leurs gestes et leur langage annoncent un emportement qui va jusqu'à la rage, les Chinois en viennent rarement aux mains ; et j'ai vu un coup d'éventail, vivement appliqué, calmer tout à coup un accès de fureur très-prononcé. Toutefois, lorsqu'ils se déterminent enfin à se battre, c'est toujours de la manière la plus cruelle ; et on a souvent vu le combat se terminer par la mort de l'un des combattans.

Nous eûmes hier une preuve des dispositions actuelles des Chinois à notre égard, à l'occasion d'un mendiant qui se leva au moment où lord Amherst passait devant lui : un mandarin lui ordonna aussitôt de se rasseoir, l'ambassadeur ne paraissant plus digne d'aucun égard, même de la part des gens de la dernière

classe du peuple. A moins que ces sentimens ne changent, en nous éloignant de la capitale, notre voyage ne promet pas d'être très-agréable.

CHAPITRE IV.

Retour à Canton. — Réflexions sur ce qui s'est passé à Yuen-min-yuen. — Arrivée à Tien-sing. — Départ. — Rapport du tribunal du Lipou reçu à Tong-chow. — Observations à ce sujet. — Gazette de Pékin. — Entrevue avec le juge de Pe-chee-lee. — Arrivée à Sang-yuen.

LE 2 septembre. Tout espoir de rapprochement semble maintenant évanoui. — Nous commençâmes, après déjeuner, à nous diriger vers les côtes. On assure que nous allons à Canton : toutefois, notre expérience du passé ne nous permet guère d'ajouter foi à ce que nous disent les Chinois à cet égard ; et, si les vaisseaux sont encore à Chusan lorsque nous arriverons dans le voisinage, je ne serais pas surpris que l'on ne nous fit embarquer dans ce port. On a retiré de nos barques différens objets d'utilité ; et il est présumable que nous aurons souvent occasion d'accuser la négligence chinoise pendant le voyage que nous allons faire. — Nous nous trouvons de nouveau au milieu d'une foule de jonques, qui ne nous offrent

d'intérêt, que parce qu'elles nous fournissent de temps en temps l'occasion de voir des femmes d'un extérieur plus satisfaisant que celles que nous avons vues dans les villes; elles sont naturellement fort circonspectes, et nous laissent à peine le temps de jeter un regard profane sur elles. — Le teint basané de la classe ouvrière (qui est le même que celui des Indiens) prouve que le soleil a plus de force dans la province de Chien ou nous nous trouvons, que dans les autres pays situés sous la même latitude. Doit-on attribuer cette particularité à la nature plate du sol et au manque d'ombrage? Il est présumable que le costume des habitans subit un changement complet pendant l'hiver. Dans la saison actuelle, une chemise et un pantalon, quelquefois même un pantalon seul, composent l'habillement de toutes les classes, dans l'intérieur de leurs maisons, et celui des classes moyennes et inférieures au dehors.

Le traitement que l'ambassade a éprouvé à Yuen-min-yuen fait souvent le sujet de nos conversations. De nouvelles observations nous confirment dans la persuasion où nous sommes que des Chinois ont voulu nous tromper en paraissant céder sur ce qui était relatif au cérémonial; il nous ont séparés à dessein; et nous avons remarqué qu'en approchant de Pékin;

tous les mandarins qui se trouvaient avec nous étaient dans une agitation extraordinaire. Pour éloigner les soupçons que lord Amherst pouvait avoir, et pour prévenir les objections qu'il aurait pu faire de ce qu'on le conduisait ailleurs qu'au logement qui lui était destiné, Soo et Kwang assurèrent son excellence, à notre arrivée à Yuen-min-yuen, que l'on n'avait en vue que de prendre quelques rafraîchissemens chez le koong-yay, quoique bien certainement ils fassent instruits de ce qui avait été arrêté à cet égard. Tous avaient pris une part plus ou moins directe à la promesse qui nous avait été faite à Tong-chow, que nous serions reçus le huitième jour de la lune, suivant le cérémonial proposé par l'ambassadeur. Je dois convenir que Ho avait soigneusement évité à Tong-chow d'affirmer positivement que l'empereur eût consenti à nous dispenser du cérémonial tartare : toutefois, il en dit assez pour nous persuader que l'affaire avait été arrangée selon nos desirs; ce qui nous fut encore confirmé par Kwang, que le koong-yay avait expressément en arrière dans ce dessein. Achow, l'interprète de Canton, nous a assuré que Soo a été condamné à descendre au rang de mandarin à bouton bleu; que le koong-yay a aussi encouru le mécontentement de l'empereur; et que

Kwang a perdu son emploi dans l'administration des sels : le voyage qu'on l'oblige à faire jusqu'à Canton, est vraisemblablement une punition additionnelle qu'on lui inflige. On assure que les fonctions que Chang et Yin ont jusqu'à présent remplies auprès de nous seront confiées, au-delà de Tien-sing, aux officiers des districts par où nous devons passer. Dans d'autres circonstances, Chang qui, dans sa jeunesse, a été à Canton, aurait préféré de nous accompagner.

Le 3 septembre. Je ne trouve pas une différence aussi sensible que je m'y attendais dans notre marche rétrograde. Le courant n'est pas rapide; et les haleurs attachés aux grandes jonques n'étant qu'en petit nombre, et assez souvent inoccupés, nous ne faisons guère plus de chemin qu'en venant. — Nos provisions ont toujours été en diminuant, et aujourd'hui elles nous ont totalement manqué. On a fait des représentations à ce sujet, et des vivres ont été achetés en secret. — Notre position est on ne peut plus désagréable. L'hospitalité affectée du gouvernement ne nous permet pas de rien acheter, tandis que l'indifférence que l'on témoigne pour tout ce qui nous concerne, et qui est produite par les circonstances où l'ambassade se trouve, nous expose à toute

sorte d'inconvénients, et même à des privations réelles. — On répète que Soo et Kwang doivent être condamnés à payer le montant total de nos dépenses. Si cela est, nous ne devons plus être surpris de l'insuffisance des vivres qui nous sont alloués, par la crainte assez naturelle qu'ont les officiers de district de n'être pas remboursés.

Une conversation que M. Morrison a eue aujourd'hui avec Chang, a jeté beaucoup de jour sur les causes de notre renvoi de Yuen-min-yuen. Le consentement apparent donné à Tong-chow était une supercherie de Ho (1), le koong-yay, dont le principal but était d'attirer l'ambassadeur à Pékin. Les ouvertures qui eurent lieu dans la conférence du 27 août, lui avaient fait présumer que, moyennant certaines concessions, lord Amherst se soumettrait au cérémonial du ko-tou : ces concessions lui ayant paru admissibles, il espérait amener l'ambassadeur à y accéder ; toutefois, ne croyant pas devoir s'engager d'une manière positive, comme le demandait lord Amherst,

(1) Quoique ordinairement les Chinois aient plusieurs noms, ils ne font cependant usage que du premier, différens en cela, comme en beaucoup d'autres choses, de nos habitudes.

il prit le parti de tromper ; et , en assurant que l'empereur avait consenti à recevoir l'ambassadeur à la manière européenne , il parvint à décider son excellence à se rendre à Pékin. La résolution que prit sa majesté impériale de nous faire paraître en sa présence immédiatement après notre arrivée , déconcerta ce plan , qui , jusqu'à un certain point , était favorable à nos vues. Ne voulait-on simplement que nous faire voir à sa majesté en passant devant son siège , ou voulait-on exiger de nous le cérémonial du ko-tou ? c'est ce que nous ne savons pas encore. Mais ce qui est positif , c'est que nous n'aurions pas eu d'audience publique sans nous être préalablement soumis à ce cérémonial. Lorsque l'empereur décida qu'il nous recevrait le 7, il ignorait que nous eussions voyagé pendant toute la nuit. Ainsi donc , quel que dût être le mode de notre réception , il paraît que la volonté qu'il manifesta de nous voir au moment de notre arrivée n'était pas intentionnelle. Notre renvoi précipité a été occasionné par le rapport que l'on fit à sa majesté que l'indisposition de lord Amherst n'était qu'un prétexte ; ce qui l'irrita au dernier point. L'empereur fut très-mécontent aussi que Ho ne l'eût pas instruit que l'ambassadeur avait voyagé toute la nuit ; ce qui aurait sans doute

paru satisfaisant pour justifier le désir que l'ambassadeur avait de ne pas avoir une audience immédiate. — Le koong-yay a perdu plusieurs de ses emplois ; et il n'est pas jusqu'à Moo-tajin, qui n'a pu se soustraire à la dégradation, quoiqu'il n'ait fait qu'assister aux conférences, sans avoir jamais ouvert la bouche.

M. Morrison, sur la demande de Chang, lui rendit une visite dans l'après-midi, afin de se trouver avec le Ngan-chatsze ou juge de Pe-chee-lee, qui nous accompagne depuis Tongchow, comme chargé de surveiller la marche de l'ambassade et de pourvoir à ses besoins. Ce mandarin connaît parfaitement toutes les relations publiées par les missionnaires d'Europe, et il ne perdit pas de temps à déployer ses connaissances devant M. Morrison. Outre les motifs d'amour-propre qui le faisaient agir dans cette circonstance, il avait particulièrement en vue de rabaisser l'importance de l'Angleterre relativement aux autres nations de l'Europe, et de prouver combien il était absurde à notre souverain de vouloir traiter d'égal à égal avec l'empereur de la Chine. Quoiqu'il connût le nom des Ghoorkas (1) et

(1) Je n'avais pas encore entendu parler alors des événements qui se sont passés sur les frontières du Népal.

des contrées qu'ils habitent , et qu'il assurât que son autorité judiciaire s'étendît presque jusqu'à leurs frontières , il ne parla pas de la dernière guerre du Népal ; ce qui prouve assez que l'on a exagéré l'intérêt que le gouvernement chinois prend aux affaires de ce pays. Le Ngan-chastze regardait les Ghoorkas comme tributaires de l'empereur.

Nos relations d'amitié avec Chang ont repris leur cours ; il est venu nous voir pendant que nous étions à table. Il s'abstient ordinairement de vin pour raison de santé , et a bu du sirop de vinaigre framboisé avec de l'eau , préférablement à tout autre chose. En général les Chinois aiment mieux nos vins fins et nos liqueurs que nos vins d'ordinaire. Quoiqu'en disent quelques voyageurs , je suis porté , d'après ma propre expérience , à les regarder comme tout aussi adonnés que les Européens à l'usage des liqueurs spiritueuses ; ils ne diffèrent de ces derniers que par le soin qu'ils ont de ne pas s'exposer aux regards publics lorsqu'ils se trouvent dans l'état d'ivresse , ce qui provient de leur extrême respect pour tout ce qui tient aux bienséances extérieures. Ils estiment beaucoup toute sorte de verreries , et acceptent volontiers comme présents nos simples bouteilles à vin.

L'homme doué du talent d'observer ou de

décrire , pourrait peut-être trouver ici de quoi exercer son imagination et sa plume. Des champs de millet , des bosquets de saules , des jonques , des habitans à moitié vêtus avec de petits yeux et de longues queues ; des femmes laides , mais dont les cheveux sont agréablement arrangés ; tels sont invariablement les objets que nous voyons chaque jour , sans que je puisse y trouver matière à une description intéressante. Quant aux qualités morales du peuple , il y aurait de la présomption de ma part à vouloir en donner une idée d'après ce que j'en ai appris par moi-même. Nous avons peu de rapports particuliers avec les habitans , et encore ce peu-là pour ceux qui , comme moi , ne connaissent pas la langue du pays , se réduit-il à des gestes ; d'un autre côté , il serait injuste de baser une opinion à cet égard , d'après nos relations avec le gouvernement. Des questions importantes pour les deux parties ont été agitées ; les Chinois , pour parvenir à leur but , ont cherché à intimider et à tromper ; ils n'y ont pas réussi , et leur espoir déçu a donné lieu à des actes de grossièreté. Ceux d'entre nous qui sont arrivés en Chine avec la persuasion qu'ils allaient trouver un peuple que l'on pouvait classer au nombre des nations civilisées de l'Europe , ont sans doute reconnu

qu'ils s'étaient trompés ; ceux au contraire qui rangeaient les Chinois sur la même ligne que les autres peuples de l'Asie , ont dû être aussi peu étonnés de la conduite du gouvernement que de celle des individus. Le trait caractéristique de cette nation singulière est l'influence extraordinaire qu'ont sur elle les usages établis : la conduite de chacun , quel que soit son rang , est déterminée par des règles dont on s'écarte rarement ; le despotisme du souverain est subordonné au despotisme de l'usage ; le degré de civilisation que l'on a atteint , provient moins des institutions sociales que de la nature , qui , dans sa marche , est fort au-dessus de ce système tant vanté qui règle la conduite journalière de ce peuple. Tout ce que je puis donc en conclure , c'est que les Chinois ne m'ont paru intéressans en rien. On les représente comme étant polis entre eux ; et on attribue leur grossièreté envers les étrangers au sentiment qu'ils ont de leur supériorité sur tous les peuples , et à ce qu'ils sont toujours enclins à les soupçonner de se mal conduire. Telle est la politique du gouvernement , et tels sont aussi , par l'ascendant des mêmes principes parmi toutes les classes de la société , les sentimens des individus. Les enfans , au-dessus de la classe ordinaire , sont comme les autres asiatiques , graves et maniérés. L'esprit

semble ici être traité comme les pieds des femmes, c'est-à-dire, resserré par les liens de l'habitude et de l'éducation, jusqu'à ce qu'il atteigne un rétrécissement contre nature. Mais je m'aperçois que je tombe dans un travers que je cherche constamment à éviter, c'est de substituer des conséquences à des observations; tant il est vrai que l'esprit humain cherche toujours à s'éclairer.

Le 4 septembre. Le temps est toujours très-chaud. Dans notre barque le thermomètre se soutient à 85 degrés pendant la journée. — J'ignorais jusqu'à présent que le cérémonial du ko-tou fût regardé comme un acte d'adoration, et que, bien qu'on le pratique à l'égard de l'empereur, on le refuse à quelques divinités subalternes. Dans le cours de la dissertation que le juge a faite hier sur les affaires d'Europe, il a observé à Chang que notre religion nous défendait peut-être de nous conformer à ce cérémonial; toutefois il ne fit pas cette observation dans le dessein de nous justifier, mais au contraire pour blâmer nos préjugés à cet égard. — Nos barques se sont arrêtées à une heure afin que l'on achetât des provisions. Nous avons trouvé dans l'endroit où les achats se sont faits, les meilleurs raisins que nous ayons encore vus. On a vraiment lieu d'être surpris qu'ayant une très-

grande quantité de vignes, les Chinois se contentent de la liqueur qu'ils expriment du riz. — On peut évaluer de cinq à six cents le nombre de personnes employées à conduire l'ambassade, ce qui oblige nécessairement à prendre des mesures pour s'assurer les vivres nécessaires à leur subsistance. — Le village où nous sommes arrêtés se nomme Khu-shee-yoo; j'ai appris des bateliers qu'il y en a un autre plus considérable un peu plus loin. Quelques troupes, parmi lesquelles on remarquait un petit détachement de soldat vêtus en tigres, se trouvaient rangées en bataille près du lieu de notre halte, vraisemblablement pour rendre les honneurs au juge. Un salut eut lieu au moment de son départ; son rang lui permet de correspondre directement avec l'empereur.

Le 5 septembre. Nous mouillâmes hier à l'heure de diner, et pour la nuit, à cause du temps qui paraissait devoir être très-mauvais; ce qui nous fournit l'occasion de faire une promenade, le seul amusement que nous ayons dans cet ennuyeux voyage. — On monte la garde régulièrement depuis le coucher jusqu'au lever du soleil. En faisant leurs rondes, quelques-uns des hommes de service frappent avec un bâton rond sur un morceau de bois creux de forme oblongue, et d'autres sur un

petit gong ou loo (1). Le son de l'un et de l'autre de ces instrumens, est on ne peut plus mélancolique; celui du premier est beaucoup plus fort qu'on ne semblerait le croire en le voyant. — Il avait considérablement plu pendant la nuit, et au jour la température se trouvait avoir subi un changement très-sensible; elle était la même que vers la fin de l'automne en Angleterre : au lever du soleil le thermomètre était à 59 degrés, et à son coucher seulement à 67. — Nous ne quittâmes pas notre mouillage avant onze heures; et comme on ne pouvait pas attribuer un aussi long retard au temps seulement, nous commençâmes à former diverses conjectures. Tous nos désirs sont de ne pas retourner à Pékin, où notre détermination à ne pas nous soumettre au ko-tou, ne nous permettrait pas d'ailleurs d'espérer aucun résultat avantageux pour nos intérêts publics, ni aucune espèce d'agrément personnel. Il est cependant possible que nous

(1) Le *gong* ou *loo* est une plaque de cuivre ronde avec un rebord, dans la composition de laquelle on mêle de l'étain et du zinc pour la rendre plus sonore. L'auteur ayant omis de donner la description de cet instrument, nous l'avons puisée dans le Voyage de sir George Staunton. (*Note du traducteur.*)

nous trompions , et que la lenteur de notre marche provienne des arrangemens que l'on fait à Tien-sing pour le transport de nos bagages les plus pesans ; il est question de les envoyer par mer.

J'ai été visiter un petit miao, ou temple, que l'on m'a dit être dédié au dieu du feu. La divinité ignée est une petite figure assise sur un trône, tenant d'une main une épée nue, et de l'autre un anneau en forme de serpent. A ses côtés sont deux figures de nains qui ont aussi des anneaux. Il y en a trois autres moins bien faites le long d'un des côtés de l'édifice. On réparait le miao dans le moment même où nous nous y trouvions ; et je remarquai que les ouvriers faisaient cuire leurs alimens dans le sanctuaire même. Les Chinois sont assez insouciens en matière de religion ; sous ce rapport ils ressemblent aux anciens païens. Le culte des dieux fait partie de leurs institutions civiles et de leurs habitudes journalières ; mais il n'a jamais une grande influence sur leurs passions. On aurait tort d'attribuer les derniers édits rendus contre les chrétiens à une persécution religieuse ; ils sont fondés sur les liaisons qui existaient, disait-on, entre les chrétiens et les mécontens ; et on m'a assuré que cette inculpation n'était pas sans fondement.

J'ai reçu une visite de Chang, faite en partie pour s'excuser du manque de vivres dont on s'était plaint il y a quelques jours. Il me pria de faire en sorte que l'on n'en achetât pas à l'avenir; et dans le cas où l'on viendrait à en manquer, qu'on le lui fit savoir pour qu'il ordonnât d'en fournir, parce qu'il était autorisé à y pourvoir au compte de Kwang qui devait, d'après les ordres de l'empereur, défrayer toute l'ambassade. Il saisit cette occasion pour m'apprendre qu'il était d'un rang supérieur au Tching-chae, et me dit qu'il avait une vaste étendue de territoire sous sa juridiction. — Le bruit général parmi les Chinois, est que l'empereur a été très-irrité contre ceux qui lui ont laissé ignorer que l'ambassadeur ayant voyagé toute la nuit, se trouvait trop fatigué pour pouvoir paraître sur-le-champ en sa présence. — Sur les quatre heures, nous passâmes vis-à-vis de Tsay-tsung où nous nous étions arrêtés en allant, pendant que Soo et Kwang faisaient leur rapport à Pékin. — Nous arrivons demain à Tien-sing, où nous séjournons vraisemblablement deux jours.

Le 6 septembre. Le temps est un peu plus chaud que hier; le thermomètre s'est élevé dans la matinée à 65 degrés. — Sur les neuf heures, nous avons vu un édifice que l'on nous

a dit être une mosquée mahométane. On compte un grand nombre d'individus qui professent l'islamisme dans la province où nous nous trouvons ; ils n'y sont pas pour cela vus d'un œil jaloux, et sont susceptibles de parvenir à tous les emplois. Ils mangent du bœuf contre l'usage général des Chinois, qui regardent comme une cruauté de tuer un animal aussi utile. — Des édifices couverts de beaux toits et une population plus nombreuse, annoncent que nous approchons de Tien-sing. Une longue ligne de soldats ayant chacun un drapeau, étaient rangés en bataille auprès de quelques py-loos, pour rendre les honneurs à Chin-ta-jin le Nganchatsze ; car hélas ! nous sommes maintenant dépouillés de tout notre éclat, et nous ne pouvons nous attribuer ces honneurs. Les soldats s'agenouillèrent au passage des barques. Les canoniers chinois semblent eux-mêmes effrayés du bruit qu'ils font. Dès qu'ils ont mis le feu à la pièce, ils se jettent à quelques pas ventre à terre. La pièce de canon, ou le tube de fer dont ils se servent, est toujours placée verticalement, ce qui fait qu'ils ne courent même pas le danger d'être atteints par la bourre.

Les bois employés à la construction des maisons et des jonques sont coupés à la longueur de sept à huit pieds, afin, dit-on, d'en

rendre le transport plus facile. J'ai oublié de dire que nous avons mouillé hier au soir près d'un grand village où il y avait un édifice temporaire avec un échafaud qui s'avancait dans l'eau, des lumières et d'autres préparatifs qui annonçaient une assemblée publique. Dans d'autres circonstances, nous aurions pu nous flatter que ces apprêts étaient faits à notre intention; mais aujourd'hui ils ne s'adressent plus qu'aux mandarins qui nous accompagnent et qui eurent une longue conférence à terre.

Nous sommes portés à croire que la méfiance des mandarins entre eux est très-grande, d'après la circonstance suivante : Le Ngan-chatsze n'a pas osé accepter un léger présent qui lui a été offert par lord Amherst, dans la crainte que Kwang n'en eût connaissance, et qu'il n'en instruisit l'empereur, qui est on ne peut plus sévère contre tout ce qui a l'apparence de la corruption chez les fonctionnaires publics. Toutefois son excellence a donné à entendre qu'en nous quittant elle parviendra peut-être à surmonter ses craintes.

Nous arrivâmes à Tien-sing peu après-midi, et nous mouillâmes précisément au même endroit que la première fois; la foule des spectateurs était aussi grande, et ceux-ci étaient serrés les uns contre les autres comme

de coutume. Des hommes portant des bonnets de forme conique (1), déployaient beaucoup d'activité à maintenir un espace libre devant nos barques ; ils ne se contentaient pas, comme les soldats, de frapper la terre de leurs longs fouets ; mais ils en appliquaient de grands coups sur les épaules de la multitude. — A l'entrée de la nuit, nous fûmes témoins d'une cérémonie qui avait lieu, nous dit-on, en l'honneur de la pleine lune. On laissait tomber par intervalles, d'une barque qui côtoyait le rivage, des lanternes de papier de diverses couleurs, que l'on abandonnait au cours du fleuve ; la lumière réfléchie à travers les vives couleurs des lanternes produisait un joli effet. J'ai été frappé de la belle couleur cramoisie du papier de quelques-unes de ces lanternes ; les Chinois en emploient aussi dans leurs paniers à fruits. — Une autre illumination et l'horrible bruit d'une musique instrumentale, nous firent pré-

(1) J'appris ensuite que ces hommes étaient les exécuteurs des hautes œuvres, et que leurs bonnets étaient une ancienne forme que les Chinois s'étaient obstinés à conserver après la conquête des Tartares. Ils y réussirent de même qu'en ce qui concernait les tombeaux de leurs ancêtres, dont la conservation était au reste un objet de respect beaucoup plus raisonnable.

sumer qu'un mariage ou un enterrement (car on dit que le bruit est le même dans l'un et l'autre cas) avait lieu dans le voisinage. Je regrette que la position où nous nous trouvons, nous ôte tout espoir de voir quelques-unes de ces cérémonies domestiques.

Je m'aperçois que plusieurs d'entre nous sont frappés de l'air misérable des classes inférieures, et se croient par là en droit d'accuser d'exagération les voyageurs qui nous ont précédés. Comparée avec les autres contrées de l'Asie, je serais plutôt porté à dire que la Chine offre l'aspect d'une grande prospérité. La saison n'exige pas encore beaucoup de vêtemens ; mais lorsqu'il a fait froid, nos bateliers ne m'ont pas paru en être dépourvus. Je suis donc disposé à croire ce qu'ont écrit les voyageurs anciens et modernes sur tout ce qui s'offre d'abord aux regards. Les missionnaires s'accordent en général à vanter le caractère moral du peuple et les ressources politiques de l'empire. Il était difficile qu'ils jugeassent sainement de celles-ci ; quant au premier, on sait combien les hommes peuvent différer dans leur manière de voir à cet égard, selon la position où ils se trouvent et les procédés que l'on a pour eux. De même que les autres asiatiques, Les Chinois traitent leurs enfans avec

tendresse , et leurs institutions civiles donnent encore une nouvelle force aux devoirs mutuels des parens et des enfans. Un fils ne devient jamais majeur en Chine ; sa naissance le condamne à une servitude dont la mort de son père peut seule l'affranchir. A en juger d'après une circonstance assez peu importante dont Chang fit mention dans notre conversation ensemble, il paraît que les dames chinoises jouissent d'une grande portion d'influence dans leur ménage. Sur ce que je lui demandais si son fils, jeune homme de dix-huit ans , était encore avec lui , il me répondit que non , et qu'il avait été obligé de le renvoyer à sa mère qui ne pouvait supporter d'en être séparée.

Le 7 septembre. Il paraît que l'on a renoncé au projet d'expédier par mer une partie de nos bagages , et qu'aucune de nos barques ne sera changée jusqu'à notre arrivée à Kwantung. Le retard que nous éprouvons ici , provient de ce que Kwang est obligé de remettre à son successeur l'emploi qu'il occupait dans l'administration des sels. Celui de Tao-tai (1) que Chang remplit , doit être de quelque importance , puisqu'il s'est vu obligé , attendu

(1) Tao-tai signifie gouverneur de deux villes.

le grand nombre des visites qu'il recevait de ses subordonnés, de se réfugier hier au soir dans sa barque. Son rang est supérieur à celui d'un gouverneur de ville ou Foo. — Nous avons fait une petite promenade dans le quartier de la ville dont nous sommes voisins ; mais nous n'avons pu parvenir à traverser la rivière, parce qu'au moment où nous en approchions les soldats firent retirer une des barques qui forment le pont. — Les boutiques de droguistes sont bien pourvues, peut-être même trop abondamment pour la santé des malades, vu l'état des connaissances médicales en Chine. — Les boutiques de bouchers sont d'une extrême propreté ; et la viande nous a paru si bonne que je soupçonne que celle que l'on nous fournit n'est que d'une qualité inférieure. — On a tant de respect ici pour tout ce qui a l'apparence de l'autorité, que les haches que l'on porte devant les officiers de police, ne sont que de bois peint ; tous les attributs de la magistrature nous ont paru d'ailleurs aussi grotesques que singuliers. — Les rues de Tien-sing sont étroites, et les murs de clôture des maisons qui les bordent leur donnent une apparence on ne peut plus triste ; dans les temps de pluie elles deviennent de véritables bourbiers. Notre odorat est singulièrement offensé par la puanteur

au milieu de laquelle nous nous trouvons; et c'est peut-être là un des plus grands inconvéniens que nous fait éprouver l'affluence de peuple dont nous sommes presque continuellement entourés.

Une seconde promenade que nous avons faite dans le faubourg ne nous a guère fourni plus de plaisir, ni plus de matière à observation que la première. Nous avons vu cependant une pompe funèbre. Le corps était suivi de pleureurs et de pleureuses, dont le chagrin s'exprimait si violemment et avec tant de régularité, que j'en conclus qu'ils étaient payés pour ce service. Les femmes étaient dans des chaises à porteurs, couvertes d'un drap blanc, qui est la couleur du deuil en Chine. Les pleureurs portaient des bonnets semblables à ceux des ouvriers en Angleterre. Je fus surpris de voir que le cercueil était sans aucun ornement; mais en revanche son support était doré, et fait d'une manière très-massive. On portait en tête de la procession quelques figures de femmes en grand costume, presque de grandeur naturelle. — Je remarquai sur le cercueil un ornement de tête en bois doré qui indiquait vraisemblablement la profession du défunt.

Nous vîmes dans une boutique d'ébéniste de belle chaises de bois sculpté, ornées de

paons dont le plumage était naturel ; les jambes de l'animal étaient pendantes. — Je ne pus parvenir à acheter une grande caisse de verre, remplie de jòujous dorés représentant des hommes, des femmes, des barques, des ponts; en un mot tout ce qu'offre la maison de campagne d'un homme de distinction.

Il paraît qu'ici les meuniers sont en même temps marchands de farine ; car nous avons remarqué dans les boutiques où l'on vendait de la farine, un âne qui faisait tourner un moulin. La meule de dessus est grande et de forme cylindrique ; et à son extrémité sont attachées des cordes au moyen desquelles l'âne la fait motvoir : la farine moulue de cette manière est d'une qualité inférieure. — Dorénavant quand nous ferons des acquisitions, nous serons en garde contre les soldats qui nous accompagnent ; ils encouragent continuellement et excitent même quelquefois les marchands à nous tromper, afin d'avoir leur part du butin. — Les maisons des Chinois sont toujours, comme je l'ai déjà dit, fermées du côté de la rue par un mur de clôture, et même quand la porte en est ouverte, un avant-mur élevé devant l'entrée de la maison en dérobe entièrement la vue. Elles sont divisées en différentes cours, dont chacune forme une suite d'appartemens,

et sont ordinairement distribuées en une grande salle qui conduit à de petites chambres.

On trouve dans les boutiques un grand assortiment de toute sorte d'articles ; et , excepté celles des droguistes , aucune ne semble exclusivement destinée à un seul genre de commerce. — En examinant les outils des ouvriers , ainsi que l'intérieur des boutiques , j'ai été frappé de l'exactitude des relations que j'ai lues sur la Chine. Les recherches scientifiques y ont été plus bornées ; mais on doit convenir que tout ce qui , au premier abord , frappe les regards du voyageur , a été parfaitement bien décrit.

Le 8 septembre. Nos gardiens (car on nous fait voyager sans plus consulter notre volonté que si nous étions des animaux sauvages) nous ont fait mettre en route ce matin. Après avoir côtoyé le rivage qui suit la direction des murs de la ville , nous entrâmes dans la rivière d'Eu-ho , en remontant le courant au moyen de haleurs. Nous continuâmes à voir les faubourgs pendant l'espace de deux milles ; les boutiques et les édifices nous parurent beaucoup mieux que sur la rive opposée ; nous remarquâmes , dans le nombre de ces derniers , plusieurs petits temples , ou miaos. On voyait , dans la foule des spectateurs , un plus grand

nombre de femmes que de coutume. Les pieds de plusieurs d'entre elles étaient de beaux modèles de difformité : ils sont de grandeur naturelle jusqu'au coude-pied , et se terminent là tout à coup en pointe , à force d'être comprimés. — Les pipes , que dans la foule les hommes tiennent au-dessus de leurs têtes , produisent un effet assez singulier. — Après un intervalle de quelques champs de millet , nous passâmes vis-à-vis d'un autre faubourg , ou village. On voit , à quelques pas du sentier destiné aux haleurs , un chemin élevé , qui est peut-être le commencement de celui décrit par sir George Staunton. — Sur la rive droite , à environ trois milles de Tien-sing , est un petit pylo , dont le toit est richement orné ; on y lit une inscription portant qu'il est dédié à la rivière Nanyuen-ho , c'est-à-dire , qui coule vers le nord. Cet édifice nous parut intéressant , comme servant à indiquer le nom de la rivière , et à montrer l'affinité qu'ont les superstitions des Chinois avec celles de l'Inde et de l'Europe dans les siècles reculés.

Pendant que nous dinions , nous vîmes passer un second convoi funèbre : le cercueil était semblable à celui que nous avions vu à Tien-sing. Parmi les figures qui le précédaient , on remarquait celle d'un tigre , emblème de la pro-

fession militaire du défunt ; celles d'un homme armé à cheval , et d'une dame montée sur une autruche. Il est probable que les pleureurs , qui expriment leur douleur d'une manière aussi bruyante , sont les parens du défunt , à qui l'usage fait une obligation de suivre le convoi. J'aperçus , à une petite distance de la rivière , quelques édifices en brique très-curieux. Ils ont la forme d'un vase , se rétrécissant à la base et au sommet , et sont de la hauteur d'un clocher de village. On nous dit que ce sont des tombeaux de Hoshungs distingués , ou prêtres du dieu Fo : le sommet en est très-orné. — Nous passâmes peu après vis-à-vis d'une pagode moderne , ou *paou-ta* , ayant de petits compartimens saillans , ou étages. Ces édifices modernes sont fort inférieurs aux anciennes tours , qui sont maintenant rares dans ce pays , parce qu'on les laisse tomber en ruine. — Une tour de garde en ruine , que nous vîmes ensuite , nous mit à même d'en examiner la structure. La maçonnerie en brique avait quatre pieds d'épaisseur : il y avait dans l'intérieur une ouverture où était pratiqué un escalier conduisant à la plate-forme ; le sommet offrait des embrasures ; mais le mur du parapet n'était pas assez épais pour y placer des canons en batterie ; la tour était carrée. — Les bords

de la rivière sont presque partout cultivés en légumes ; et les terres y sont disposées avec un soin particulier. Des tiges de kao-leang , formant un treillage destiné à soutenir une espèce de haricots , donnent un air d'élégance au plus modeste potager. Je présume que les terrains appartenans soit à des particuliers , soit à des villages , sont séparés par les plantations de saules et de peupliers que l'on voit par intervalles.

Nous nous remîmes en route après le coucher du soleil. Tout contribuait dans ce moment à embellir la scène. La lune venait de se lever , et éclairait de ses rayons les bosquets d'alentour , tandis que son image se réfléchissait dans les ondes , incessamment agitées par le vent. A mesure que nous avançons , la longue ligne de lanternes colorées , suspendues au haut des mâts de nos barques , changeait de direction , suivant les sinuosités de la rivière ; les lanternes rouges de la jonque que montait le juge , la dernière de toutes , indiquait l'étendue de la flottille : tout était paisible autour de nous , quoique les objets changeassent à chaque instant. Le spectacle d'une belle nuit a toujours eu du charme pour moi ; je m'imagine souvent alors que nous pouvons nous mettre en rapport avec des êtres d'une nature supérieure à la

notre ! Il est presque impossible que , dans un pareil moment , une pensée indigne de l'homme puisse se présenter à l'imagination : au dehors , tout brille d'une clarté pure et tranquille , et notre cœur , entièrement livré à la méditation , s'ouvre aux plus doux sentimens pour admirer les beautés qu'offre ce vaste univers. — Nous passâmes devant plusieurs villages , et nous mouillâmes , pour la nuit , à la ville de Yang-leu-ching , à trente-cinq lis , ou douze milles , de Tien-sing. On voit auprès une maison d'une belle apparence appartenante à un mandarin. C'est probablement ici l'endroit où l'on s'arrête ordinairement ; car nous y avons vu plusieurs jonques à l'ancre.

Le 9 septembre. Dans le cours d'une promenade que j'ai faite après déjeuner , j'ai visité un temple dédié à la mère éternelle , la principale divinité femelle des Chinois. L'effigie de la déesse était couverte d'un voile blanc ; elle avait sur la tête une couronne , et une fessille d'arbre dans la main. Il y avait , dans la même niche derrière elle , deux autres figures d'une plus petite taille ; quelques autres étaient placées au long du mur d'un côté du temple. — Si on devait juger de la religion en Chine par l'état des temples que nous avons visités jus-

qu'à présent, il faudrait en conclure qu'elle est sur son déclin; car nous n'en avons pas vu un seul qui ne tombât en ruine. — Chang a reçu la nouvelle positive qu'il a été nommé juge de la province de Chan-tung; et je crois que les présens qu'il a envoyés aujourd'hui à l'ambassadeur et aux personnes composant l'ambassade, ont été faits à cette occasion. Sa conduite avec nous a été en général si obligeante, qu'il n'est aucun de nous qui ne soit charmé de son avancement.

La faucille dont on se sert pour couper le kao-leang se compose d'un manche très-long, et d'une lame fort courte, ressemblant plutôt à une faux qu'à une faucille. — Sur les bords de la rivière, on fait des irrigations dans les jardins. Une simple roue tournant sur un axe fait monter l'eau d'un puits creusé à quelques pas de la rivière, d'où elle se répand sur les terres non en nappe, mais en s'échappant d'une jarre. — Nous vîmes, dans un autre endroit, des hommes occupés à aplatir, au moyen d'un rouleau très-pesant, des roseaux destinés sans doute à l'entretien des levées faites sur les bords de la rivière. — Vers le soir, un grand nombre de villages, distribués sur l'une et l'autre rive, semblaient ne former qu'une seule ville. Ces villages font partie de l'arrondisse-

ment de Too-le-ya, et se prolongent, presque sans interruption, pendant l'espace de dix lis. Nous mouillâmes auprès des dernières maisons que l'on rencontre dans ce voisinage.—Ici nos haleurs se montrèrent très-insubordonnés, soit parce que l'on exigeait d'eux un surcroît de travail, soit qu'ils ne se crussent pas suffisamment payés; et il fallut avoir recours au bambou pour les mettre à la raison : on en emploie vingt à vingt-cinq pour les grandes barques, douze pour celles de deuxième classe, et sept pour les petites.

Le 10 septembre. L'aspect du pays est toujours le même. — Nous déjeunâmes près de Shing-shi-heen, ville considérable. — Nous ne vîmes que des champs cultivés en tabac.

Un mandarin militaire décoré d'un bouton bleu clair, voyant M. Abbot et moi nous promener sur le bord de la rivière, nous invita à monter à bord de sa barque, sans doute par le seul motif de nous considérer de plus près. M. Abbot, comme le plus jeune de nous deux, fixa toute son attention; et il s'amusa à l'habiller à la chinoise. Il avait l'air de vivre très-familièrement avec ses domestiques, et mit mon chapeau pour les divertir. Pour ne pas être en reste, je me coiffai de son bonnet; ce qui rendit la farce complète. Ce ne fut pas sans

peine que nous nous débarrassâmes de ses politesses; je me vis même obligé de couper court à l'entrevue en partant brusquement. Je crois me rappeler que nous avons déjà vu ce nouvel ami à Tong-chow.

Dans l'après-midi, lord Amherst et les commissaires allèrent rendre visite à Chang, pour le féliciter de sa promotion. Sa barque était dans le plus grand ordre. Dans la première chambre se tenaient deux secrétaires qui avaient l'air d'être très-affairés; quelques bagatelles que l'ambassadeur lui avait envoyées étaient rangées dans celle qu'il occupait; il prit la dernière place, et se conduisit réellement avec une politesse achevée. On nous offrit une boisson préparée avec des noyaux d'abricots pilés, et assez semblable à de l'orgeat. Comme nous lui donnions ordinairement le nom de *lait d'amandes*, nous fîmes à Chang quelques questions sur le thé au lait qui devait entrer dans le cérémonial de notre audience de réception. Il paraît que ce thé n'est autre chose que du lait sans aucun mélange, par la raison que l'on donne le nom de *chaya*, ou thé, à d'autres breuvages qu'à l'infusion des feuilles de cette plante. On présente le lait comme un souvenir de l'origine tartare de la famille régnante. Une autre preuve du soin que l'on prend de conserver de

semblables souvenirs , c'est qu'é , dans les octasions solennelles , l'empereur , au lieu de faire usage de petits bâtons pour découper sa viande en mangeant , se sert d'un couteau. Quoiqu' placés sur le trône d'un des plus grands empires du monde , les Mant-choos , conquérans de la Chine , professent encore aujourd'hui plus de respect pour les mœurs simples de leurs ancêtres que pour tous les raffinemens du luxe. Une telle manière de voir serait une preuve de sagesse de leur part , si ce respect ne se bornait pas à de vaines apparences. Mais , de même que tous les conquérans , ils ont perdu , après la victoire , l'énergie et les qualités auxquelles ils en étaient redevables. — La place de juge de Shan-tung est regardée comme la seconde de l'empire dans l'ordre judiciaire. — Il est question , dans la relation de la précédente ambassade , de la ville de Tong-quang-tang , où nous sommes maintenant à l'ancre. Je m'en souviendrai toute ma vie , grâce au bruit horrible de la musique vocale et instrumentale que les soldats qui escortent l'ambassade crurent à propos de faire entendre pour témoigner la satisfaction que leur faisait éprouver la nomination de Chang. — Nous avons fait , dans cette journée , beaucoup plus de chemin que dans les précédentes : je l'évalue de 28 à 30 milles.

Le 11 septembre. Lord Amherst m'a remis ce matin, en déjeunant, une traduction que M. Morrison venait de faire et de lui donner à l'instant même (1). C'est celle d'une pièce que Chang lui a remise avec plusieurs autres à Tong-chow; elle contient le détail officiel des cérémonies qui devaient avoir lieu à l'audience de réception de l'ambassadeur : l'extrait des registres du tribunal du Lipou, qui atteste que lord Macartney s'est soumis au cérémonial du ko-tou, y est joint. On n'y a pas prêté beaucoup d'attention dans le temps, parce que l'une de ces pièces ne contenait que le récit inexact de ce que nous savions déjà; et que l'on supposait que l'autre ne renfermait qu'une description de cérémonies qui, d'après la position où nous nous trouvions, ne paraissaient pas devoir être réalisées à notre égard. D'après cette dernière pièce, l'ambassade devait être reçue dans une grande salle au haut bout de laquelle l'empereur aurait été assis sur un trône très-élevé. Un autel dédié à la lune paraît occuper l'extrémité opposée. L'ambassadeur devait être introduit par ce côté; et, s'agenouillant près de l'autel, il aurait remis la lettre du

(1) Voyez l'Appendice, nos. 4 et 5.

prince régent à un mandarin d'un rang élevé, qui l'aurait portée à un autre nommé Meen-ye, dont la place eût été de niveau avec la partie de la salle où est le trône. Ce dernier mandarin aurait ensuite monté les degrés du trône, et présenté la lettre à sa majesté. L'ambassadeur aurait alors été conduit par les mandarins dans la partie de niveau avec le trône, où, s'agenouillant, il aurait reçu le joyee destiné au prince régent, des mains de Meen-yeen, qui lui aurait fait quelques questions au nom de l'empereur; de là il aurait été conduit, de la même manière, à l'autre bout de la salle, où, tourné vers la partie supérieure (probablement du côté du trône), il aurait exécuté le cérémonial du ko-tou avec neuf prosternemens. On l'aurait alors mené hors de la salle; et, après s'être prosterné derrière une rangée de mandarins, il lui aurait été permis de s'asseoir. Il devait, en outre, se prosterner en même temps que les princes et mandarins présens, au moment où l'empereur aurait bu; et enfin, deux autres fois, l'une à l'instant où on lui aurait présenté le thé au lait, et la dernière lorsqu'il aurait eu fini de le boire. D'après la traduction, il paraît que ces derniers prosternemens ne devaient pas être faits en présence de l'empereur. Si cette pièce

contient une description exacte du cérémonial que l'empereur devait réellement exiger, il faut convenir qu'il allait fort au-delà de ce dont il s'agissait, quand nous discutâmes la question du ko-tou. Nous considérions alors le cérémonial comme ne devant avoir lieu qu'en présence de l'empereur, et à une distance raisonnable de sa personne; les quatre autres prosternemens que l'on y ajoutait lui donnaient donc un caractère fort différent.

D'après ces détails, il eût été impossible, considérant la disposition de la salle de réception, que l'ambassadeur vît présenter sa lettre à l'empereur, outre qu'il se serait trouvé entre lui et sa majesté un plus grand nombre de personnes que même lors de la réception de l'ambassade hollandaise. Un des prosternemens devait se faire derrière un rang de mandarins, par conséquent, hors de la présence de l'empereur, et sans autre but que de s'asseoir ensuite. En supposant donc que la pièce en question contint une résolution définitive, l'ambassade actuelle eût été reçue d'une manière moins honorable qu'aucun autre précédemment venue d'Europe; et, quelque disposé que l'on eût été à concilier les choses, on n'aurait cependant pas pu souscrire à une semblable réception. Je dois avouer que, si telle eût été la volonté for-

melle de l'empereur, ce que bien des gens seraient portés à croire, attendu l'opiniâtreté avec laquelle les Chinois insistaient sur l'exécution du ko-tou, je serais singulièrement disposé à regretter que l'on n'ait pas fait plus d'attention à cette pièce à l'instant même où elle nous a été remise. Si alors j'avais lu la traduction que j'ai eue aujourd'hui entre les mains, je n'aurais pas hésité un instant sur la conduite que nous devions suivre ; je n'aurais pas surtout eu besoin de l'opinion de personne, pour savoir jusqu'à quel point notre déférence pouvait être préjudiciable aux intérêts de la compagnie des Indes. Tout ce qu'il eût été question d'examiner, eût été de savoir s'il pouvait en résulter quelque avantage à ce que la nation anglaise se présentât à la cour de Pékin, dans la personne de son ambassadeur, avec moins de dignité que les autres puissances de l'Europe ; et on sent que, dans ce cas, la réponse ne pouvait être que négative ; car j'ai peine à concevoir qu'aucune concession de la part de l'empereur, de quelque nature qu'elle eût été, eût pu justifier une semblable soumission. Toutefois, je suis d'opinion que le cérémonial décrit dans cette pièce se serait trouvé aussi peu conforme à ce qui devait se pratiquer à la réception de l'ambassadeur, que le compte qu'en aurait ensuite rendu l'

gazette de Pékin, l'eût été à ce qui aurait réellement eu lieu. Ce cérémonial était celui auquel les Chinois auraient voulu que l'on se conformât (1); mais non pas celui sur lequel ils eussent insisté. En effet, la pièce dont il est fait mention, ne nous fut remise dans le temps que pour nous engager à nous soumettre au seul cérémonial tartare; on nous fit même entendre que l'on ne nous la communiquait que pour nous engager à souscrire au point en discussion, vu qu'elle contenait le détail de toutes les cérémonies que l'on projetait de faire. Au surplus, de quelque manière qu'on la consi-

(1) Il paraît, d'après les relations des ambassades russe et portugaise, que quelques-unes des cérémonies mentionnées dans ce rapport font partie des usages établis à la cour de Pékin. L'ambassadeur portugais entra par la porte occidentale, et s'agenouilla en parlant. Les deux ambassadeurs remirent leurs lettres de créance à l'empereur lui-même : celui de Portugal par arrangement; l'autre par accident, et contre ce qui avait été convenu. L'usage en Chine est que les lettres de créance soient posées sur une table; et, « en conséquence, dit Bell, Ismaïloff mettait sa lettre sur une » table disposée à cet effet, lorsque l'empereur, lui ayant » fait signe d'approcher, il saisit adroitement cette occasion » pour remettre la lettre entre les mains de sa majesté. » — Il est à remarquer que le tribunal du Lipou s'est toujours montré contraire aux étrangers.

dère , comme on n'y fit aucune attention à l'époque où elle parut , et qu'on ne la traduisit pas , elle n'a eu aucune espèce d'influence sur notre manière d'agir : on peut même ajouter que , lorsqu'on se déterminà à ne pas se soumettre au cérémonial du ko-tou , on n'avait pas connaissance du cérémonial additionnel , qui était plus humble que le ko-tou lui-même , et , par conséquent , moins admissible encore que lui. Il est peut-être permis de parler maintenant de cette pièce , pour diminuer le regret de notre renvoi ; mais , même sous ce rapport , elle n'a de poids qu'aux yeux de ceux qui la regardent comme contenant l'ordre irrévocable dans lequel le cérémonial devait avoir lieu. Je n'ai plus qu'une seule observation à faire à cet égard , c'est que le consentement d'exécuter le ko-tou n'entraînait pas l'obligation de se soumettre à toutes les autres cérémonies dont il vient d'être question ; et que l'on aurait pu s'y refuser avec autant de raison que pour ce qui concernait le ko-tou , peut-être même davantage , parce que le motif en aurait été plus puissant , c'est-à-dire , l'impossibilité où se trouvait un ambassadeur anglais de consentir à être reçu moins honorablement que tout autre envoyé d'une puissance européenne.

Peu après déjeuner , nous passâmes devant

un petit temple hexagone à trois étages qui est ; quant aux proportions et au style d'architecture, le plus bel édifice de ce genre que j'aie encore vu. Ses toits saillans sont couverts, mais non pas surchargés d'ornemens de sculpture ; le faite a la forme d'une mitre d'évêque : un massif de beaux saules qui se trouve auprès, en varie les différens aspects, et en fait ressortir l'effet. On nous dit que ce temple est dédié à Kwae-sing, et qu'il se nomme le temple de l'étoile du diable. Des bouquets de saules sont tout ce que ce paysage offre d'agréable. — Vers midi, nous vîmes un long mur qui paraissait enclore la maison et le parc de quelque mandarin. Je regrette beaucoup de n'avoir pas encore eu occasion de visiter une de ces habitations, afin de pouvoir juger de quelle manière les Chinois distribuent leurs jardins.

Il est difficile de concilier le respect que cette nation a pour les morts avec le spectacle hideux que présentent assez fréquemment des cadavres que l'on rencontre flottans sur les eaux. — Le tremble au mobile feuillage mêle quelquefois son ombrage à celui plus épais du saule. — J'ai observé que, généralement, les soldats chinois qui sont armés de fusils sont pourvus de bâtons en croix, d'environ 20 pouces de longueur, qui servent à appuyer leur arme. Chez

ce peuple peu guerrier, la promptitude dans le maniement des armes n'est pas un objet essentiel.

A quatre heures nous arrivâmes à Tsing-heen, dont il est fait mention dans la relation de la première ambassade ; c'est une ville murée. Les plus belles maisons et boutiques sont dans les faubourgs ; les murs et la ville elle-même tombent en ruine. — A l'aide d'un peu de hardiesse, quelques-uns de nous parvinrent à franchir les portes, ce qui n'est nullement facile, parce que les Chinois n'aiment pas à admettre d'étrangers dans leurs villes. — Un miao situé dans un des faubourgs contient plusieurs idoles fort curieuses que nous ne pûmes cependant voir qu'imparfaitement, attendu qu'il commençait à faire nuit. Toutefois un Chinois qui était présent eut la complaisance d'allumer un petit cierge, au moyen duquel nous fûmes à même d'examiner les principales statues. Parmi celles-ci, il en est une que les soldats nommèrent Chung-wang-hai : je n'ai pu savoir ni la signification de ce nom, ni les attributs de ce dieu. Il est assis sur un trône, ayant à quelques pas au-dessus de lui une autre statue d'homme devant laquelle est une table ou un autel. A sa droite on remarque une figure de femme que j'ai déjà

souvent vue ailleurs. Les figures d'hommes ont de longues barbes. Le principal dieu et la divinité femelle tiennent en main quelque chose que j'ai pris pour une feuille d'arbre d'après sa forme et sa couleur. De chaque côté de la porte sont deux statues d'hommes armés de toutes pièces, ayant auprès d'eux des chevaux caparaçonnés ; les statues d'hommes paraissent être de pierre. Un grand encensoir, d'une composition semblable au métal de cloches, était placé d'un côté du temple extérieur. Ces temples sont distribués en différentes cours, de la même manière que les maisons, et il y a ordinairement des idoles dans chaque cour. Je crois que les Chinois ne le cèdent à aucune autre nation pour le nombre de leurs dieux qui est très-considérable, ni pour leur indifférence sur tout ce qui tient à la religion. — Il est présumable que les miao qui se rencontrent sur le bord des rivières, sont dédiés au grand dieu des eaux, ou aux *dii minores* des rivières.

Je ne puis assurer si la machine dont nous avons vu faire usage sur les jonques à grain, sert à dépouiller le riz de son enveloppe, ou à le réduire en farine. Elle consiste en une planche de 4 à 5 pieds de longueur, chargée à l'une de ses extrémités d'une pierre très-

lourde. Un homme se tient à l'autre extrémité, et soulevant la planche par le poids de son corps, le bout opposé tombe sur le grain placé dans une auge. Le poids de la pierre est trop grand pour ne produire d'autre effet que celui de séparer le grain de son enveloppe. — Nous sommes encore à un peu plus de deux cents lis, ou soixante milles, de Tien-sing.

Le 12 septembre. Nous déjeunâmes à Ching-tchee, ville qui paraît entourée d'une espèce de mur. Nous sommes partis de Tsing-heen quelques heures avant le jour, ce qui m'a empêché d'aller visiter encore une fois le miao, comme j'en avais l'intention. — Les charrues que j'ai vues dans les champs sont d'une construction fort grossière. Le soc, qui est en bois, pénètre peu avant dans la terre, qui au reste paraît n'avoir que médiocrement besoin d'être labourée de cette manière. — Les engrais sont cependant d'un usage général en Chine; et ici comme en Angleterre on voit souvent des tas d'immenses ramassées sur la route (1). — Nous avons

(1) Les Chinois recueillent avec soin, pour cet usage, les excréments humains et ceux des animaux. On emploie de préférence ces premiers dans les jardins; et on les conserve avec de l'urine dans de grandes jarres, que l'on enfonce en terre : on y ajoute quelquefois de l'eau. On se sert aussi du poil des animaux pour fertiliser les rizières.

remarqué quelques petits vergers placés entre les jardins potagers. — A trois heures le thermomètre était à 80 degrés.

Dans une conversation que j'ai eue avec sir George Staunton, il m'a donné l'explication la plus plausible de la pièce dont il a été question hier. Il la regarde comme un rapport qui aurait été préparé d'avance par le tribunal du Lipou, pour être inscrit sur les registres, afin de constater les circonstances de notre réception de la manière la plus satisfaisante pour la vanité chinoise. Cette supposition paraît on ne peut plus fondée, et sert à faire apprécier à sa juste valeur cette pièce qui est d'une bien moindre importance qu'on voulait le faire croire. — Les principales parties de la cérémonie devaient être accompagnées de musique ; les airs même étaient désignés ; et il paraît, d'après leurs noms, qu'ils étaient destinés à peindre la tranquillité produite par la conquête (1). Ceux qui connaissent le mieux l'état actuel de la Chine, regardent comme vraisemblable que l'opiniâtreté de l'empereur, sur tout ce qui est relatif au cérémonial, peut être attribuée avec raison à la persuasion où il est que les dernières com-

(1) Voyez l'Appendice, n°. 5.

motions intérieures exigent que l'on se conforme avec plus de rigueur aujourd'hui que dans les temps ordinaires à tout ce qui a rapport au respect dû au souverain. — Nous mouillâmes à la nuit à Tsong-chow, la plus grande ville que nous ayons vue depuis Tien-sing. Elle est du second ordre, entourée de murs, et occupe un espace assez considérable sur la rive gauche de l'Ea-ho. Tien-sing est encore à quatre-vingts lis ou environ vingt-quatre milles.

Le 13 septembre. Nous partîmes de Tsong-chow au point du jour ; après avoir été interrompus pendant la nuit entière par un tapage continu. — Dans ces deux dernières villes nous avons vu des échafauds (en chinois , *martou*) que l'on avance dans la rivière pour faciliter aux voyageurs la descente des barques. A Tsing-heen , la barque de l'ambassadeur ayant été amenée vis-à-vis d'un de ces échafauds auprès duquel se trouvaient des perches ornées de diverses manières, fit croire à quelques-uns de nous que l'on allait de nouveau rendre les honneurs à l'ambassade ; toutefois l'illusion cessa lorsqu'on en aperçut de semblables dans différens endroits le long du rivage. — J'ai appris que les soldats que nous voyions de temps en temps sur le bord de la rivière, appartiennent à un établissement qui

est chargé de la police de la rivière (1). Nous en avons vu quelques-uns qui, au lieu de paremens jaunes qui sont l'uniforme ordinaire, en portaient de rouges. — Il est curieux d'observer jusqu'à quel degré, dans tous les pays, la démarche d'un individu peut faire juger, jusqu'à un certain point, de l'importance qu'il veut se donner. Les Chinois sont passés maîtres dans cet art. Nous en avons eu un exemple assez plaisant, il y a deux jours, à Tsing-heen, dans un mandarin à bouton jaune que nous avons vu précédemment faire partie de la suite d'un mandarin supérieur, et qui alors, enhardi par notre humble fortune, ou fier de ce qu'il était en grand costume, se promenait devant nous d'un air qui nous rappelait les six mandarins tartares dont nous avons reçu la visite à Tong-chow.

On aperçoit de distance en distance des espaces on ne peut plus agréablement boisés,

(1) Il y a dans les villes une espèce de police militaire qui est sous les ordres d'un officier nommé *le chou*. Un tribunal particulier à Pékin, distinct de celui qui connaît des crimes et les punit, a la surintendance générale de la police de l'empire, chose essentielle dans un pays comme la Chine, où l'existence même du gouvernement tient à la rigide observation des formes.

sans qu'il y ait cependant une grande variété dans les arbres. Le saule, le tremble, et quelques arbres qui ressemblent au frêne, sont les seuls que nous ayons vus jusqu'à présent. Je suis obligé de m'en rapporter aux yeux des autres pour tout ce qui tient à la connaissance des arbres ; car jamais badaud de Londres n'a été plus ignorant que moi à cet égard. J'avoue au reste que le peu d'étendue de ma vue et ma négligence naturelle, font de moi un assez mauvais observateur, surtout en ce qui concerne les objets physiques. — Sur les deux heures nous vîmes une écluse qui se trouvait sur notre droite, destinée à faire écouler les eaux dans les grandes crues. On peut dire de cette rivière qu'elle charrie autant de boue que d'eau ; et ce qu'il y a cependant d'étonnant, c'est que les haleurs en boivent sans la purifier d'aucune manière. — Nous remarquâmes près de l'écluse un grand édifice bâti dans un enclos et entouré de beaux bois ; les uns nous dirent que c'était une maison appartenante à l'empereur ; d'autres que c'était un temple. — Quelques-unes des jonques à grain que nous vîmes ici avaient quatre mâts ; les deux qui se trouvent ajoutées au nombre ordinaire, sont un mât de misaine et un mât d'artimon. — J'ai vu une faucille pour couper le kao-leang,

plus longue et moins courbée que les nôtres.

Nous arrivâmes pendant notre dîner à Tohuanho. A en juger par le nombre de spectateurs que nous vîmes, ce doit être une ville considérable. Toutefois la curiosité est si universelle en Chine, et la foule y est toujours tellement pressée, que l'on courrait risque de se tromper si l'on voulait juger de la population d'après l'affluence de peuple que notre présence attire toujours. La ville se prolonge à peu près d'un mille le long de la rivière.

Le 14 septembre. Nous avons rencontré ce matin une flotte de grandes jonques à grain, d'environ cent voiles. Nous apprîmes, par les inscriptions qu'elles portent, qu'elles sont partagées en divisions. D'après leur nombre, et la nécessité qui existe d'approvisionner régulièrement les provinces septentrionales en grains, la surintendance de la navigation de ces bâtimens doit être l'un des objets les plus importants de l'empire.

On voit assez souvent des femmes employées à gouverner les petites barques ; et je n'ai pas été peu surpris de l'adresse et de l'activité dont elles font preuve dans les circonstances difficiles. Leurs cheveux sont arrangés d'une manière différente dans cette partie

de la province; ils sont moins soigneusement réunis en nœud sur le haut de la tête. Les Chinoises se tiennent extrêmement droites; et jusqu'à présent j'ai très-peu vu de vieilles femmes qui fussent courbées. La méthode de leur lier les pieds est générale, ou du moins je n'y ai pas vu d'exception : peut-être la petitesse de la base sur laquelle repose leur corps, est ce qui les oblige à se tenir si droites.

Nous vîmes sur la gauche un grand temple tombant en ruine; la façade était presque écroulée, et les pauvres dieux se trouvaient exposés aux injures du temps. Je crois que le métier de divinité locale n'est pas dans ce moment une occupation très-respectable en Chine. Ce miao était consacré à Loa-ku-shung.

Chang est venu me faire sa visite d'adieu, attendu qu'il a reçu l'ordre de se rendre sans retard à Gehol, auprès de l'empereur. Yin doit aussi nous quitter bientôt; et alors le soin de pourvoir à nos besoins sera confié aux officiers de district. — Chang appela Moukten, Moulin; il peut se faire que ce soit ainsi que se prononce le mot chinois : l'empereur s'y rend pour chasser. Chang témoigna quelque crainte d'être obligé de suivre la chasse impériale. Il informa sir George Staunton que la gazette de Pékin annonçait que Ho avait perdu toutes ses pla-

ces, ce qui y était positivement attribué à ce qu'il avait laissé ignorer à l'empereur que l'ambassadeur avait voyagé toute la nuit, et à ce qu'il avait fait un faux rapport sur l'indisposition de son excellence ; Chang promit à sir George de lui faire voir cette gazette. Il nous dit aussi que lorsque l'empereur fut instruit de l'indisposition de l'ambassadeur, il avait désiré voir les deux commissaires. Si le fait est vrai, Ho ne nous en a rien dit. Je ne sais pas s'il en serait résulté quelque chose d'avantageux, dans le cas où sir George et moi nous eussions pu obéir à la volonté de l'empereur. On aurait pu nous demander à l'un et à l'autre d'exécuter le kotou ; et, comme il eût été aussi embarrassant pour nous de nous refuser à le faire que de nous y soumettre, nous devons savoir gré à Ho de son silence. Je dois convenir que l'ensemble des observations que Chang et Yin nous ont faites sur notre brusque renvoi, est de nature à faire oublier le ressentiment qu'il a naturellement dû inspirer, et à rejeter tout le blâme sur le koon-yay. Il paraît aussi, d'après ce que Chang nous a dit particulièrement, que le récit de quelques eunuques du palais qui étaient accourus, comme les autres courtisans, pour nous examiner, persuada à l'empereur qu'en effet l'indisposition de l'ambassa-

leur n'était qu'un prétexte ; et que cette persuasion avait excité la colère de sa majesté , qui avait aussitôt donné ordre de nous faire repartir sur-le-champ.

En Chine , les lois défendent aux particuliers d'avoir des eunuques : ceux employés dans le palais ont beaucoup d'influence ; et les mandarins du premier rang croient utile de rechercher leurs bonnes grâces. Ils n'obtiennent jamais au-delà du bouton d'or ; il arrive même assez rarement qu'ils parviennent à l'avoir. On assure que l'on a souvent vu , dans la classe du peuple , des parens faire subir la castration à leurs enfans , pour leur procurer de l'emploi dans le palais.

Nous nous trouvâmes , à l'heure du dîner , à Pu-hien , qui dépend de Nan-pee-hien. Cette ville est bâtie sur l'une et l'autre rive ; la population nous a paru égaler , sinon excéder celle de Tien-sing. — Nous avons fait quatre-vingt-huit. — Le thermomètre est à 83 degrés. — Le nombre des femmes que l'on remarque ordinairement dans la foule augmente. Pour disperser les curieux , il arrive souvent que les soldats chinois leur jettent de la poussière. La multitude paraît moins obéissante ici qu'ailleurs. — L'usage parmi les soldats de s'agenouiller pour saluer , indique assez la sou-

mission et le caractère peu belliqueux de la nation.

Le 15 septembre. Nous arrivâmes à Tung-quan-hien à midi. La ville principale du district est sur la rive droite de l'Eu-ho : il est presumable que nous n'avons vu que le faubourg où se trouve un grand temple. — J'ai remarqué, pour la première fois, une figure de cigogne sur le toit de l'un des petits temples. On voit, au faite de ces toits, des ornemens en forme de tridens. — On emploie ici une charue dont la construction est préférable à celle dont il a déjà été question. Le soc est de fer, large, et semblable à une pelle ; il y a un manche posé presque au-dessus du soc. Celle que je vis était attelée d'un boeuf et d'un âne placés de front, à peu près comme en Angleterre : les sillons qu'elle servait à tracer étaient larges et profonds. — On a observé aujourd'hui plus de variété parmi les arbres.

Chang a rempli la promesse qu'il avait faite à sir George Staunton de lui envoyer une copie de la gazette de Pékin : sir George l'a traduite (1). Le paragraphe qui concerne l'ambassade commence d'abord par une censure de la conduite

(1). Voyez l'Appendice, n°. 6, GG.

de Soo et Kwang , comme ayant pris sur eux de permettre à l'ambassadeur de s'avancer au-delà de Tien-sing , sans s'être préalablement conformé au cérémonial voulu. Ho et Moo y sont blâmés aussi de l'avoir laissé partir de Tong-chow , par le même motif , et pour avoir adressé des rapports peu intelligibles à cette occasion. L'empereur fait ensuite des réflexions sur les événemens de Yuen-min-yuen ; il reproche sévèrement à Ho de lui avoir laissé ignorer la vérité ; et surtout de ne l'avoir pas informé que les envoyés anglais avaient voyagé toute la nuit , et qu'ils n'avaient pas leurs costumes de cérémonie. L'empereur ajoute que , « s'il en eût été instruit , il n'aurait pas exigé qu'ils » se présentassent devant lui avant le lendemain ; que , de cette manière , la cérémonie » aurait eu lieu ; et que l'on aurait répondu » d'une manière convenable aux sentimens qu'ils » les avaient amenés à sa cour , d'une distance » de dix mille lis. » Il y est dit que , si Ho avait perdu l'esprit , les officiers du gouvernement auraient dû l'aider de leurs conseils ; ou que , si c'était obstination de sa part , ils sont très-condamnables de n'en avoir pas instruit sa majesté. L'empereur dit aussi que les grands officiers de l'état attendaient dans l'antichambre pour assister à l'audience ; il termine

par des réflexions générales sur les maux qui peuvent résulter du silence déplacé des officiers du gouvernement dans beaucoup de circonstances, et de leur inexactitude à remplir leurs devoirs. Cet exposé est satisfaisant, en ce qu'il prouve que l'empereur a jugé nécessaire de faire connaître à son peuple (car c'est à lui seul qu'il s'adresse) les motifs qui ont amené le renvoi précipité de l'ambassade anglaise. Le but de sa majesté est évidemment de rejeter sur Ho le blâme d'une mesure aussi violente. Il est difficile de prononcer jusqu'à quel point cette imputation est fondée : toutefois, on est autorisé à croire, d'après la manière dont ce paragraphe est rédigé, et le regret que l'on a manifesté du seul événement fâcheux qui ait eu lieu, que nous n'avons rien à redouter pour nos intérêts à Canton du refus que nous avons fait d'exécuter le ko-tou ; et que, par conséquent, l'ambassade n'aura du moins aucun résultat nuisible. On doit encore observer qu'il n'est nullement mention, dans l'extrait de la gazette, que l'on dût nous dispenser du ko-tou ; il paraîtrait même qu'il n'a jamais été question de nous accorder cette dispense. Ce point doit donc toujours être considéré comme l'écueil contre lequel l'ambassade a échoué. L'incident de Yuen-min-yuen peut avoir ac-

célébré notre perte , mais notre sort n'en eût pas moins toujours été le même. Il en est peut-être quelques-uns parmi nous qui se réjouissent de ce que les choses aient tourné ainsi , parce qu'ils ont eu occasion de faire preuve d'énergie et de fermeté. Pour ce qui me concerne , j'ai toujours regardé notre voyage dans ces contrées lointaines, plutôt comme dirigé vers un but utile qu'autrement ; et j'avoue que je ne puis que regretter que l'on n'en ait pas retiré le fruit que l'on en attendait.

Lord Amherst ayant consenti à la proposition que Chang lui avait faite de se trouver avec Ching-ta-jin , le juge de Pe-chee-lee , je passai avec son excellence sur la barque de Chang , dès que nous eûmes jeté l'ancre à Lien-hien pour la nuit. Nous étions préparés d'avance à la loquacité du juge , et il ne trompa pas notre attente. Lord Amherst eut peu de chose à dire , Chin-ta-jin prenant à peine le temps de respirer. Il nous dit que de fâcheux malentendus avaient eu lieu ; que l'affaire avait été mal conduite ; que la faute en était à Ho ; que l'empereur était trop raisonnable , trop favorablement disposé pour congédier l'ambassadeur aussi brusquement , si on lui avait dit la vérité. Il admit qu'en général on avait agi avec trop de précipitation ; mais li

soutint que le cérémonial du ko-tou était d'une nécessité absolue. Il existait, dit-il, des motifs qui s'opposaient à ce que l'empereur pût nous en dispenser ; qu'en nous y soumettant, l'empereur n'en était pas plus grand, ni nous plus rabaissés ; que le ko-tou ne nous constituait pas tributaires, et qu'il y avait une bien grande différence entre la manière dont nous devons être reçus et celle dont on reçoit les ambassadeurs des états tributaires, notamment en ce qui concerne le privilège de s'asseoir sur des coussins (1). De sept présidents de tribunaux, trois ont été destitués par suite de leur conduite dans cette circonstance. Le juge nous assura que, nonobstant tout ce qui était arrivé, nous pouvions être assurés de la gracieuse protection de l'empereur, et sans inquiétude sur la manière dont nous serions traités pendant le reste du voyage. Toutefois, il nous rappela plusieurs fois que nous ne devions pas regarder ces observations comme officielles.

(1) La prérogative de s'asseoir sur un coussin, devant le trône de l'empereur, n'appartient qu'aux princes et aux mandarins du premier rang. C'est, en quelque sorte, la même chose que les honneurs du tabouret à la cour de France.

Lord Amherstayant cité l'exemple de l'ambassade russe, sous le règne de Kang-hi, qui avait lui-même proposé une alternative de la nature de celle offerte par lord Amherst, Ching-ta-jin, après beaucoup d'observations peu fondées sur l'empire russe, dit que tout s'était passé différemment de ce que nous croyions ; que l'empereur Kang-hi avait ordonné à un mandarin de cinquième classe de se prosterner devant l'autel du dieu du ciel, c'est-à-dire, du dieu des chrétiens (1) ; et qu'en revanche l'ambassadeur russe avait exécuté le cérémonial du kotou. Jamais le juge n'admit un instant, dans le cours de cette conversation, quel'on eût pu nous dispenser du cérémonial. Il convenait cependant qu'il était possible que l'on eût rendu avec inexactitude à l'empereur les différens argumens de l'ambassadeur ; mais il n'en croyait pas moins que l'on n'avait pas suffisamment expliqué à son excellence la nécessité de se soumettre au cérémonial. Il nous dit en riant, dans un moment : « Ne feriez-vous donc rien » pour aller en Tartarie ? » Mais cette demande nous fut adressée d'une manière si peu

(1) Cet exposé s'accorde assez avec la supériorité attribuée à l'empereur sur quelques-uns des *dii-minores*.

sérieuse, que nous n'y fîmes aucune attention. Il profita de l'occasion pour nous faire part de ses connaissances sur l'Europe : il avait puisé ce qu'il en savait dans un ouvrage chinois écrit vraisemblablement par quelque missionnaire. Ses idées sur la France et l'Italie étaient assez justes ; mais il n'en était pas de même de ses notions sur la Grande-Bretagne, qu'il ne croyait pas gouvernée par un même souverain. Au total, le juge se conduisit envers nous avec politesse ; mais il faut cependant dire que le résultat de l'entrevue ne nous dédommagea pas de l'ennui que nous éprouvâmes de l'entendre bavarder pendant deux heures. Il s'était vu dans la nécessité, attendu la position où nous nous trouvions, de refuser les présents que l'ambassadeur lui avait envoyés, tout en convenant d'assez bonne foi qu'ils lui eussent été fort agréables dans toute autre circonstance. Il nous informa que, d'après l'usage, un festin aurait été donné à l'ambassade à son entrée dans la province de Shan-tung ; mais que, dans l'état actuel des choses, il n'aurait pas lieu. Comme il doit nous quitter aux limites de la province de Shan-tung, il a pris congé de lord Amherst.

— On voyait sur les bords de la rivière, en approchant Lien-hien, plusieurs échafauds servant à débarquer, avec des py-loos ornés, et un peu

au-delà de nos barques, une salle temporaire de réception agréablement illuminée avec des lanternes de différentes couleurs. Plusieurs d'entre elles tournaient constamment ; ce qui , joint à la variété et à l'éclat des couleurs , produisait un joli effet. — Des guérites très-commodés , construites en nattes soutenues par des perches , et également illuminées , étaient régulièrement placées de distance en distance. Tout ce qu'offrait ce coup d'œil semblait plutôt imaginaire que réel. En Chine , la profusion de lumières donne aux scènes de nuit quelque chose de brillant , et qui a l'apparence de la gaieté.

Le 16 septembre. La température , favorisée par un fort vent de nord , fut extrêmement agréable pendant la matinée , et nous pûmes nous promener sans aucun désagrément avant déjeuner. — A midi , nos regards furent attirés par deux chevaux en pierre , harnachés comme pour un jour de combat , et qui se trouvaient dans un champ de chaume. Nous débarquâmes pour les examiner : les chevaux étaient grossièrement faits , mais les housses et les selles étaient d'un meilleur style ; la pierre nous parut être un granit porphyritique. Nous ne pûmes rien apprendre sur les lieux concernant leur origine et leur destination : on les

regarde comme une espèce de monument élevé à quelqu'un qui a été enterré dans cet endroit. — J'ai vu aujourd'hui infliger la punition du *pan-tze* à un des bateliers; et j'ai été surpris de trouver que ce châtiment soit comparative-ment aussi peu rigoureux. On appliqua au coupable, sur le derrière des cuisses, vingt-cinq coups d'un bambou de six pieds de longueur sur deux pouces de largeur; mais on frappait si doucement, que le mal qu'il a éprouvé n'a pas dû être très-grand. Après avoir subi la peine infligée, il rendit grâce au mandarin, suivant l'usage, en se prosternant devant lui. Cette coutume, également absurde et peu naturelle, est une conséquence de la théorie patriarcale du gouvernement, qui suppose que les punitions judiciaires sont des corrections paternelles, et par conséquent infligées à regret. — Nous mouillâmes, dans l'après-midi, à Sang-yuen, dernier village de la province du Che-lee.

Ching-ta-jin, le juge, nous a fait savoir par Chang qu'il désirait voir sir George Staunton, qui n'avait pas accompagné lord Amherst la veille. Le juge donnait à entendre qu'il avait dessein de revenir sur quelques observations importantes qu'il avait omis de nous faire. Chang souhaitait beaucoup que sir George se rendit à sa demande,

afin que le rapport qu'il comptait faire à l'empereur fût appuyé du témoignage de Ching; ce que l'on ne pouvait espérer d'obtenir, à moins de satisfaire sa vanité par un air de déférence. On convint, en conséquence, que sir George irait le trouver sur la barque de Chang. Quoique, dans la longue conversation qui eut lieu, le langage de Ching-ta-jin fût toujours poli, le sujet de notre entretien était loin cependant d'être agréable pour nous; et plus d'une assertion du juge eût mérité d'être plus sérieusement réfutée, si nous eussions dû avoir de plus longs rapports officiels ensemble. Le Poo-ching-tze, ou trésorier de Shun-tung, qui est maintenant chargé de pourvoir aux besoins de l'ambassade, étant survenu inopinément au commencement de l'entrevue, le juge prit sir George Staunton à part, et la plus grande partie de la conversation se passa alors entre eux deux. Ching-ta-jin fit hautement valoir toute l'importance dont le commerce de la Chine est pour l'Angleterre; et, par contre, le peu d'utilité dont il est pour la Chine; il parla de la prééminence de l'empereur, de l'infériorité du roi d'Angleterre, et de la supériorité de la France sur notre nation dans les arts et manufactures; il ne considérait les Anglais que comme les facteurs des autres peuples; il dit que Ho avait

fait de grandes fautes , et qu'en général l'affaire avait été mal conduite ; mais que , cependant , nous pouvions encore remédier au mal en nous soumettant au cérémonial du ko-tou , qu'il regardait comme indispensable. Sir George ayant fortement appuyé sur l'exemple de lord Macartney , le juge répliqua qu'il l'avait vu lui-même exécuter le ko-tou. En vain sir George chercha-t-il , en différens endroits de la conversation , à réfuter les absurdités de Ching-ta-jin , à mesure qu'il les débitait ; il n'y eut pas moyen d'arrêter son flux de langue , et sir George dut se borner à attaquer sa dernière assertion , quelle que fût d'ailleurs son importance. Au moment de rompre la conférence , sir George , pour ôter au juge jusqu'à la pensée de croire que notre détermination relativement au ko-tou eût subi le moindre changement , l'informa d'une manière positive , ainsi que Chang , qu'il serait absolument inutile de nous rappeler , quand nous serons à moitié chemin de Canton , ou à Canton même , dans la persuasion que nous nous soumettrions au cérémonial tartare. Sir George crut d'autant plus nécessaire d'appuyer sur ce point , que le silence qu'il avait gardé sur différens passages du discours du juge , afin de ne pas blesser sa vanité , aurait pu être pris

pour une approbation ou un consentement de sa part. Chang dit qu'il n'était pas vraisemblable que l'on rappelât l'ambassade une fois rendue à Canton, attendu les frais qu'occasionnerait le voyage. Les propositions faites par sir George, d'après quelques allusions à un rapport que le juge projette d'adresser à l'empereur, se bornaient à demander que l'empereur acceptât les présens, et rendit un édit favorable à l'ambassade; mais Ching-ta-jin ne crut pas qu'il fût possible d'espérer une semblable faveur.

Peu après le retour de sir George, un messager vint de la part de Chang pour lui demander une explication sur ce qu'il avait entendu dire relativement à notre répugnance à revenir sur nos pas, en observant qu'il ne pouvait guère avancer dans son rapport que nous fussions parfaitement respectueux; puisque nous refuserions de retourner à Pékin, si l'empereur nous en donnait l'ordre. Comme en chinois les mots *parfaitement respectueux* signifient une entière soumission, sir George ne perdit pas un instant à détromper Chang, soit qu'il fût véritablement dans l'erreur ou non. En conséquence, il alla le trouver dans sa barque, et lui répéta que nos sentimens, en ce qui concernait le ko-tou, étaient toujours

les mêmes; mais que nous étions prêts à obéir aux ordres de sa majesté, si elle jugeait à propos de nous recevoir aux conditions que nous avons proposées. Chang répondit que cette explication était parfaitement satisfaisante, et qu'il n'avait jamais compris que sir George eût annoncé quelque changement dans notre détermination. Il paraît que le rapport de Chang sera le seul qui sera fait; je dois avouer que je n'en attends aucun résultat très-satisfaisant. — Sir George a été fort satisfait du poo-ching-tze de Shan-tung, qui lui a manifesté le désir qu'il a de rendre notre voyage à travers sa province aussi agréable que possible. — Chang nous a parlé de l'intention où est Kwang de renouveler demain ses rapports personnels avec nous, et nous a prié avec instance de le recevoir comme si nous n'avions pas remarqué de changement dans sa conduite à notre égard. On croit que c'est une note écrite de Tongchow au sujet des bagages qui nous manquaient, qui a indisposé le Chin-chae.

Le 17 septembre. Aujourd'hui, nous avons fait séjour; et, quoique Sang-yuen ne soit qu'un village, et n'offre pas beaucoup, par conséquent, matière à observation, le temps ne nous a pas paru long. Une promenade dans la rue qui borde la rivière, et qui renferme quel-

ques boutiques passables, jointe à une excursion que nous avons faite pour voir deux miaos qui sont dans le voisinage, nous ont suffisamment occupés.—Les plus belles boutiques sont celles de fourreurs; je dois ajouter qu'elles sont fournies de marchandises de meilleure qualité qu'à Tong-chow. J'y ai remarqué quelques pièces de drap portant la marque de la compagnie des Indes orientales. Les dollars, étant notre plus petite monnaie, ont occasioné une baisse dans le change contre la monnaie de cuivre nommé tchen (1), qui, de 800, que l'on peut considérer comme le pair, est tombé à 500 : il en est résulté une augmentation dans le prix de toutes leurs marchandises. Les marchands ont su faire sur-le-champ la distinction des membres de l'ambassade, de leurs gardes et de leur suite, et vendaient en conséquence. — Les statues que nous avons vues dans les

(1) Le tchen de cuivre est la seule monnaie courante. Les métaux précieux sont reçus suivant leurs poids et leur titre; et sont, par conséquent, plutôt un objet d'échange qu'une monnaie. Les dollars n'ont une valeur déterminée que parce qu'ils représentent une certaine quantité d'argent. Le taël, ou once d'argent, qui vaut six schellings et huit pences sterlings, est également une monnaie de compte. On m'a dit que, sous la dynastie des Ming, il existait un papier-monnaie.

miaos sont assez bien conservées : les plus remarquables sont le dieu Fo et la Mère universelle , tous deux assis sur le lotus. Il y a une figure du dieu Fo avec huit bras , en tout semblable aux idoles des bramines. On nous dit que quelques statues colossales de guerriers, que nous examinions avec attention , étaient celles de mandarins distingués : l'une d'elles tient un marteau à la main ; ce qui semblerait justifier la conjecture qu'il a été érigé des statues aux inventeurs des arts utiles. Il y avait sur les autels une pièce de bois sphérique , ouverte par un bout , dont on se sert comme d'un gong. De tous les objets que nous avons vus dans cette occasion , celui qui m'a le plus frappé est le modèle d'une pagode , ou paouta , haute d'environ quinze pieds , et à treize étages ; chaque étage est rempli de petites figures en bois doré que je trouvais assez bien faites. Les principales statues sont aussi de bois , mais imitant le bronze : celles de grandeur colossale sont ordinairement de terre cuite. Malgré la grossièreté des matériaux , les draperies sont imitées avec minutie et fidélité. L'un de ces temples servait d'écurie , et l'autre de ferme.

Ce n'est pas à Paris seul que l'on trouve un café des Aveugles. Sang-yuen a aussi un établis-

sement de ce genre , où nous nous rendîmes dans l'après-midi. Un vieillard , qui paraissait être le chef d'orchestre , joua d'un instrument qui est le plus compliqué que j'aie encore vu en Chine. C'est une espèce de boîte avec deux chevalets sur lesquels quelques cordes sont tendues , tandis que d'autres cordes passent dessous : il y a , en outre , des ouvertures circulaires pratiquées vers le milieu de la boîte , qui a deux pieds de longueur sur un de largeur. Le musicien jouait sur les cordes avec deux petites verges. J'ai cru reconnaître dans cet instrument un clavecin de la forme la plus simple. Nous fûmes tous d'avis qu'il était plus harmonieux que ceux que nous avons entendus jusqu'alors ; les autres instrumens étaient une guitare et un violon.

Kwang est venu nous faire une visite comme Chang nous l'avait annoncé ; nous avons tous été satisfaits de ses manières. Sa conversation avec lord Amherst roula sur des sujets indifférens , tels que la physionomie et les goûts de l'empereur. Il nous le représenta comme étant d'une taille moyenne , mais fort et bien proportionné. Sa majesté aime la chasse aux chiens courans et au tir ; elle excelle à tirer de l'arc. Il nous dit qu'une grande partie du district de Che-lee consiste en pâturages pour les chevaux

du gouvernement (1). En causant avec sir George et moi, Kwang nous entretint d'avantage de nos intérêts particuliers. Il nous informa que nous prendrions la route de Nankin, afin d'éviter deux trajets par terre très-pénibles. Sir George ayant observé que notre visite à Yuen-min-yuen nous avait dégoûté des voyages par terre, Kwang le pria de ne pas rappeler cette malheureuse circonstance, en ajoutant qu'il avait le premier entamé les négociations avec nous, et cherché à concilier les différens points en discussion ; qu'il avait été remplacé par Ho, qui s'était écarté de ses avis, et qui avait tout gâté par trop de précipitation. Sir George dit en réponse qu'il était inutile de songer au passé ; que tout ce qu'il importait maintenant était d'établir les choses sur un pied amical pour l'avenir ; et que l'on y parviendrait sans doute en s'y prêtant de part et d'autre. Kwang en convint d'un air sérieux, et avec une apparente sincérité ; il observa que

(1) Les relations des missionnaires représentent les Tartares comme d'excellens cavaliers, et comme connaissant et pratiquant parfaitement tous les exercices du manège. Je n'ai pas eu occasion de m'assurer de l'exactitude de cette assertion : toutefois, à en juger par leurs chevaux, il est douteux qu'ils puissent manœuvrer avec rapidité.

les deux parties n'avaient rien à se reprocher. Il s'excusa ensuite d'avoir été si long-temps sans nous voir, en disant que tant que nos amis Chang et Yin avaient été auprès nous, il était persuadé que rien ne nous manquait ; mais qu'à présent, que nous nous trouvons parmi des étrangers, il croyait devoir nous offrir ses services. Lord Amherst lui a rendu sa visite dans l'après-midi. Malgré le ton poli qu'il a employé ce matin, ses manières n'en ont pas été plus civiles, car il a continué de prendre la place d'honneur dans sa propre barque. Il nous a fait servir du thé semblable à celui que l'on n'offre que dans les jours de cérémonies, et que l'on nomme yu-tien (1) : c'est un thé vert, à petites feuilles, fort savoureux. Il y avait dans les tasses de lord Amherst et de Kwang une feuille d'argent percée de petits trous pour laisser passer l'infusion, et arrêter les feuilles. Les tasses dont se servent les mandarins d'un haut rang ressemblent à nos tasses à café, et ont une soucoupe en bois ou en métal de la forme des barques chinoises. Kwang nous dit que les Tartares sont éligi-

(1) Nous avons su ensuite que ce thé était fourni à Kwang en sa qualité de Chin-chae. Suivant le Père du Halde, le thé réservé pour l'empereur se nomme mao-tchu, et consiste dans les jeunes feuilles de l'arbuste.

bles aux charges publiques à l'âge de dix-huit ans. Cette faveur provient, dit-on, du désir qu'a le gouvernement de les voir employés de bonne heure. Il y a en Chine quatre races différentes de Tartares (1). Kwang lui-même est Mongul, ou, comme on les appelle en Chine, Mun-koo.

(1) Les Man-tchoos et les Mun-koo sont divisés en huit bannières. On compte un pareil nombre de bannières composées de Chinois tartarisés. On les distingue par leurs étendards, qui sont jaunes, blancs, bleus et rouges, et dont les couleurs sont disposées de différentes manières. Chaque bannière est subdivisée; la moindre a cent chevaux.—Il y a longtemps que les Mun-koo adorent Fo; les Man-choos, au contraire, n'ont adopté son culte que depuis leur entrée en Chine; et ils regardent encore aujourd'hui le pur théisme comme la base de leur morale et de leur politique. Les Chinois et les Tartares rendent les mêmes honneurs à la mémoire de leurs ancêtres.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE SOMMAIRE

DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. — Départ d'Angleterre. — Voyage. — Madère. — Rio-Janeiro. — Réflexions sur la situation actuelle du Brésil. — Cap de Bonne-Espérance. — Montagne de la Table. — Rade d'Anjère. — Java. — Seeram. — Batavia. — Remarques sur l'île de Java. — Départ de la rade de Batavia. Page 1

CHAP. II.—Origine et motifs de l'ambassade à la Chine. — Probabilité du succès. — Arrivée aux îles de Lemma.—Communication avec sir George Staunton. — Réception d'un édit impérial. — Voyage dans la mer Jaune.—Arrivée à l'embouchure du Pei-ho.—Communications avec les mandarins. — Débarquement de l'Ambassade. — Entrevue avec les commissaires chinois. — Voyage à Tien-sing. — Arrivée. — Remarques sur la ville et ses habitants. — Départ. — Édit impérial concernant la musique de l'ambas-

sade. — Discussion sur le départ des vaisseaux. — Nouvelles de Pékin exprimant le mécontentement de l'empereur. — Discussion à ce sujet avec les mandarins. — Notification de la nomination des mandarins supérieurs. — Arrivée à Tong-chow. Page. 54

CHAP. III. — Négociations à Tong-chow. — Entrevue avec Ho et Moo. — Remise d'une lettre de l'ambassadeur à l'adresse de l'empereur. — Communication avec Chang. — Arrivée de quelques Russes. — Remarques sur Tong-chow. — Seconde entrevue avec Ho. — Voyage de nuit à Pékin. — Événement à Yuen-min-yuen. — Départ précipité. Page 199

CHAP. IV. — Retour à Canton. — Réflexions sur ce qui s'est passé à Yuen-min-yuen. — Arrivée à Tien-sing. — Départ. — Rapport du tribunal du Lipou reçu à Tong-chow. — Observations à ce sujet. — Gazette de Pékin. — Entrevue avec le juge de Pe-chee-lee. — Arrivée à Sang-yuen. Page. 270

RIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

ERRATA du tome premier.

Page 17, ligne dernière, fort peu; *lisez* : que fort peu.

Page 35, ligne 11, s'y sont; *lisez* : qui s'y sont.

Idem, ligne 19, à ce qu'on a supposé; *lisez* : à ce que l'on supposait.

Page 49, ligne 16, en; *lisez* : ne.

Idem, ligne 23, crus; *lisez* : crois.

Page 56, ligne 4, nouveaux renseignemens; *lisez* : renseignemens nouveaux.

Page 63, ligne 23, de hong; *lisez* : du hong. (La même faute s'est encore glissée dans quelques autres passages.)

Page 64, ligne 19, diminua; *lisez* : diminuait.

Page 72, ligne 1, de nouvelles; *lisez* : d'obtenir de nouvelles.

Page 77, ligne 7, l'état; *lisez* : l'époque.

Page 81, ligne 8, pu supposer; *lisez* : supposé.

Page 86, ligne 10, d'apporter; *lisez* : de transmettre.

Page 86, ligne 11, les preuves des égards; *lisez* : les témoignages de la considération.

Page 92, ligne 13, couverte d'un toit; *lisez* : pontée.

Page 104, ligne 23, est par nord; *lisez* : nord-est.

Page 113, ligne 22, vu quatre heures; *lisez* : vu à quatre heures.

Page 148, ligne 9, au prince; *lisez* : du prince.

Page 149, ligne 22, multiplication; *lisez* : multiplicité.

Page 327, ligne 26, porphyritique; *lisez* : porphyrique.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF
HAROLD GODWINSON

BY
JOHN G. GARRARD

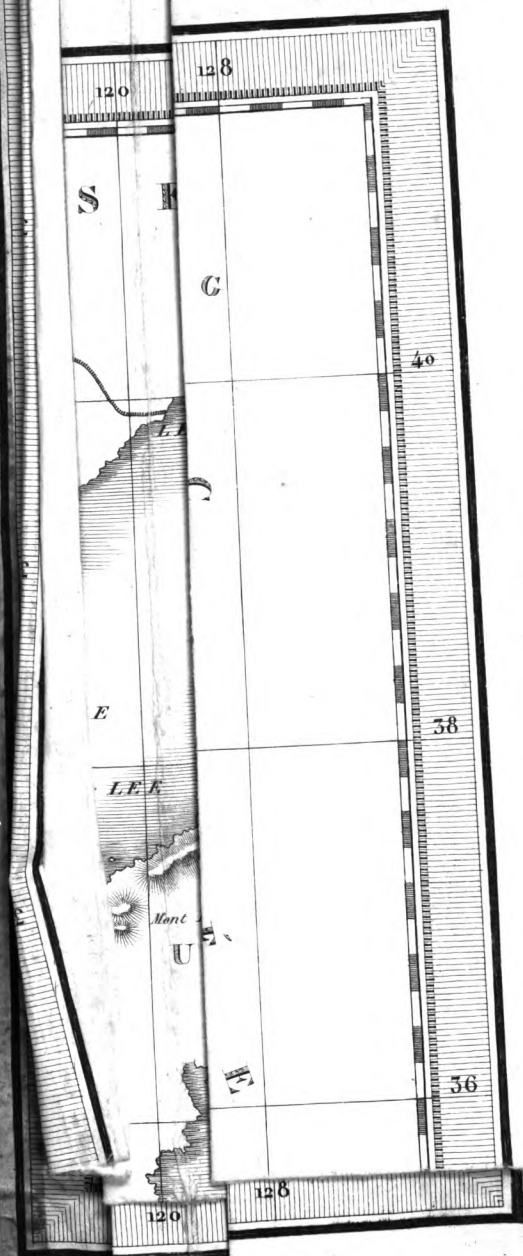
IN TWO VOLUMES.

LONDON:
PRINTED BY
JOHN G. GARRARD,
AT THE
PRINTING OFFICE OF
JOHN G. GARRARD,
ST. MARTIN'S LANE,
IN THE CITY OF LONDON.

1841.

*722

11701



[illegible]

DEMCO NO. 38-298



The Ohio State University



3 2435 025270927

VOYAGE EN CHINE
DS709E4121818

001
V1

THE OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY



D	AISLE	SECT	SHLF	SIDE	POS	ITEM	C
8	04	34	03	7	04	010	6